

Premier Essai de L'Antiquité
de Balcanes. Exemplaire unique.

Premier Essai de L'Antigone
de Ballanche. Exemplaire unique.

www.bnf.fr

eISBN : 9782329000381

Sommaire

[Page de Copyright](#)

[Page de titre](#)

[**ANTIGONE. - LIVRE PREMIER.**](#)

[**ANTIGONE. - LIVRE SECOND.**](#)

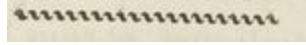
[**ANTIGONE. - LIVRE TROISIÈME.**](#)

[**ANTIGONE. - LIVRE QUATRIÈME.**](#)

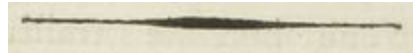
[**ANTIGONE. - LIVRE CINQUIÈME.**](#)

Premier Essai de L'Antigone
de Ballanche. Exemplaire unique.

ANTIGONE.



LIVRE PREMIER.



TIRÉSIAS , désolé des maux qui ne cessaient d'accabler l'héritage d'Œdipe , avait fui en Asie , accompagné de sa fille Daphné : elle guidait les pas du vieillard, car il était privé de la douce clarté du soleil. Le roi Priam avait reçu le devin fugitif et la charmante prêtresse d'Apollon. Tous les deux s'asseyaient à la table du puissant monarque , au milieu de sa nombreuse famille. Là , étaient le vaillant Hector et sa jeune compagne la belle Andromaque, toute étonnée encore d'avoir échangé le modeste vêtement des vierges contre la parure des nouvelles épouses ; Cassandre, qui avait reçu d'Apollon la vaine prérogative de lire dans l'avenir; Polyxène, ornée de mille grâces, et dont le trépas cruel coûtera tant de larmes à sa mère ; Polite , destiné à être immolé par Pyrrhus au pied des autels domestiques, et sous les yeux même de ses parens; Laodice qui, à l'aurore de la vie, passait déjà pour la plus belle des filles de Pergame; Polydore, le dernier des enfans du roi , et qu'une horrible trahison devait priver de si bonne heure de la lumière du jour. Là était le berger de l'Ida , juge entre trois déesses, Pâris que la faveur de Vénus ne pourra garantir des hasards de la guerre. Là était aussi cette femme de Sparte, transfuge du lit conjugal, Hélène, dont la fatale beauté devait causer tant de funérailles. Elle était timide comme une jeune fille; son visage se colorait d'une aimable rougeur , lorsque sa beauté attirait les regards des hommes ; elle ne quittait point les côtés de son nouvel époux, et semblait toujours craindre quelque sentiment secret d'aversion à cause de la pudeur trahie. Quelquefois elle pensait, en soupirant, à cette patrie qu'elle ne pouvait plus espérer de revoir, aux rives fleuries de l'Eurotas , aux verdoyans sommets du Taygète, à tous les lieux enchantés où, dans ses jours d'innocence, elle menait des danses légère avec les compagnes de sa jeunesse.

La famille de Priam ne se lassait point d'entendre Tirésias , lorsqu'il rappelait la mémoire des temps anciens, lorsqu'il peignait le vieil Inachus et son fils Phoronée, héritiers de la sagesse de l'Égypte , répandant les bienfaits de la société parmi des hordes sauvages. Le savant vieillard connaissait tous les ancêtres des plus illustres familles de la Grèce; il racontait les aventures de Cécrops qui réunit les peuples de l'Attique, de Cadmus qui donna des lois et des arts à la Béotie, de Danaüs qui fonda la puissante monarchie d'Argos. Il avait vécu avec les héros de la Toison d'or , qui visitèrent mille régions inconnues ; et il avait appris d'eux tous les prodiges de cette expédition merveilleuse. Il redisait le navire Argo dont les rameurs étaient tous des rois ou des fils de rois; la poutre prophétesse, coupée dans les forêts de Dodone , et qui continuait de rendre des oracles parmi les abîmes des mers ; le Pont-Euxin, séjour des plus affreuses tempêtes; les riches campagnes que le Phéax arrose de ses eaux immenses; la terrible charrue attelée avec des taureaux indomptés qui vomissaient des torrens de flammes, et la semence horrible qui, jetée dans les sillons, produisait à l'instant même des bataillons armés. Il redisait Orphée, tantôt faisant oublier, par des chants inspirés, les fatigues et les ennuis d'une longue navigation, tantôt dirigeant la manœuvre par les sons de sa lyre divine ; la magicienne de Colchos sacrifiant à l'amour l'aimable pudeur d'une vierge, les devoirs les plus sacrés et le trône de ses pères, mais ne pouvant retenir par la force des enchantemens un cœur qu'elle avait conquis par le simple attrait de la beauté: il redisait Hercule bienfaiteur de tant de peuples ; le fameux pilote Typhis; Castor et Pollux, célèbres par leur amitié fraternelle et par leur indomptable valeur; le vainqueur du Minotaure; l'amant infidèle d'Hypsipile et de Médée; Nestor de Pylos, déjà renommé par les charmes de son éloquence; Pélée que depuis une déesse n'a pas dédaigné de prendre pour époux ; Télamon , Méléagre , Admète , tous ceux enfin qui partagèrent et la même gloire et les mêmes dangers.

Tirésias mêlait à ses récits de graves leçons sur la piété envers les Dieux immortels, sur le gouvernement des peuples, sur la nécessité de pratiquer la vertu. Daphné, lorsque son père suspendait ses discours, tirait de sa lyre les accords ravissans que lui avaient enseignés les Muses. Toute la famille de Priam était plongée dans une admiration mêlée de respect, car alors , la sagesse et la poésie étaient regardées comme les deux plus beaux présens des Dieux.

Illustre étranger , dit un jour Priam à Tirésias, vous ne nous avez point encore parlé de la ville d'Amphion , célèbre par tant d'événemens tragiques ; vous ne nous avez point parlé d'Œpide , ni de ses deux fils, ni de cette guerre terrible des sept chefs. Le rapide Hellespont, la vaste mer que partage l'Eubée, nous séparent des belles contrées où s'établirent les descendans d'Agénor; et nous n'avons, jusqu'à ce jour, recueilli que des bruits incertains, sur tant d'aventures lamentables. Sans doute vous en fûtes témoin : daignez donc nous instruire de la vérité; et sur-tout, ô vieillard, parlez-nous de cette jeune Antigone si douce, si dévouée, dont le nom est devenu celui même de la piété filiale.

Grand roi, répondit Tirésias, mes yeux, avant d'être privés de la lumière du soleil , ont vu bien des malheurs; et depuis que je ne jouis plus de la douce clarté du jour, j'ai ouï le récit de bien grandes adversités; mais je ne vis et n'entendis jamais des infortunes pareilles aux infortunes qui ont accablé l'illustre maison de Labdacus. Cependant , ô Priam , quelle que soit l'amertume de ces tristes souvenirs, je cède à votre prière. Je peindrai les maux qui ont accablé ma patrie; je vous raconterai les malheurs d'Œdipe et de ses coupables fils ; je vous raconterai aussi les vertus et le généreux dévouement d'Antigone. Oui , je vous entretiendrai du courage de cette vierge magnanime , et de ses sentimens élevés auxquels l'adversité donnait une force nouvelle. Vous la suivrez dans l'exil qu'elle partagea avec son père , le plus misérable des hommes ; dans ses voyages , comme suppliante; enfin je vous dirai sa mort prématurée , dernier sacrifice qui couronne tous les autres. Sans doute il me sera pénible de retracer tant de scènes cruelles; mais du moins la pensée d'Antigone viendra adoucir mes douleurs, et répandra quelque charme sur ces funestes récits.

Antigone fut la compagne de Daphné ; toutes les deux avaient été initiées de bonne heure aux aimables mystères des Muses. Elles ont passé ensemble les années de leur enfance à tresser des couronnes de fleurs sur les bords de la fontaine Castalie, et à parer les autels d'Apollon. Antigone, à cet heureux âge de la vie , paraissait être ou l'une des chastes nymphes du Permesse, ou l'une de ces jeunes déités à qui la ville d'Orchomène venait d'élever des autels. Je ne sais quoi d'au-dessus de la nature humaine était dans ses regards modestes ; et je ne sais quelles paroles touchantes semblaient toujours près d'éclorre sur ses lèvres. Son silence était plein de charme; mais rien n'égalait l'impression que produisait le son de sa voix. Tous disaient avec enchantement : Heureux le père qui la voit croître dans son palais !

plus heureuse la mère qui lui donna le jour ! et mille fois heureux celui qui pourra la saluer du nom de son épouse ! Antigone employait ses innocens loisirs à célébrer les louanges des Dieux immortels , les récompenses qui attendent la vertu dans une vie meilleure , les arts consolateurs accordés à l'homme. Son ame toute entière se déployait dans ces chants religieux , et répandait sur sa figure un éclat plus doux que le sentiment même du bonheur.

Telle était Antigone qui bientôt sera l'unique consolation de son père, d'Œdipe jusqu'alors comblé de tous les dons de la fortune. Dans la force de l'âge , il régnait en paix sur les peuples de la Béotie; et se reposant sur ses longues prospérités , plein d'orgueil, il avait perdu le souvenir de son enfance délaissée, et des oracles qui troublèrent les premières années de sa jeunesse. Jocaste son épouse joignait encore quelque beauté à toute la majesté d'une reine , à toute la fierté de la race de Cadmus. Étéocle et Polynice, Ismène et sa sœur Antigone étaient les fruits de cette union que l'on nommait fortunée , alors que Polybe, roi de Corinthe, et qui passait pour être le père d'Œdipe, vint à mourir. Polybe avait déclaré qu'après lui, l'heureux Œdipe réunirait sur sa tête les deux couronnes de Thèbes et de Corinthe.

Le peuple avait confirmé par ses suffrages les dernières volontés du vieillard. Des députés furent envoyés à Thèbes pour annoncer au roi cette nouvelle, et lui offrir les hommages de la ville qui domine sur deux mers. Ce prince ne peut retenir ses larmes, en songeant à celui qu'il avait toujours regardé comme l'auteur de ses jours. Il pensait aussi à l'affliction de Mérope, la vertueuse épouse de Polybe: Oui, disait-il, je vais à Corinthe; je veux joindre ma douleur à la douleur de ma mère que depuis si long-temps je n'ai point vue ; ensuite, je placerai sur mon front la nouvelle couronne que m'accordent les Dieux.

Mais bientôt Œdipe ne sentit plus que la joie de posséder un second royaume, et d'échapper à des oracles importuns, qui, dès ce moment, étaient convaincus de mensonge à ses yeux. Même avant d'aller à Corinthe, il voulut célébrer, dans une fête magnifique, le jour heureux qui assurait son repos et augmentait sa puissance. Il s'entoura de toute sa famille ; il appela également l'ambitieux Créon, frère de Jocaste, avec ses deux fils, l'impétueux Ménécée et le généreux Hémon. Les députés de Corinthe y étaient aussi. Je m'y rendis avec ma Elle ; nous avions l'un et l'autre le front ceint d'une couronne de laurier. Je ne vous retracerai point les détails

de cette fête si brillante en apparence et si triste dans la réalité. Je ne vous dirai point les augures menaçans, les sentimens pénibles et contrainsts de toute l'assemblée. Il y avait quelque chose de terrible dans tous les apprêts et dans toutes les pompes de cette journée : un pressentiment funeste était au fond des coeurs. Œdipe n'était point étranger à cette impression générale. Une terreur sourde couvait au-dedans de lui-même ; mais il la comprimait de tout le poids de ses pensées orgueilleuses. Il racontait avec une exagération, toute nouvelle, sa gloire, les faveurs dont les Muses l'avaient comblé, et l'empressement de ses voisins à rechercher son alliance.

Les paroles présomptueuses du roi, son regard superbe, et l'empreinte douloureuse d'une inquiétude qu'il cherchait en vain à étouffer, donnaient à tous ses traits un aspect singulier et terrible. Ainsi la plus belle des Gorgones, Méduse, réunissait sur son visage et les charmes qui attirent, et les épouvantes qui glacent le cœur. Alors, je vis s'allumer, parmi les convives , une sorte de joie bruyante et folle qui tenait du vertige : elle semblait à celle des Thyades furieuses , lorsqu'elles se répandent sur le mont Ménale ou dans les bois de Lycée, en célébrant les victoires du triomphateur de l'Inde : elle semblait à celle de la malheureuse Agavé immolant son propre fils au sein de l'ivresse. Les chants des Muses doivent être graves ; il ne faut pas qu'on puisse les prendre pour l'insensé délire des Ménades. Retirons-nous , dis-je à ma fille ; nous sommes venus pour participer à un banquet des Muses, et non point à une orgie de Bacchus. D'ailleurs, il me semble que j'ai senti sur moi le souffle de la colère des Dieux. Retirons-nous ; ce n'est pas ici la place d'une vierge. Antigone et Ismène se disposaient à nous suivre.

En ce moment, un prêtre du temple de Delphes se présente pour prendre part à la fête. Son air vénérable rappelle le calme dans l'assemblée. Œdipe se lève et fait placer à ses côtés l'auguste vieillard. Le front du roi se colore de la rougeur de la honte ; et le prêtre, en s'accompagnant de sa lyre , chante les prodiges de l'harmonie ancienne. Il voulait s'arrêter aux jours d'Amphion ; mais entraîné par la puissance du Dieu qui s'était emparé de lui, il médite de chanter le sphinx désolant l'héritage de Cadmus, Œdipe , vainqueur du sphinx, et recevant pour prix de sa victoire le trône de Thèbes et la main d'une reine. Alors , il reprend sa lyre , et murmure un chant nouveau. Au lieu des souvenirs heureux qu'il se propose de retracer , ses paroles mystérieuses ne savent peindre que des objets funestes : c'est un

enfant dont la naissance avait été un sujet de terreur pour ses parens; ce sont les sommets escarpés du Cythéron ; c'est Laius immolé au milieu de ses gardes. Jocaste gémissait dans son coeur, car elle se rappelait et cet enfant condamné à mourir en naissant, et son premier époux immolé par une main inconnue, dans un défilé de la Phocide.

Œdipe était agité de mille sentimens divers. Les prestiges de la gloire s'évanouissant peu-à-peu dans son ame , il sentait naître une sorte de tristesse qu'il ignora jusqu'alors , car les illusions de l'orgueil l'avaient toujours abusé sur l'obscurité de sa destinée ; mais aujourd'hui mille circonstances de sa première jeunesse viennent s'offrir à son esprit, pour lui prouver, d'une manière confuse, qu'il n'était point né de Mérope, et que Polybe n'était pas son père. Moi-même, il me semblait que ma couronne de lauriers s'agitait sur ma tête. Un frémissement intérieur faisait trembler tous mes membres; le poids du passé et de l'avenir oppressait mon ame. Je saisis à mon tour ma lyre; mais craignant de ne pouvoir en tirer que des sons lugubres, je la donnai à Daphné. Tiens, ma fille , lui dis-je , voici la lyre d'Amphion ; nous sommes tous ici en proie à la puissance de sinistres pressentimens, reporte notre pensée sur de riantes images.

Daphné prit aussitôt l'instrument harmonieux dont les accords élevèrent jadis les murs sacrés de Thèbes. A l'instant même , une pâleur mortelle vint flétrir sur son visage les roses de la jeunesse. Elle voulait repousser la lyre d'Amphion, mais il n'était plus en son pouvoir de résister au dieu de Délos; elle se mit à chanter une invocation à Némésis. Tous les convives étaient muets de crainte, d'étonnement; et de grosses larmes roulaient dans tous les yeux.

Némésis, disait – elle , divinité douce et terrible, écoute ma voix , laisse-toi fléchir. La pudeur fut autrefois sur la terre ton aimable compagne; vous étiez toutes les deux vêtues de blanc. Tu te mêlais aux assemblées des hommes ; la pudeur présidait aux fêtes où les femmes étaient appelées. Mais hélas ! à présent vous habitez le haut Olympe , et vous ne venez plus nous visiter que rarement. Autrefois, ô Némésis ! tu entretenais chez les mortels des pensées de modération et d'équité ; tu leur apprenais à pratiquer la justice, à ne point abuser d'une heureuse fortune, à ne point se laisser abattre par le malheur. Tu empêchais l'orgueil de naître dans les coeurs superbes ; tu excitais la compassion pour l'infortune. Tu avais en ta puissance le repentir qui suit la première faute ; les prières humbles et touchantes formaient ton cortège. Aujourd'hui, ô déesse, tu es chargée par

les justes Dieux de récompenser et de punir , d'égaliser le châtement à la faute , de répartir entre les hommes les plaisirs et les douleurs, d'abaisser l'orgueil. Tu ne permets pas que les succès durent long - temps , parce que la prospérité amollit la force de l'ame. Tu traînes à ta suite et le malheur qui instruit l'homme, et le remords qui le déchire. Aujourd'hui, terrible Némésis, armée de chaînes de fer, tu garrottes et le coupable et le fils du coupable ; tu écrases l'injure altière sous tes pieds ; tu te promènes dans la solitude pour chercher les traces du sang répandu en secret, et qui n'a pas été vengé. Tes yeux sont continuellement occupés à rechercher le crime impuni. Quel est cet enfant condamné à mourir ? Abandonné sur le sommet du Cythéron , les pieds percés et traversés d'une courroie , suspendu ainsi aux branches d'un arbre pour devenir la proie des bêtes féroces ; ses cris lamentables attirent un vieux berger qui le délivre. O Dieux ! ne vois-je pas ce même enfant, nourri par pitié dans une cour étrangère, courir avec impatience au – devant de ses tristes destinées? Némésis, déesse vengeresse, est-ce toi qui guides ce bras parricide? Jeune présomptueux, tu te confies en ta force! Tu insultes à la faiblesse d'un vieillard, et tu l'immoles à ton brutal emportement ! Mais quelle est cette victoire encore plus funeste ? Une vierge ne saurait raconter la suite de cette épouvantable aventure.

Daphné ne peut ajouter une seule parole ; et sa lyre continue de rendre des sons qui semblent des gémissemens étouffés. N'avez-vous jamais entendu dans les forêts le murmure précurseur de l'orage ? Un bruit sourd gronde dans le lointain : tout-à-coup ce bruit cesse, et l'on n'entend plus que le frémissement des feuilles qui continuent d'être agitées sans qu'il y ait le moindre souffle dans l'air. N'avez-vous jamais éprouvé de ces songes pénibles pendant lesquels vous voyez un glaive nu suspendu sur votre tête, ou un abyme ouvert sous vos pas? Ces images suffisent à peine pour vous faire comprendre ce qui se passait au fond des cœurs. Il y avait là comme une odeur de sang et de mort ; les murs eux-mêmes paraissaient menaçans : on eût dit qu'ils voulaient prendre la parole pour révéler quelque crime ou annoncer quelque malheur. Jocaste semble être parvenue à sa dernière heure. Antigone et Ismène versent des ruisseaux de larmes. Étéocle et Polynice, les yeux enflammés de courroux , adressent à ma fille un discours outrageant. Œdipe cède à l'anxiété qui le tourmente : Vieillard , me dit-il d'un ton où respirent et la menace et l'effroi , vieillard, est-ce toi qui as enseigné à cette jeune prêtresse d'Apollon ce langage mystérieux qui

me glace d'horreur ? Ta fille est-elle comme un autre sphinx dont je dois deviner les funestes énigmes ?

Alors m'efforçant de cacher le trouble qui m'agitait moi-même, je lui répondis : Prince, ne cherchez point à démêler votre destinée : laissez-la enveloppée de ce voile qui ne peut se soulever sans vous livrer à mille tourmens. Œdipe, cette curiosité inquiète déplaît aux Dieux : ils veulent que nous respections leurs secrets. Confions-nous seulement à leur justice, car ils sont justes , même dans leur sévérité.

Sors d'ici, vieillard, me répond le roi ; va porter ailleurs et tes sinistres discours et tes leçons insolentes. Si je ne respectais le bandeau d'Apollon et les lauriers de Délos, je te ferais saisir et jeter avec ta fille hors des murs sacrés de Thèbes.

L'assemblée entière était plongée dans la stupeur ; je sors de la salle du festin avec Daphné ; les députés de Corinthe m'accompagnent.

Cependant, une calamité horrible , signe trop certain de la colère des Dieux , vient fondre sur le royaume de Laïus. Apollon tend son arc contre les malheureux habitans de Thèbes, comme naguère contre la famille de l'orgueilleuse Niobé. Le fléau destructeur n'épargne ni le sexe ni l'âge ; la ville est remplie de funérailles. On n'entend par-tout que des cris et des gémissemens. On ne rencontre que des convois funèbres ; on ne voit que des sacrifices expiatoires. Œdipe et Jocaste, dans le trouble mortel qui les agite, ne savent à quel Dieu recourir ; ils ont des secrets qu'ils n'osent se confier , et qu'ils voudraient se cacher à eux-mêmes. Le roi ne pouvait bannir de sa mémoire ce vieillard dont il versa le sang ; et Jocaste pleurait toujours l'enfant qu'elle laissa arracher de son sein maternel.

Au milieu de ces douleurs augmentées par le pressentiment de douleurs plus grandes encore, Créon , frère de la malheureuse Jocaste, commence à laisser paraître cette ambition farouche que jusqu'alors il avait eu tant de peine à dissimuler. Après la mort funeste de Laïus, il avait connu un instant les charmes du pouvoir suprême, et n'avait pu voir, sans un profond chagrin , Œdipe le forcer de descendre presque aussitôt du trône où il était si paisiblement assis. Quel est cet étranger , disait-il alors en lui-même, qui vient ainsi régner sur la race de Cadmus ? On ignore jusqu'à son origine, car enfin il n'est pas bien prouvé qu'il soit le fils de Polybe et de Mérope. Et s'il l'était, comment, sur la foi d'obscurs oracles, aurait-il quitté la contrée qu'il devait gouverner un jour, pour venir s'emparer d'une couronne qui peut lui être disputée ? Le bel exploit, murmurait-il sans cesse, le bel

exploit qu'une énigme devinée , pour mériter de ceindre le bandeau royal ! C'est ainsi que Créon exhalait dans le secret de son cœur ses plaintes amères. Mais au moment où Œdipe se vit entouré de tant de présages affreux, et comme précipité du haut de sa gloire, alors l'ambitieux crut inutile de se contraindre davantage. Il parle hautement de ses espérances, et veut les faire partager à ses fils; tous les deux repoussent, par un profond silence , la pensée de leur père. Le courageux Ménéce , dévoué au culte de la patrie, ne connaissait que la gloire des armes , et n'en voulait point d'autre; son frère le généreux Hémon, plein de sentimens nobles et désintéressés, ne voyait qu'avec douleur son père fonder tout son avenir sur les malheurs dont la famille d'Œdipe était menacée.

L'infortuné roi de Thèbes retiré au fond de son palais, cherchait la solitude, et semblait craindre l'approche de sa famille. Là, il était troublé encore par les gémissemens d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable, car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume : Qu'est devenu mon courage ? Qu'est devenue cette brillante intelligence qui avait répandu ma renommée parmi toutes les nations de la Grèce ? Ah combien, aujourd'hui que je suis devenu faible comme un enfant, je tremblerais devant le sphinx, devant ce monstre venu de la mystérieuse Egypte, qui se plaisait à faire deviner des énigmes, et à égorger ceux qui ne pouvaient remporter cette singulière victoire. Je ne fus point épouvanté de cette nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne connaissait aucune crainte , et mon génie n'était étonné de rien; d'ailleurs, je ne voyais que le prix qui m'était réservé, un sceptre et la main d'une reine. Ce jour mémorable est encore présent à mon esprit. Le sphinx était assis sur une des croupes arides du mont Phicéus : de-là il répandait la terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au lever de l'aurore : un rideau de nuages transparens couvrait sa stature immense. Il avait le visage d'une femme ; tous ses traits, parfaitement réguliers, étaient immobiles: j'aperçois encore cet oeil scrutateur qui semblait vouloir arracher les plus intimes secrets de la pensée; et, dans les contours de sa bouche, une sorte d'ironie triste et terrible qui me faisait frémir. Oui , je puis l'avouer à présent , quand je vis ses mains terminées en griffes énormes, s'avancer hors du nuage, toutes prêtes à saisir une proie assurée, je l'avouerais, je me repentis de ma témérité. Cependant l'énigme m'est proposée, mais d'une manière toute nouvelle et toute merveilleuse. Aucun son articulé ne retentissait à mon oreille, aucun mouvement ne paraissait agiter les lèvres du monstre ;

seulement j'entendais comme une voix intérieure qui résonnait sourdement au fond de ma poitrine; au même instant , les regards du sphinx s'allumèrent, une joie féroce anima son visage, ses griffes s'abaissèrent sur ma tête : alors, je tirai mon glaive , et me couvrant de mon bouclier , je m'élançai sur mon terrible adversaire, car il m'était livré; j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'enfonça jusqu'à la garde dans je ne sais quoi qui n'existait plus : tout avait disparu comme une vision. Néanmoins mon glaive dégoûtait d'un sang immonde; et j'avais entendu un bruit faible, mais sinistre, tout semblable au râle d'un homme qu'on égorgerait dans les bras du sommeil.

Ainsi, Œdipe se rappelait avec complaisance toutes les circonstances merveilleuses d'un triomphe qui lui semblait si glorieux ; mais bientôt accablé sous le poids de ses funestes pressentimens : A quoi m'a servi , s'écriait-il , d'avoir pu résoudre le problème proposé par le redoutable habitant du mont Phicéus? Eh Dieux ! quel problème ! C'était celui de toutes les misères attachées à la condition des fragiles mortels. Il me demanda le nom de cet être singulier qui n'a qu'une voix, qui ne vit qu'un jour sous le soleil, et qui n'est debout qu'un instant. Hélas! à cette époque , j'étais bien loin de soupçonner la rapidité de ce peu de momens que nous passons sur la terre; j'ignorais sur-tout et les faiblesses et les craintes, et les douleurs et les larmes; j'ignorais à quel prix l'existence est achetée ; j'ignorais enfin combien sont dangereuses les faveurs du destin , qui donne en troubles et en malheurs ce qu'il promet en gloire et en prospérités. Je devinai cependant que l'homme était cet être qui n'a qu'une voix , celle du gémissement ; cet être éphémère dont la vie toute remplie de chagrins , est placée entre deux enfances si courtes et si rapprochées, que le tout semble n'avoir que la durée d'un jour. La pensée obscure du sphinx fut dévoilée à mon esprit, comme si j'eusse été éclairé par l'expérience des choses humaines. Maintenant, il ne me reste plus assez de lumière pour savoir, malheureux ! ce que je voudrais connaître encore. C'est donc ainsi que les Dieux se jouent des faibles mortels ! Prendraient-ils donc un triste plaisir à confondre notre intelligence ! Ah! je le sens, une nouvelle carrière s'ouvre devant moi ; mais c'est une carrière d'infortunes et de souffrances. Désormais je serai célèbre, non-seulement parmi les nations de la Grèce, mais encore parmi toutes les nations du monde : à cause de cette vie mêlée de tant de plaisir et de tant de douleur, de tant de gloire et de tant d'abjection , de tant de bonheur et de tant d'adversité; je serai regardé par

les races futures, en quelque sorte comme un emblème des tristes destinées de l'homme.

Tels étaient les entretiens solitaires d'Œdipe retiré au fond de son palais. L'infortuné cherchait encore dans sa pensée, des appuis à son orgueil; mais le sentiment de sa misère l'emportant sur les efforts de la vanité, le plongeait dans une tristesse profonde. Alors il ne sortait de cet abattement que pour se livrer au plus affreux désespoir.

Un jour j'arrivai près de lui au moment où il proférait de terribles malédictions contre la cause inconnue de la colère des Dieux. Eh malheureux prince, m'écriai-je, savez-vous sur qui doivent retomber vos anathèmes ? Savez-vous s'ils ne doivent pas atteindre les têtes les plus chères ? Savez-vous, ajoutai-je en frémissant, savez-vous s'ils ne doivent pas vous atteindre vous-même ? Œdipe, l'infortune égare vos esprits. Vous n'avez pu supporter le fardeau de la prospérité ; c'est pourquoi le malheur vous trouve si faible.

Vieillard sans pitié, me dit le roi, qui t'a chargé de m'outrager ainsi ? Ah tu me connais bien mal ! Oui, je me sens assez fort pour lutter contre l'adversité, mais à découvert. Ce sont ces incertitudes, ces présages, ces mystères affreux qui désolent mon âme. Vieillard, délivre-moi de l'avenir !

Prince, lui répondis-je, puisque vous désirez connaître votre destinée toute entière, vous souvient-il de ce vieillard que vous avez tué sur les confins de la Daulie ? Vous reveniez de Delphes où vous étiez allé consulter l'oracle, car ce n'est pas d'aujourd'hui que vous fatiguez les Dieux de votre inquiète curiosité. Eh bien, cet homme dont vous avez versé le sang... Ah permettez que je me taise... Faites venir le berger Phorbas.

Dieux ! s'écria Œdipe, à présent, je commence à comprendre tout ce qu'il y a d'obscur dans ma destinée. J'entrevois les plus funestes vérités. Il ne put en dire davantage.

J'ai toujours présent à ma mémoire le moment terrible où tout fut expliqué par le vieux berger, en présence du roi de Thèbes et de sa malheureuse famille qui était accourue. Secret plein d'horreur qu'à peine j'ose dévoiler ici ! Abyrme de maux devant lequel je recule encore ! Des oracles avaient annoncé à Laïus, que l'enfant qui naîtrait de lui et de Jocaste, serait le meurtrier de son père, qu'il deviendrait l'époux de sa mère, qu'il serait à-la-fois et le fils de sa femme et le frère de ses fils, qu'ainsi il pourrait donner aux mêmes personnes deux noms également doux et horribles. Dès que l'enfant sur qui reposaient de si funestes oracles était

venu au monde , les auteurs de ses jours, en proie à mille terreurs, étouffant tous les sentimens de la nature, avaient résolu de le faire mourir. Ce triste ministère fut confié à un serviteur fidèle , qui n'ayant pu se déterminer à être cruel qu'à demi, au lieu d'égorger sa victime à l'instant même, l'avait cachée dans son manteau , et l'avait emportée sur les sommets du Cythéron : là, touché d'une pitié barbare, il perce avec son épée les pieds du fils de son maître, pour y passer une courroie, le suspend ainsi aux branches d'un arbre , se retire en pleurant, et s'en remet aux bêtes féroces pour achever l'exécution des ordres du roi. L'enfant allait être en effet misérablement dévoré, si le berger Phorbas, attiré par ses cris pitoyables , n'était accouru pour le délivrer d'une mort certaine. Mérope , reine de Corinthe, voulut voir ce pauvre innocent qui de si bonne heure connaissait la misère et les souffrances. Charmée des grâces de sa figure, et touchée en même temps d'un sort aussi cruel, la reine ne put se défendre de l'intérêt le plus vif ; elle le garda dans son palais, et comme elle n'avait pas d'enfant, elle engagea Polybe à l'adopter. A présent, mes nobles hôtes , vous connaissez toute cette lamentable histoire. Vous avez déjà deviné qui est cet enfant exposé sur le Cythéron, et élevé à la cour de Polybe. Vous avez deviné que cet enfant du malheur était Œdipe, Œdipe qui portait encore dans les cicatrices de ses pieds et dans son nom même la preuve de tant de faits extraordinaires. Vous savez à présent que ce vieillard tué par lui sur les confins de la Daulie, était Laïus, et que Laïus était son père : vous savez enfin que cette reine de Thèbes, dont il avait obtenu la main pour prix de sa victoire sur le sphinx, était sa mère. Ah ! je vous vois frémir ! Que serait-ce donc si, au lieu de n'entendre qu'un récit, vous eussiez pu voir ce tableau déchirant?

A peine Jocaste a-t-elle entrevu la vérité, qu'elle s'est enfuie le front couvert de honte. Étéocle et Polynice, l'œil sombre et hagard, accablent de malédictions leur malheureux père : O douleur qui n'a pas d'égale ! disaient-ils, nous voilà condamnés à une éternelle ignominie ; il faudra désormais que nous passions de tristes jours à rougir de notre naissance. Mais Antigone se jetant aux pieds du roi et embrassant ses genoux: Mon père, disait-elle; quels que soient les malheurs qui nous sont réservés, je vous en conjure, confiez-vous aux Dieux immortels. Ismène se voilait le visage; elle avait peine à démêler les sentimens divers qui agitaient son ame. Alors les députés de Corinthe déclarèrent qu'ils ne voulaient plus pour roi un homme qui traînait le malheur après lui, et qui avait deux fils si dignes de leur fatale origine. Créon vouait aux Dieux infernaux cette race

odieuse qui était venue s'asseoir sur le trône de Labdacus. Ménécée déplorait les maux de sa patrie. Hémon pleurait en silence; mais un autre sentiment pénétra dans son ame, en même temps que la pitié, lorsqu'il vit la pieuse Antigone baigner de larmes les genoux de son malheureux père. Dès ce moment, son cœur conçut un amour qui ne devait plus s'éteindre. Naguère il avait partagé les jeux des enfans d'Œdipe. Chaque jour Antigone s'était embellie sous ses yeux; mille fois il entendit la douce voix de l'aimable vierge se mêler dans les chœurs de ses compagnes, aux solennités des Muses; mille fois il admira sa grâce enchanteresse; mille fois il l'avait prise pour une de ces jeunes nymphes à qui, dans l'ancre de Nysa, fut confiée l'enfance de Bacchus. Mais en ce moment l'ame de l'héroïne fut révélée au fils de Créon. Noble et touchante fille, dit-il en lui – même, tu seras mon épouse, ou je mourrai. Antigone à son tour avait démêlé les secrets sentimens d'Hémon; et je ne sais quel doux charme s'était glissé dans son sein, parmi tant de douleurs.

Ainsi, au milieu du trouble et de la désolation qui régnaient dans le palais d'Œdipe, deux nobles cœurs s'étaient entendus; les sentimens généreux que développe l'infortune, les avaient captivés bien plus fortement que les riantes séductions du plaisir et du bonheur. Hémon connaissait peu ce que la vie offre d'agréable. Elevé loin des cours, son enfance fut confiée à un centaure qui lui apprit à braver les rigueurs des saisons, à manier les armes, à dompter un étalon fougueux, ou poursuivre le sanglier dans les forêts. De bonne heure il fut privé des douces caresses de sa mère; et son père avait toujours été dur à son égard. Etonné des choses nouvelles qui se passaient au dedans de lui, il se sentait comme renaître à une autre existence.

Antigone, la pieuse Antigone ne suspendait ses consolations envers ses parens infortunés, que pour remplir des devoirs religieux. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle offrait des libations aux autels de ses Dieux domestiques. C'est là qu'Hémon la trouva seule pour la première fois. Il veut lui parler; mais les paroles s'évanouissent à mesure qu'elles se forment sur ses lèvres. Chose étrange pour un homme qui n'a jamais tremblé devant le danger, de demeurer ainsi sans voix devant une vierge timide! A la fin, les larmes du héros coulent le long de ses joues; Antigone répond par des larmes; et telle fut pour eux la première expression de l'amour. Ils sentent l'un et l'autre la profondeur de leur misère. Mais Hémon croit que c'est à lui de lutter contre tant de maux réunis. Antigone, dit-il à la fille d'Œdipe, vous n'êtes pas seule sur la terre. Les Dieux m'envoient près de vous; et je

viens vous offrir un appui. Prenez confiance en mon courage; mon bras sera assez fort pour vous retenir sur le bord de l'abyme. Ensuite il ajouta à voix basse, et en tremblant : Un homme est le bouclier de son épouse.

Prince, répond Antigone en rougissant la colère des Dieux est autour de nous. Elle ne peut rien dire de plus. Deux pensées différentes l'occupaient en même temps l'amour, ce sentiment si nouveau pour elle, ensuite la honte de sa naissance.

Hémon l'avait comprise : Croyez-moi, lui dit-il, le malheur ne doit point nous effrayer. Le malheur! eh comment pourrais-je le haïr? c'est lui qui m'a fait connaître Antigone. Ecoute , fille sublime , écoute , l'adversité n'est pas sans quelque charme. La joie et les plaisirs distraient le cœur des hommes ; il faut , pour mieux les unir, cette terrible association du malheur. Antigone, mettons en commun nos mutuelles disgrâces.

A ce discours, la fille d'Œdipe, les yeux baissés , resta quelque temps en silence. Non, prince, répondit-elle enfin, je ne puis être votre épouse ; j'ai à remplir d'autres devoirs. Elle parlait ainsi ; mais au fond de son cœur, l'infortunée écoutait encore la douce voix de l'espérance. Tels sont des matelots au moment d'une affreuse tempête. Le vaisseau est ouvert de toutes parts, la terreur et la mort règnent sur les flots; mais tout près d'être engloutis dans l'abyme, ils ont encore les yeux tournés vers l'étoile d'Orion , qui laisse échapper quelque faible lueur au travers de l'obscurité profonde.

Grand roi, et vous, famille florissante de Priam, permettez que je suspende aujourd'hui mon récit. Mon ame est remplie de douleur. Ah ! toutes les calamités qui faisaient du royaume de Thèbes un vaste théâtre de deuil et de désolation, avaient cessé, et semblaient s'être réfugiées dans le palais du roi. N'attendez pas que je vous les raconte en détail. Je ne vous peindrai point Jocaste affaissée sous le poids de tant de maux , s'éteignant entre ses deux filles , pareille à la lampe d'un tombeau, sans plainte, et comme sans douleur. Je ne vous peindrai point le désespoir d'Antigone et d'Ismène frappant l'air de leurs cris , pendant qu'Œdipe disait avec une tranquillité terrible : Tu fais bien de mourir, épouse déplorable , mère plus déplorable encore ! Tu fais bien de mourir ! Il y a assez de moi pour achever d'épuiser sur ma triste vie toute la colère des Dieux ! Et qui pourrait peindre cet Œdipe, ce digne objet de terreur et de pitié ? Immobile, les yeux fixes et hagards, il semblait Sisyphe changé en rocher : mais il y avait dans cette tête auguste toute la majesté du malheur, et tout ce que la nature humaine a de plus noble et de plus beau. En voyant cette famille

dans les différentes attitudes de la douleur et du désespoir, on eût dit qu'un vaste reptile l'enveloppait de ses anneaux immondes, et faisait éprouver à tous différens genres de supplice. Ah ! le souvenir de tant de misères me déchire encore le cœur. O ma Fille ! ô Daphné ! prends ta lyre; chante les sources du Dircé , les sommets de l'Hélicon , le tombeau d'Amphion et de Zétus. Hélas ! j'ai besoin de me remettre sans cesse dans la pensée , les douceurs de la patrie. Le soleil ne luit plus pour moi; mais je sens quelque chose dans l'air, qui n'est pas le parfum de l'Aonie. La fleur du lotos ne m'envoie plus ses suaves émanations. Ma fille , chante la patrie qui ne recevra point mes os, car je suis destiné à errer encore dans des contrées étrangères. Quant à toi, sans époux, comme Antigone , à cause de ton père , que deviendras-tu ?

Mon père , dit la prêtresse d'Apollon, pourquoi vous inquiéter avant le temps ? Laissez-moi chanter la patrie. Peut-être les accens des Muses pourront-ils ramener le calme dans votre ame. A ces mots , Daphné accorde sa lyre mélodieuse , et chante, avec une douceur infinie , la terre des prodiges, les aventures merveilleuses qui l'ont illustrée, ses sites enchanteurs qui furent le berceau des beaux-arts. Elle dit le char de Bacchus traîné par des tigres apprivoisés, les travaux d'Hercule qui ont répandu par toute la terre la gloire du nom Thébain. Elle dit la poésie et la musique, qui ont adouci les mœurs des premiers hommes.

Vos chants, ô belle Daphné, dit Priam, ressemblent à ces doux concerts que des voix inconnues font entendre dans les bosquets sacrés de l'Ida ou de Thymbrée. Mais, ô vénérable vieillard , et vous , charmante prêtresse d'Apollon , pourquoi regrettez-vous tant cette patrie où vous n'avez recueilli que des douleurs ? Pourquoi regrettez-vous le sol terrible ensemencé par Cadmus ; ce sol si funeste à ses habitans , cette terre ravagée par mille fléaux et par des guerres impies ?

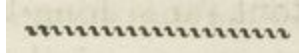
Vous ne savez pas , ô Priam , répond Tirésias, vous ne savez pas les rigueurs de l'exil. Rien ne peut nous détacher de la terre qui nous a vu naître , où nous avons formé nos premiers pas, où nous avons en quelque sorte essayé la vie. L'air y deviendrait de feu, que nous voudrions encore le respirer. Nos souffrances elles-mêmes nous attachent à la patrie ; et nous aimons encore les lieux où nous avons souffert. Nous voudrions du moins y trouver un tombeau , car souvent, hélas ! tel est l'unique désir de l'homme.

Pendant le discours du vieillard , Hélène soupirait en pensant à cette Cébale, célèbre seulement par des aventures aimables , et qu'elle avait

abandonnée , au mépris de toutes les affections et de tous les devoirs. Andromaque pensait à cette autre Thèbes qu'elle avait quittée pour être l'épouse du plus vaillant des fils de Priam. Ainsi, la patrie a mille charmes pour tous les cœurs.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ANTIGONE.



LIVRE SECOND.



LE lendemain, la famille de Priam se réunit autour de Tirésias, pour entendre la suite de son récit; et le divin vieillard continua en ces mots :

Œdipe croit conjurer le malheur , en se privant lui-même de la douce clarté du jour. Il enfonce de ses propres mains une agraffe d'or dans ses yeux; et, sans se plaindre des tourmens qu'il endure, il dit avec une sorte de joie affreuse : Oh ! que je me plais dans ces ténèbres ! Il me semble qu'enfin je commence à entrer en possession du calme si désirable qui nous attend au fond du tombeau. Obscurité terrible et douce, je te salue ! Sois mon asyle ! sois le lieu de mon repos ! Je pourrai peut-être supporter la vie, lorsqu'elle ne sera pour moi qu'une longue mort ! Soleil dont j'ai si longtemps profané la lumière, je ne te verrai plus colorant des premières teintes de l'aurore la double cime du Parnasse , ou inondant de tes feux les riches campagnes de Thèbes , ou te jouant parmi ces nuages étincelans qui , le soir, entourent d'une ceinture charmante les sommets de l'Hélicon ! Ombre de Laïus ! accepte mon sacrifice volontaire ! et vous, redoutables Euménides , ne poursuivez pas davantage ma famille ! Déjà la compagne malheureuse de mes tristes destinées , cette femme que je n'ose appeler d'aucun nom , m'a précédé dans la nuit éternelle ! Paix à sa cendre ! Que la terre soit légère à ses os; et qu'à présent, je sois seul exposé au courroux des Dieux !

Étéocle et Polynice, tous les deux également insensibles , ne peuvent être touchés du spectacle si pitoyable d'Œdipe s'arrachant les yeux avec un courage barbare. Créon , sans respect pour ce qu'il y a de sacré dans le malheur, accable encore le roi des traits d'une sanglante ironie. Où s'arrêtera , se disent – ils tous les trois, où s'arrêtera sa fureur ? L'insensé ! après avoir lassé Némésis par son orgueil, après avoir comblé la mesure de

l'imprudence , après avoir appelé sur lui-même sa propre malédiction , livre à ses mains impies son visage déshonoré ! Quel sentiment veut – il que nous lui gardions , quand il ne craint pas de se traiter ainsi ? Roi de l'énigme, ajoute Créon , le sceptre aurait-il encore quelque charme pour vous ? Renoncez – vous à tout , excepté au rang suprême ?

Mon père , s'écrie Ismène , vous venez d'entendre Créon : hâtez-vous d'abandonner à cet ambitieux , des choses qu'il prise au-dessus de la pitié et de la justice.

Avait-on besoin, répond Œdipe , de ces dures paroles, pour me dépouiller du vain titre de roi ? Oui , je consens à descendre d'un trône où je ne suis monté que par un crime affreux ! Eh ! n'ai-je pas dit assez que je ne veux conserver de la vie que ce qu'elle a de plus triste et de plus fâcheux ? J'irai , oui , j'irai mendier mon pain ; et celui que le bandeau royal poursuivait en quelque sorte, n'aura plus de retraite assurée. Qui se croirait obligé de remplir à son égard les saints devoirs de l'hospitalité , lorsqu'il est ainsi repoussé par les siens ? Voilà, dira-t-on, voilà cet Œdipe qui régna sur la race vaillante de Cadmus ; et maintenant , vil rebut des humains , il erre comme une ombre de lui – même ! Le voilà, celui que les Dieux avaient doué de tant d'intelligence ! Le voilà, cet heureux favori des Muses ! Il n'a pas su prévoir ce que le sort lui réservait !

Antigone entourant de ses bras les épaules de son père, et arrosant d'un torrent de larmes la poitrine de ce monarque infortuné , lui disait d'une voix entrecoupée : Non , vous n'irez pas seul ; je conduirai vos pas ; je mendierai avec vous le pain de la douleur.

Eh quoi! voulez-vous donc, s'écrient Étéocle et Polynice, que notre opprobre soit connu par tout l'univers ? Ah ! du moins épargnez-nous cette dernière honte ; craignez de nous rendre la risée de votre peuple et des autres nations de la Grèce. Les cruels aussitôt joignent l'outrage à l'insulte.

Œdipe est enfermé dans une tour. Ses fils le dérobent à tous les yeux : ainsi on cache aux hommes ces maladies qui ont reçu le nom de sacrées , parce qu'on les regarde comme une marque de la colère des Dieux. Ensuite ils tirent au sort la couronne de Laïus; mais ils jurent auparavant, les perfides , ils jurent de ne régner tour-à-tour que pendant une année. Etrange convention , bien digne en effet de cette fatale couronne qui avait ceint le front d'Œdipe ! Les Furies sans doute reçurent un serment destiné à être violé.

Antigone et Ismène veulent partager la captivité de leur père; spectacle plus touchant que je ne puis le dire ! Œdipe , ce roi naguère si favorisé de la fortune , est maintenant réduit à la solitude d'une prison. Tout cet éclat du trône s'est évanoui; mais il lui reste ses deux nobles filles : elles apprêtent son frugal repas, préparent les modestes vêtemens dont il doit être désormais vêtu, et charment ses ennuis par d'harmonieux concerts.

Vous le savez, illustre Priam, il n'est point de repos pour le méchant ; une mauvaise action est trop souvent punie par le projet d'une action plus mauvaise encore. Le coupable est ainsi précipité de crime en crime, jusqu'au dernier degré de la perversité. Étéocle et Polynice ont osé s'élever contre leur malheureux père ; ils ont osé tirer au sort sa couronne; ils ont osé l'enfermer dans une prison; et à présent, ils veulent le bannir, car ils en sont venus à craindre que cette tête, dévouée aux Dieux infernaux, n'attire de nouveaux malheurs et sur eux et sur leur empire. Ils ignorent que c'est à leur détestable ambition qu'ils devront les calamités dont ils sont encore menacés. Le sort désigne Étéocle pour régner le premier; et Polynice consent à s'éloigner. Les deux frères, avant de se séparer, hélas ! c'est pour la dernière fois qu'ils seront d'accord entre eux, prennent la résolution impie de faire sortir leur père de sa prison, et de le chasser hors de Thèbes.

Œdipe alors sent renaître en lui tous les mouvemens divers qui l'ont agité : aux combats de l'orgueil contre l'inflexible nécessité succède l'abattement du malheur. Tantôt son courage n'est qu'un affreux désespoir; tantôt il cherche à retrouver dans le fond de son cœur quelque sentiment de la nature. Mais la fureur l'emporte: Ainsi, dit-il, le courroux des Dieux n'est pas épuisé ! Malheur ! malheur à moi ! Périssent le jour où je fus soustrait à la faim des bêtes féroces ! Mais pourquoi serais-je seul à plaindre ? Mes fils, par leur conduite barbare, ne sont-ils pas dignes de tout leur opprobre ? Dieux vengeurs , qui écoutez les malédictions des pères, écoutez les miennes ! Vous pouvez m'être favorables aujourd'hui ; je ne vous demande que d'augmenter mes douleurs ! Vous avez vengé sur moi le meurtre de Laïus , vengez sur mes fils mes propres outrages ! Que le fer décide entre eux de la triste royauté de l'énigme ! Puis il ajoute avec un sourire amer : Je leur jette ma fatale couronne, comme dans une orgie un homme ivre jette à terre des os à demi-rongés, pour jouir du plaisir ridicule de voir des chiens affamés se disputer cette vile pâture !

Antigone qui n'avait point quitté son père, Antigone se précipite avec effroi aux genoux d'Œdipe : Mon père, dit-elle, oh ! par tous les maux que

vous avez soufferts , par vos deux filles que vous n'avez point cessé d'aimer, par ce sein malheureux dont vous déplorez la fécondité , n'accablez pas mes frères du poids de vos malédictions.

Ma fille, répond Œdipe , est-ce ta douce voix qui a frappé mes oreilles, suis-je bien éveillé? Ne suis-je point le jouet de quelque songe affreux ? Quoi ! tu aurais entendu des paroles qui maudissaient tes frères; je les ai entendues aussi. Ce n'étaient point mes paroles; non , je n'ai pas maudit tes frères ! Mais il me semble que la lumière du jour m'est rendue ! Où suis-je ? Ah ! je les vois les misérables , je les vois ! ils sont armés d'un glaive ! Justes Dieux! quel spectacle me présentez-vous ? Au milieu des cris plaintifs de mille mourans, je distingue leurs cris ; leur dernier soupir à tous les deux retentit en même temps au fond de ma poitrine. Eh bien, me voici donc parvenu au comble du malheur! Ma fille, j'ai perdu mes sens et ma raison. Ensuite , après un moment de calme , il ajouta : Antigone , tu as promis de suivre ton père ; viens, guide mes pas , fuyons ces lieux funestes. Ainsi parla le fils infortuné de Laïus; et s'appuyant sur la vierge timide , il sortit de son palais. Ismène accompagna son père et sa sœur jusque hors des murs de la ville. Là elle reçut leurs embrassemens douloureux, et rentra auprès de ses frères.

A peine Œdipe a-t-il franchi la porte Néitide, que ses deux fils deviennent la proie de toutes les malédictions paternelles. A ce moment solennel et terrible , Étéocle et Polynice sont comme saisis par une main toute-puissante qui les secoue et les fait chanceler. Leur visage est livide, leurs yeux éteints, leurs cheveux hérissés, et tous leurs os craquent avec violence. Ils veulent parler, et ne poussent que des rugissemens. Ah dès – lors il fut facile de reconnaître des victimes promises à la colère des Dieux. Ils semblaient marqués au front, pareils à ces troupeaux qui doivent être égorgés pour la nourriture de l'homme , et que le berger fait parquer dans des lieux séparés.

Cependant Antigone et son père s'éloignaient des murs sacrés de Thèbes. Hélas ! disait le roi fugitif, autrefois je quittai Corinthe pour me soustraire à la triste destinée dont j'étais menacé. Combien les temps sont changés ! Alors la terre était en quelque sorte ouverte devant moi ; et je pouvais avoir encore quelque confiance en l'avenir. Aujourd'hui, je ne sais où je vais ; je n'ai plus d'avenir. Je suis un sujet de terreur pour les hommes: je n'ai rien à éviter, rien à espérer. Sans ta pitié, ô ma fille, que deviendrais-je ? Adieu, disait-il encore, adieu , ville de Cadmus où j'ai passé de si brillantes années.

Ma fille, elles sont écoulées à présent ces années de gloire et de prospérité; mais du moins j'en ai joui, quoique ce n'ait pas été sans quelque trouble au fond de l'ame. Et toi, ma fille, à peine à l'entrée de la vie, tu ignores tout-à-fait le bonheur ! Puissent les Dieux égaler ta récompense à la peine que méritent tes frères ! Mon père , répondait Antigone, pourquoi toujours ainsi mêler avec vos vœux paternels les anathèmes dont vous accablez mes frères ? Hélas ! ils sont bien malheureux , puisqu'ils sont coupables ! Conduis-moi , reprenait Œdipe , auprès du tombeau d'Amphion et de Zétus : nous y passerons la nuit ; et demain au lever de l'aurore , nous continuerons notre route du côté qu'il plaira aux Dieux de nous indiquer.

Quand ils furent parvenus à ce tombeau révérend, Œdipe , assis sur le seuil, méditait en silence. Antigone était debout devant son père. Mon règne est fini, disait-il, ma vie ne l'est point encore. Et que sais-je si j'ai bu le plus amer de la coupe ? Ensuite il se mit à chercher dans sa pensée le lieu qu'il devait choisir pour sa retraite. Ma fille, ajoutait-il, où porterons-nous nos pas? De tous les rois de la Grèce qui naguère recherchaient mon amitié et mon alliance, lequel voudra se souvenir de moi? Hélas que ne m'ont-ils oublié tout-à-fait! Je me présenterais à eux comme un étranger que la faveur des Muses n'a pu préserver de l'indigence. Mais aujourd'hui, il faut que je leur offre Œdipe précipité du trône, et que je leur apprenne par mon exemple à ne pas se confier au calme trompeur de la fortune. Je leur raconterai le sphinx et son énigme qui est l'histoire toute entière de l'homme. Ma fille, si nous allions à Argos? Non, j'y éprouverais des regrets trop amers; Adraste, plus heureux que moi , y coule en paix ses longs jours entre ses deux filles, princesses charmantes, seul fruit d'un hymen tardif: hélas ! dans les temps de ma prospérité, je pensais qu'une double alliance pourrait unir nos deux familles. Tels sont les projets des hommes! Ils semblent à ces toiles légèrement tissées , qu'un insecte industrieux tend quelquefois dans nos demeures , et qu'une esclave vigilante vient détruire aussitôt. Irons-nous à Phère, la plus belle des villes de la Thessalie ? Là , on connaît tous les devoirs de la pitié envers les hommes. Admète fut le compagnon d'Hercule , et Apollon lui-même a gardé ses troupeaux sur les bords du fleuve Amphrise. Son épouse, la vertueuse Alceste , lorsqu'elle était encore à la fleur de son âge, avait consenti à perdre la vie pour prolonger les jours de ce héros ; cependant Alcide se souvint de son ancien ami , et arracha à la mort cette touchante victime de l'amour conjugal. Alceste et Admète sont vieux maintenant: ah ! laissons-les terminer avec

calme une vie qui fut irréprochable ! Les états de Thésée sont près d'ici. Lié avec moi par les devoirs de l'hospitalité, sans doute ce prince m'accueillera et protégera mon infortune. Mais non , il est environné de trop de gloire ; cet éclat d'une fortune heureuse me ferait trop sentir l'humiliation qui m'accable. Eh bien , ma fille , allons à Corinthe. Dieux ! que dis-je ? un trône m'attendait à Corinthe : mes malheurs ont toujours commencé par la royauté ! Hélas ! je ne vous habiterai plus, palais de Polybe, où j'ai vu s'écouler si paisiblement les premières années de ma jeunesse.

Mon père, dit Antigone avec une voix douce et modeste, n'est – il donc pour nous d'hospitalité que chez les rois ? Ne croiront-ils point que vous allez implorer leur secours pour remonter sur le trône ? Tu as raison , reprit Œdipe ; cachons nos infortunes dans la solitude. Le spectacle de la misère importune toujours les hommes. Ils croient que les malheureux sont tombés , ou par leur faute , ou par la colère des Dieux : c'est ainsi qu'ils ne veulent que des prétextes pour excuser leur dureté. Ma fille , tu connais une montagne élevée qui sépare la Béotie de la Phocide. C'est par-là que passent ordinairement tous ceux qui vont à Delphes; nous pourrions demander un asile à quelque pâtre de cette montagne. Mon père, dit Antigone en frémissant , cette montagne élevée n'est-elle pas le Cythéron ? Oui, répond Œdipe , oui, c'est le Cythéron ! c'est là que mes destinées ont commencé; c'est là qu'elles doivent s'accomplir ! C'est là, ajoute-t-il avec une voix concentrée, c'est là que mes mains furieuses se sont baignées dans le sang du grand Laïus. Qu'il me soit permis, avant de mourir, de faire un sacrifice expiatoire aux mânes de mon père. Ta présence , ma fille , me sera nécessaire ; ton innocence , plus que mon sacrifice, apaisera cette ombre irritée.

Antigone gémissait en entendant ces funestes paroles. Mon père, disait-elle, quel triste plaisir prenez-vous à nourrir vos ennuis ? Je vous conduirai sur le Cythéron lorsque vous l'exigerez ; mais pourquoi tant nous hâter d'accomplir un tel devoir ? Ma fille , reprit Œdipe , il est toujours trop tard de réparer ses fautes , de se purifier de ses crimes. Néanmoins , je le sais, trop souvent j'ai voulu anticiper sur l'avenir. Commençons donc aujourd'hui par accueillir le sommeil ; les Dieux l'ont donné à l'homme pour adoucir ses peines.

Ainsi parla Œdipe ; et il s'endormit sur les marches du tombeau. La pieuse Antigone , assise aux côtés de son père , et les yeux attachés sur le visage du roi, voulut continuer de veiller. Elle prononçait, à voix basse, des

formules consacrées à Diane, et agréables aux Muses. Elle croyait pouvoir écarter ainsi du front de l'infortuné, ces pensées confuses de la nuit, qui produisent les songes effrayans. Aux premiers rayons de l'aurore, Œdipe se réveilla ; et s'appuyant sur Antigone , il sortit avec elle du tombeau d'Amphion et de Zétus.

Mon père, dit la vierge, nous ne sommes pas éloignés des bords de l'Europe. Croyez-moi , allons dans l'Aulide ; et si quelque étranger veut nous recevoir dans son vaisseau, nous traverserons le détroit, nous aborderons à Chalcis. De – là nous pourrions ou parcourir l'Eubée, ou mettre encore la vaste mer entre la Grèce et nous. Elle voulait, par ces paroles, détourner dans l'esprit de son père la pensée du Cythéron ; cependant elle songeait elle-même à sa patrie, à sa sœur Ismène, à ses deux coupables frères, à ses aimables compagnes ; et des larmes coulaient doucement le long de ses joues.

Ma fille, répond Œdipe avec un sourire plein de tendresse pour Antigone, et de dédain pour lui-même , ma fille , j'ai compris ta pieuse ruse. Eh bien , j'y consens, allons attendre sur les rochers déserts de l'Aulide , quelque vaisseau à qui je confierai le reste de mes tristes destinées. Peut-être , en effet , pourrai-je trouver un peu de repos au-delà des mers , pourvu toutefois que le récit de mes funestes aventures n'ait pas déjà rempli le monde. La renommée, ma fille, publie en un instant les actions et les sentimens des rois. Ils ne peuvent ensevelir dans l'ombre, ni leurs fautes , ni leurs malheurs. Les plaintes que la douleur arrache à l'homme revêtu du pouvoir suprême, sont comme un long gémissement qui retentit au loin.

Tels étaient les entretiens des deux exilés. Antigone conduisait son père aveugle , et demandait de temps en temps le chemin de l'Aulide. Lorsqu'ils étaient pressés par la faim, ils entraient dans la cabane d'un berger ou sous la hutte d'un pêcheur; et ils mangeaient en silence le repas de la pauvreté. Souvent ils arrosaient de larmes les grossiers alimens qu'on leur présentait. Plusieurs fois ils voulurent s'embarquer ; mais toujours on cherchait quelques vaines raisons pour les éloigner. En voyant la beauté d'Antigone , à l'air auguste et sinistre du roi , chacun était frappé d'un étonnement mêlé de terreur et de respect : d'ailleurs , un bruit confus d'Œdipe errant avec sa pieuse fille , s'était déjà répandu par-tout ; par-tout on craignait la rencontre d'un homme visiblement poursuivi par les Dieux vengeurs , et traînant la malédiction après lui. Nul n'osait interroger les deux fugitifs ; on ne remplissait envers eux que les plus stricts devoirs de l'humanité; encore

n'était-ce qu'avec une sorte de répugnance, tant on craignait la funeste contagion du malheur. Eh bien, ma fille, disait alors Œdipe, acheté-je assez cher le peu de jours que la clémence des Dieux m'a laissés. Nous avons fui les palais des rois pour éviter leurs superbes dédains; mais par-tout la pauvreté est un opprobre. Ah ! sans doute il y a sur mon front quelque marque d'anathème ; personne a-t-il jamais essuyé de pareils outrages ? Ma fille, abandonne-moi à mon sort déplorable. Non, mon père, répondait Antigone, non, je ne vous abandonnerai point : ne repoussez pas les soins de votre fille ; avec vous, les rebuts des hommes ne me font aucune peine.

Après avoir parcouru, pendant quelque temps, les ports de l'Aulide, les illustres bannis se retirèrent dans un hameau écarté, sur les bords de la mer, Antigone s'occupait à filer la laine pour nourrir son père. Œdipe aimait à rappeler l'histoire des premiers âges du monde, et à tirer de nouveaux sons de la lyre. Quelquefois ils se promenaient sur la grève solitaire, ou s'asseyaient sur un rocher battu par les ondes menaçantes. Antigone décrivait la forme des navires qui traversaient l'Euripe; elle disait quelle était la couleur des voiles, les emblèmes qui décoraient la poupe, et le nombre des rameurs : Œdipe expliquait alors à quelle nation appartenait chaque vaisseau, car il connaissait les mœurs et le gouvernement de tous les peuples.

Cependant le roi portait dans son sein un trouble qu'il ne pouvait plus contenir : son front chargé d'ennuis devenait de plus en plus sombre et terrible ; son ame toute entière s'élançait vers le redoutable avenir. Il semblait à un vieux chêne de la forêt de Dodone. L'arbre prophétique a vu s'écouler plusieurs générations d'hommes : son front chenu est tout noirci des coups du tonnerre ; son tronc robuste a résisté à la tempête et au temps : mais au premier orage, il succombera ; et il ne sait plus que prédire sa propre fin. Tel était Œdipe.

Ma fille, dit-il un jour, je ne sais ce qu'il y a en moi ; il me semble que jamais je n'ai senti une telle tristesse. C'est plus que de la douleur, ma fille ; oui, c'est plus que de la douleur. Je suis comme jeté hors de la vie, et tu m'y rappelles encore. Je voudrais pouvoir ne rien aimer, ne rien regretter ; peut-être que je me plairais dans cet excès d'abandon et de désespoir. Tes soins me sont importuns ; ta tendresse me fatigue. Ah que ne puis-je me soulager par des malédictions ! Ma fille, pardonne ces derniers égaremens à ton malheureux père ! J'ai à-la-fois et les désirs et les terreurs de la mort. J'ai comme une sinistre pudeur qui me porte à enfouir dans l'ombre mes

derniers instans, semblable à ces insectes merveilleux qui se retirent à l'écart, sur des arbustes solitaires, pour s'y construire un tombeau. Ah ! laisse – moi , Antigone, laisse-moi ; veux-tu donc me suivre sur les bords affreux du Styx ? Oui , s'écrie Antigone , oui, je vous suivrai sur les bords affreux du Styx ! Fille magnanime , reprend Œdipe , ton courage me confond : quoi ! pour ton père tu renonces à la vie ; eh bien, je veux à présent que tu y renonces pour toi-même. Viens t'asseoir à mes pieds, repose ta tête sur mes genoux ; je t'envelopperai de mon manteau pour te dérober à la douce clarté du jour.

Antigone obéit, et son père l'enveloppe de son manteau , symbole des ombres mystérieuses de la mort. Voici que je suis satisfait, dit Œdipe à voix basse, mon Antigone est séparée de toute la terre. Qui pourrait être digne de respirer le même air qu'Antigone ? Ah ma fille , tiens-toi bien séparée de tous les mortels! que tes sentimens leur demeurent inconnus ! Garde le secret de tes nobles pensées ! Puisque les Dieux n'ont pas encore fixé le terme de tes jours , ensevelis-toi dans une solitude profonde. Dédaigne tout ce qui paraît , au premier regard, embellir l'existence. J'ai cru autrefois, oui, j'ai cru que les destinées humaines avaient quelque chose de désirable. Insensé que j'étais ! je me jouais en quelque sorte sur les bords d'un abyme. Dans le temps même où je paraissais enivré de bonheur et de gloire, je méprisais au fond de mon ame et le bonheur et la gloire. J'y trouvais je ne sais quoi de fade et d'amer qui me rappelait le triste sourire du sphinx.

Pendant qu'Œdipe parlait ainsi, Antigone poussait de plaintifs gémissemens semblables à ceux de la colombe délaissée , lorsque le chasseur lui a ravi sa compagne. Tu pleures, ma fille, disait Œdipe , tu pleures, infortunée. Ah ! mes discours sont donc bien nouveaux pour toi ! Je te comprends ; malgré tous nos malheurs, tu as encore conservé quelque confiance en l'avenir. Dis-moi la vérité , la douce espérance n'habite-t-elle pas toujours au fond de ton cœur ? J'avoue , répond Antigone d'une voix entrecoupée , j'avoue que l'espérance n'est pas tout-à-fait bannie de mon cœur ; et que mon ame quelquefois se réfugie involontairement dans l'avenir.

Désabuse-toi , ô ma fille, reprend Œdipe , désabuse-toi ; tout passe autour de l'homme, tout passe au-dedans de lui. Ses sentimens , ses souvenirs, ses douleurs même n'ont que peu de durée. Antigone , les jours de ton enfance, encore si près de toi, ne se sont-ils pas évanouis comme un songe ? Ainsi passeront tous les autres jours. Les rapides instans que tu donnes à ton père,

s'évanouiront eux-mêmes comme le rêve de la nuit. Ces vains projets de repos et de bonheur qui viennent quelquefois endormir nos peines, ressemblent à ces fables milésiennes dont on amuse les enfans. Il n'est rien dans la vie de réel que les larmes. Eh ! quel pourrait être ton avenir, ô mon Antigone ? Fille déplorable d'un père qui est en horreur aux Dieux et aux hommes, quel pourrait être ton avenir ? Tes frères tout occupés de leurs dissensions cruelles n'auront point d'appui à t'offrir ; et ta sœur , la faible Ismène est un roseau qui ne sait que plier sous le poids de l'orage. Un époux, selon le cœur d'Antigone, rassurerait peut-être ma tendresse. Mais où trouver un tel époux, l'homme bon et fort à qui je voulusse confier ton innocence , tes vertus , tes malheurs ; l'homme généreux qui ne craignît pas cet héritage de douleur et d'opprobre, le seul qu'Œdipe en mourant puisse te léguer, ô ma fille ? Si tu m'en crois, Antigone, jamais tu ne subiras le joug de l'hymen. Telle est la fatale condition des mortels , que plus ils multiplient leurs affections , plus ils multiplient aussi les chances de leurs misères. Ma fille, je t'en conjure, ne subis point le joug de l'hymen ! Tu soupîres, Antigone ! Ah si je n'étais pas privé de la lumière du jour, peut-être verrais-je ton visage couvert de rougeur ! Parle, ô ma fille , puisque je ne puis lire dans tes yeux ni sur ton front ingénu ; parle, y a-t-il quelque mortel à qui l'ame de mon Antigone soit connue ? Mon père , répond la vierge timide, le plus jeune des fils de Créon a pris pitié de vos cruelles infortunes , et le sang d'Œdipe ne lui est point odieux.

Nouveaux tourmens ! s'écrie Œdipe ; le fils de Créon ! Sans doute c'est un prince noble et généreux ; mais son père ! ah son père barbare ! Crois-tu donc que le cœur de cet ambitieux puisse s'ouvrir à des sentimens désintéressés ? Il approuvera ton alliance si elle est pour lui un titre d'assurer le trône dans sa famille ; il la rejettera avec mépris si elle doit l'en éloigner ; tu seras pour Créon ou l'héritière du sang royal, ou la fille de l'inceste. Ah ! mon Antigone est-elle faite pour un pareil outrage ?

Mon père, dit Antigone, ne craignez point pour moi : tant que vous vivrez, je mettrai toute ma félicité à vous soulager dans vos douleurs. Et lorsque les Dieux m'auront envié ce bonheur, je sais ce que je devrai à votre mémoire.

Depuis cet entretien, la tristesse d'Œdipe n'avait fait que s'accroître. Pressé par toutes ses terreurs : Ma fille , dit-il à Antigone , c'est en vain que je lutte contre moi-même ; je ne puis trouver de soulagement que là où j'ai

commencé à souffrir ; là où je fus coupable pour la première fois. Ma fille , conduis mes pas sur le Cythéron.

Antigone obéit. Œdipe , appuyé sur sa fille, semblait diriger les pas de la vierge timide : tant il était en quelque sorte poussé par l'instinct de sa destinée. Ainsi une cavale de Potnie , dédaignant les gras pâturages qu'arrose l'Asopus , s'élance sur les monts escarpés : elle va au-devant de l'orage ; elle sait qu'au sein de la tempête, elle respirera le souffle fécond qui doit la rendre mère. Tel était Œdipe s'avancant vers son tombeau mystérieux.

Ici, Tirésias accablé s'interrompit un instant. Aussitôt Daphné prend sa lyre accoutumée à charmer les ennuis du vieillard. Ma fille , lui dit Tirésias, n'articule aucune parole. Fais-nous seulement entendre ces syllabes mélodieuses qui ne forment aucun mot, mais qui unies au son de la lyre , imitent si parfaitement le chant du cygne près de mourir. Prêtresse d'Apollon , s'écrie Hélène toute en larmes , ne faites pas entendre le chant du cygne. Hélas! vous me rappelleriez trop vivement les bords de l'Eurotas. Les accens de l'oiseau merveilleux ne me sont pas inconnus ; ils ravissaient autrefois mon ame ; je n'aurais pas aujourd'hui la force de supporter de telles émotions.

Daphné alors accorda sa lyre en souriant ; et elle en tira des sons isolés, sans les accompagner de sa voix.

Quand le calme fut un peu rentré dans l'ame de Tirésias , le divin vieillard reprit en ces mots :

Antigone dirigeait ses pas suivant les renseignemens de son père. Après plusieurs jours de marche, ils parvinrent au pied du Cythéron. Cette montagne est traversée par trois routes également fréquentées. L'une conduit aux vignobles célèbres de la Phocide, et s'élève par une pente insensible jusqu'aux deux cimes du Parnasse, qui fendent les nues; l'autre conduit à la ville d'Ephire , que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers, vers les champs d'Olène ; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Elide , où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et riantes de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avait été commis le meurtre de Laïus. Ah! malheur à moi, s'écrie à l'instant Œdipe , malheur à moi d'avoir été si long-temps sans m'inquiéter de cette victime que j'immolai avec tant de fureur ! Hélas ! je revenais de Delphes , où j'étais allé consulter l'oracle ; je ne voulus pas retourner à Corinthe que je croyais

être ma patrie. Je me dirigeai du côté de Thèbes. Ma fille, le chemin n'est-il pas étroit? Ne tourne-t-il pas rapidement ? N'y a-t-il pas un précipice à ma droite, et un rocher menaçant à ma gauche ? Un torrent ne roule-t-il pas au fond de l'abyme ses ondes tumultueuses ? Je l'entends gronder. J'entends aussi la source qui était alors consacrée aux Muses , et qui maintenant est chère aux Euménides. Ma fille , conduis-moi sous les deux chênes qui prêtent à la naïade une ombre hospitalière. Il me semble les voir. Le ciel était tout en feu ce jour-là. Les branches des deux chênes pliaient sous l'effort de la tempête. Le torrent produisait un bruit tout semblable aux gémissemens confus de mille mourans qui exhalent leurs dernières plaintes sur un champ de bataille. Pourquoi résistai-je à de si funestes présages ? Pourquoi vis-je sans terreur le noble roi des airs, l'aigle, frappé de la foudre, tomber à mes pieds ? Pourquoi refusai-je de croire à tous les pressentimens que les Dieux faisaient naître dans mon âme ? Lumière du soleil , que n'étais-je alors privé de tes bienfaits! Que n'étais-je aveugle comme à présent !

Antigone, tremblante aux discours d'Œdipe, se hâtait de répondre à toutes ses questions. Oui , mon père, disait-elle, un torrent roule au fond de l'abyme ses ondes tumultueuses ; un précipice est à votre droite, un rocher menaçant à votre gauche. Nous voici près de deux chênes : ils protègent de leur ombre une fontaine qui s'écoule en filets d'argent. Le chemin tourne avec rapidité, et au bout de l'horizon , je vois les remparts de Thèbes. Tu vois la ville de Cadmus , ô ma fille ! je la voyais aussi ; et j'étais bien loin de croire que j'allais m'emparer de sa déplorable couronne. Eh bien, arrêtons-nous. C'est ici! oui, c'est ici , je le sens ! Dis-moi , l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur le rocher? Non, disait Antigone , l'ombre de Laïus n'est point assise sur le rocher. Ah ! je la vois, reprenait Œdipe , je la vois! grande, terrible ! une large blessure; des torrens de sang qui s'en écoulent : ses gardes fuient : il est étendu sur son char : ses mains défaillantes abandonnent ses rênes : un son qui se forme en vain dans sa poitrine, et qui ne peut devenir une parole articulée sur ses lèvres mourantes... Dieux ! il a reconnu son fils ! Visage auguste, pourquoi es-tu sur moi? Tes yeux lancent des éclairs. Toutes mes pensées se troublent. Ombre vénérable, si tu n'es pas vengée par toute une vie remplie de trouble, si tu n'es pas vengée par cet excès d'infortune et de misère où je suis tombé , sois-le du moins par tout ce que je souffre en cet instant. Laisse tomber un regard sur mon Antigone : elle est innocente, et elle implore mon pardon.

Mon Antigone, viens dans mon sein, entoure-moi de tes bras, fille chérie, je me mets sous ta protection. Ah ! prie pour moi le ciel ! prie le grand Jupiter ! prie les Muses consolatrices des hommes ! Terribles Euménides, laissez-moi ! Nulle puissance ne vous est donnée sur la vertu douce et modeste; et Antigone m'enveloppe de ses embrassements. Je sens ses larmes qui inondent ma poitrine. Ses lèvres pressent sur mon front mes cheveux blanchis avant le temps.

Ainsi disait Œdipe. Antigone consolait son père par de douces paroles; mais lorsqu'enfin il n'a plus que la mort devant lui , son trouble s'apaise ; et d'une voix pleine de tendresse : Ma fille, dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sacrifice. Mon heure suprême est arrivée. Je ne sais comment s'accomplira ce dernier acte de la justice des Dieux ; mais enfin je vais mourir. Ma fille, coupe sur mon front une boucle de mes cheveux , et tu la placeras sur la tombe de l'infortunée à qui tu dois le jour. Tu feras des libations de lait et de miel sur cette tombe solitaire qui est restée sans honneurs. Ah ! c'est la première fois qu'une reine, qu'une épouse, qu'une mère a été ainsi déposée sans pompe , et comme à la dérobée, dans le sein de la terre. Ma fille , rien ne pourra t'empêcher de remplir ce pieux devoir : la mort aura tout purifié.

Après un long silence, il ajouta : Je vais mourir ! A cet instant solennel, je sens à-la-fois la puissance de la vie et la puissance de la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre ; la mort commence à m'instruire. Clarté du jour, tu ne luis plus à mes yeux; mais une autre clarté luit à mon intelligence. Demeures fortunées, ouvrez-vous pour recevoir celui qui deux fois fut appelé au rang suprême : tant son front était fait pour le bandeau royal ! ouvrez-vous pour recevoir l'homme qui connut toutes les misères ! Et toi, Antigone, fille courageuse et magnanime, tu as encore un service à me rendre. Pendant que je me purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis noire ; je l'immolerai aux déités infernales.

Antigone , plus légère qu'un chevreuil , s'élance dans la vallée , et va chercher auprès d'un pâtre, la victime que désire son père. A présent, lui dit Œdipe , retire-toi. Antigone se jette à ses pieds. O ma fille, lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la volonté des Dieux. Hélas! je te laisse seule sur la terre : je ne puis te confier ni à tes frères barbares , ni à la faible Ismène , ni à Créon , qu'une secrète ambition dévore, ni même à son généreux fils. Antigone, va trouver Thésée. Le héros d'Athènes est désigné par les Dieux pour protéger ton innocence et ta jeunesse. Il se souviendra de

l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi dans la noble cité de Minerve, avec le rameau des supplians ; car il faut toujours se conformer à sa fortune.

La vierge baignant de larmes les genoux du roi, n'entend qu'à peine les dernières paroles d'Œdipe ; elle ne songe qu'au triste sort de ses frères : sa misère, son délaissement l'occupent bien moins que les malheurs dont ils sont menacés; elle voudrait détourner les funestes effets de la malédiction paternelle : Mon père, s'écriait-elle, avant que de mourir, pardonnez à mes frères. Les Dieux ferment l'oreille à la bénédiction qui ne s'étend pas sur tous les enfans : ah ! pardonnez à mes frères pour que le malheur cesse de s'appesantir sur moi-même.

Ma fille, reprend Œdipe, pourquoi parler ainsi? Ame sublime d'Antigone, que t'importe le bonheur ou le malheur ? N'auras – tu pas toujours la paix de la conscience, les louanges des hommes et l'amour des Dieux ! Va, ma fille, je t'ai devinée; tu n'as parlé de toi qu'à cause de mes malheureux fils. Hélas! c'est à eux maintenant que tu vas te consacrer. Un seul sentiment aura donc rempli tous tes jours ! Ta vie entière n'aura été qu'une vie de dévouement et de sacrifice. Non, tant de vertu ne restera pas sans récompense ; ma fille, crois-en les paroles d'Œdipe qui va mourir. Adieu.

Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour semble s'éteindre ; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés , traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon , semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler. Tout-à-coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes , le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré , et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste vieillard était entouré d'une lumière dont la vierge avait peine à soutenir l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : d'épaisses ténèbres dérobent à Antigone la vue de son père ; et du sein de ces ténèbres mystérieuses, sort ce dernier cri : Hélas ! hélas ! adieu ma fille ! A l'instant même renaît la clarté du jour. La vierge s'approche, mais elle ne trouve que la brebis égorgée ; il ne restait plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre? Fut-il englouti dans un abyme? Fut-il enlevé vivant dans l'Olympe ? Les Dieux se sont réservés ce secret.

La généreuse fille d'Œdipe restée seule , partagée entre l'étonnement et la douleur , chercha trois jours entiers le corps de son père, pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûlaient encore. Elle ne foulait qu'avec terreur ce lieu consacré par le jugement des Dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée.

Cependant la Renommée commençait à publier la mort du malheureux Œdipe. Mille récits divers circulaient parmi les peuples. Hémon croit qu'Antigone maintenant ne refusera plus son appui. Il sort de Thèbes, et va sur le Cythéron pour y découvrir quelque trace des illustres bannis. Il arrive ainsi , conduit par le hasard, devant une cabane ombragée par de vieux chênes. Deux jeunes filles, semblables à des Oréades, étaient assises à la porte de la cabane , et s'entretenaient à voix basse. L'une d'elles avait un luth qui par intervalle faisait entendre de légers sons pareils au frémissement du zéphir dans le feuillage d'un arbre. L'autre accompagnait doucement les accords de l'instrument harmonieux ; parfois elles s'interrompaient pour s'entretenir. Et alors on eût dit deux ombres heureuses , dans les retraites de l'Elisée , se rappelant les souvenirs de la vie.

Le fils de Créon, immobile, n'ose respirer, dans la crainte de troubler le concert et les charmans entretiens. Voici ce que disaient les jeunes filles semblables aux Oréades : La belle étrangère goûte maintenant les douceurs du repos. Ah ! ne troublons pas le silence qui entoure la demeure où dort la belle étrangère. Sans doute depuis long-temps elle n'a pas joui du repos, car ses larmes nous ont révélé ses longs chagrins. As-tu remarqué, ma sœur, la noblesse de tous ses traits? Oui, j'ai vu sur son visage l'empreinte d'une haute origine. Cependant elle s'est offerte à notre père, ou pour garder les troupeaux, ou pour filer la laine de nos vêtemens. Elle semble accoutumée à l'indigence, mais son ame est noble, elle ne veut devoir qu'à son travail l'hospitalité qu'elle ne réclame que pour quelques jours seulement. Mais d'où vient-elle? Où veut-elle aller ? Et pourquoi nous cacher ses aventures ? Nous qui sommes si touchées de ses mystérieuses infortunes ! nous qui aimons tant à pleurer avec elle ! Peut-être la belle étrangère est une divinité de l'Olympe; et sa tristesse vient de ce qu'elle a pris en pitié la misère des destinées humaines. Si ce n'était pas ainsi, comment trouverions-nous tant de charmes auprès d'elle ? Pourquoi sentirions-nous un tel soulagement

dans la communication de ses nobles douleurs? Mais ne troublons pas le silence qui entoure la demeure où dort la belle étrangère.

Hémon pleurait d'admiration. Il ne doutait point que la belle étrangère ne fût Antigone elle-même, la pieuse fille d'Œdipe. Il se rappelait alors le jour terrible où au milieu des révélations les plus étranges, au milieu des plus grandes calamités, il avait lu pour la première fois dans l'âme de cette vierge magnanime. Aussitôt il se montre aux jeunes filles. Elles veulent fuir, mais il leur fait signe de rester. Ne craignez point, leur dit-il doucement, je connais la belle étrangère , celle qui est venue pour consoler les hommes , pour pleurer avec eux.

A ce moment parut Antigone , la tête couverte seulement d'un chapeau thessalien. Aussitôt qu'elle aperçoit Hémon, elle se retire en rougissant. Le fils de Créon continuait de répandre des larmes ; il n'eut pas la pensée de suivre la vierge modeste. Il était dans la même attitude, lorsque le vieux pasteur sortit de sa cabane, et s'approchant du héros, lui dit ces paroles : Jeune guerrier , entrez dans ma demeure , je vous offrirai l'hospitalité; votre sœur paraît en proie à une tristesse plus cruelle que la douleur. Venez la consoler et pleurer avec elle. Hémon alors suivit le vieux berger.

Antigone avait repris un visage serein ; et saluant le fils de Créon d'un sourire plein d'innocence et de majesté , elle lui parle ainsi : Noble Hémon , recevez mes adieux. J'ai entendu les derniers enseignemens de mon père; je dois accomplir ses dernières volontés; il me semble même que près de lui j'habite déjà le séjour des ombres heureuses. Déjà mon ame semble ne tenir à ceux qu'elle a aimés, que par la douce puissance des souvenirs. Retournez dans Thèbes ; dites à Ismène , qu'Antigone est destinée à accomplir les dernières volontés de son père. Noble Hémon, recevez mes adieux. Hémon , en écoutant ces paroles , demeure immobile , et frappé de surprise ; il veut parler , mais à l'aspect d'Antigone , il est comme vaincu par une crainte religieuse ; cependant il fait de nouveaux efforts , et balbutie avec peine ces mots qui s'échappent de ses lèvres :

Ah du moins que je vive pour Antigone, que je lui consacre toute mon existence ; peut-être aura-t-elle besoin d'un appui !

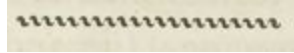
Non , généreux Hémon , non , reprend Antigone , je n'ai plus besoin d'appui, les dernières paroles de mon père me suffisent. Je ne reparaîtrai dans ma patrie que si les Dieux m'inspirent de vouer ma vie à d'autres sacrifices.

Le vieux berger, à ce nom d'Œdipe, a senti une secrète terreur ; ses deux filles charmantes pleurent malgré elles. Hémon , entraîné par une force supérieure , ne peut résister aux ordres de la fille d'Œdipe, et se retire en silence.

Tirésias s'arrêta pour la seconde fois , et remit au lendemain la suite de son récit.

FIN DU LIVRE SECOND.

ANTIGONE.



LIVRE TROISIÈME.



LA famille de Priam n'était plus occupée que des malheurs de la race de Labdacus. Le puissant monarque de l'Asie aimait à s'entretenir seul avec le vieillard thébain. Il l'interrogeait sur les choses obscures qu'il n'avait point comprises, ou sur les détails qu'il n'avait point demandés pendant le récit, dans la crainte de l'interrompre. Il s'informait aussi de l'état actuel de la Grèce , des rois qui la gouvernaient, des guerriers qui avaient quelque renommée. Hélas ! il ignorait que le jour n'était pas loin où ces mêmes Grecs porteraient sur ses rivages une lamentable guerre. Daphné, retirée dans l'appartement des femmes, était entourée d'Hécube et de ses nobles filles qui faisaient aussi mille questions diverses à la prêtresse d'Apollon. Cassandre sur-tout ne quittait point les côtés de la fille de Tirésias. Cette malheureuse Cassandre , prêtresse d'Apollon comme Daphné , et comme elle honorée de l'inspiration du dieu de Délos , était déjà obsédée de la présence confuse de l'avenir ; et elle ne trouvait de calme qu'en se faisant redire la beauté, la vertu , les malheurs d'Antigone. Hélène, la plus belle des femmes d'Ilion, comme elle avait la plus belle des vierges de l'Æbalie , Hélène seule se tenait à l'écart , et pleurait amèrement sa faute; mais elle oubliait toujours et ses regrets et ses douleurs, lorsqu'elle voyait paraître celui que trois déesses n'avaient pas dédaigné de prendre, sur l'Ida , pour juge de leur beauté. Le soir, la famille toute entière se réunissait dans la salle du banquet de l'hospitalité ; et Tirésias continuait son récit. Le divin vieillard raconta en ces mots les voyages d'Antigone :

La pieuse fille d'Édipe descend des sommets du Cythéron, traverse toute la Béotie, le long des bords de la mer, après avoir côtoyé les rives charmantes de l'Asopus. La vierge évitait les routes fréquentées ; elle marchait avec frayeur, car elle n'avait point le courage et les mœurs d'une

amazonne. A l'entrée de la nuit, et à l'heure des repas, elle se présentait avec crainte dans les cabanes qui se trouvaient sur son chemin , et allait s'asseoir dans le foyer, sous la protection des Dieux domestiques. Le voile qui couvrait son visage , le rameau des supplians qu'elle tenait à la main, excitaient une attention merveilleuse. C'est ainsi qu'elle arriva, inconnue, dans l'Attique. Le peuple d'Athènes , curieux et amateur des choses nouvelles, se pressait autour de l'héroïne pour savoir qui elle était. Enfants de Cécrops , disait Antigone , hommes sages et hospitaliers, indiquez-moi le palais de votre roi. Tous s'empressent à l'envi de conduire la fille d'Œdipe. La cour de Thésée était alors dans les larmes. Le vainqueur du Minotaure et des Amazones n'avait pu trouver la paix dans sa maison. Il expiait en ce moment et le crime d'avoir abandonné Ariadne dans l'île de Naxos , et celui d'avoir cru le témoignage de son incestueuse épouse. La vierge thébaine se présente avec le rameau des supplians , et rappelle au roi, qu'autrefois il fut uni à Œdipe par les nœuds de l'hospitalité. Je suis bien loin d'en avoir perdu le souvenir, dit Thésée ; avant de partir pour la guerre des Amazones , je voulus m'assurer la bienveillance des rois mes voisins. Le vertueux Polybe régnait à Corinthe, baignée par deux mers; Adraste occupait le trône de Sycione, fertile en oliviers; l'heureux Œdipe, car alors il était nommé heureux entre les hommes, commandait à la race vaillante de Cadmus. Mais que sont la gloire et le bonheur? Polybe a cessé de vivre, il n'a point laissé d'enfants , et vous m'apprenez qu'Œdipe n'est plus sur la terre. Puissent les Dieux accorder d'heureux jours à Adraste. Quant à moi, j'ai survécu à ma gloire. L'infortune et la honte m'accablent en même temps. Mais il m'en souvient, fille du grand Œdipe, de tous les rois que je visitai, nul ne me reçut mieux que votre illustre père. Neuf jours entiers furent passés dans les festins ; et il ne voulut pas me laisser partir sans de magnifiques présents. Princesse , restez à ma cour. Je ne puis vous offrir une compagne de votre âge ; je vous confierai aux tendres soins de ma mère.

Antigone dépose alors le rameau des supplians à l'autel des Dieux domestiques, et, conduite par des femmes, elle se rend à l'appartement de la mère de Thésée. Elle demeura ainsi un an à la cour d'Athènes. Toujours modeste, toujours retirée, on ne la voyait ni dans les assemblées publiques , ni dans les festins du roi. La princesse de Trézène avait vu plusieurs générations de héros ; elle connaissait toutes les généalogies de la Grèce, et l'histoire de toutes les cours. Mais elle aimait par-dessus tout à raconter à l'aimable vierge les longues infortunes de sa vie, l'esclavage où elle avait

été réduite, l'orgueil des femmes de Sparte qu'elle avait servie pendant un grand nombre d'années. Elle montrait quelquefois sa tête rasée, en signe de cette condition malheureuse, signe d'opprobre et de douleur qu'elle n'avait jamais voulu ni cacher, ni faire disparaître. Pourquoi rougirais – je , disait Ethra? N'est-il pas arrivé trop aux filles des rois de filer la laine pour les vêtements de l'étranger , de préparer la couche d'une maîtresse hautaine, et de partager la nourriture des esclaves? Qui ne connaît l'inconstance de la fortune? Antigone écoutait avec complaisance les longs récits de la mère de Thésée.

Cependant Étéocle, après avoir régné durant une année , n'avait point voulu céder la couronne à son frère Polynice. Celui-ci s'était exilé volontairement, et s'était réfugié chez Adraste , dont il avait épousé la fille. Le malheureux héritage d'Œdipe allait être disputé le fer à la main. Polynice, irrité de l'injustice de son frère , s'efforce de soulever toute la Grèce contre lui. Argos arme ses soldats et ses alliés contre la ville infortunée de Cadmus. Tous les rois s'agitent pour cette guerre impie. Les uns déplorent les malheurs de l'exilé; les autres voudraient s'attacher à la fortune d'Étéocle. Ce fut à-peu-près en ce temps que Polynice vint demander des secours à Thésée; mais le roi d'Athènes, effrayé par de sinistres présages, craignit de se mêler dans cette odieuse querelle; alors Polynice voulut du moins engager sa sœur à le suivre. L'équitable Jupiter, disait-il , donnera sans doute la victoire à celui des deux frères qui près de lui gardera la pieuse Antigone. La justice d'ailleurs est de mon côté, puisque je viens réclamer un droit qui m'appartient. Polynice, disait Antigone, toi que j'aimais si tendrement, oh! par les malheurs de notre famille, je t'en conjure, renonce à cette guerre détestable, et laisse aux Dieux le soin d'accomplir toute justice. Peut - être Étéocle vaincu par ta modération, se laissera fléchir, et te laissera régner à ton tour. Un trône est-il donc une chose si précieuse , qu'il faille l'acheter au prix de tant de crimes ? Mon frère, les hommes sont habiles à se déguiser leurs propres sentimens , à donner des motifs à leurs aveugles passions. Entre dans ton cœur : c'est moins la justice que l'ambition qui arme ton bras. Telles étaient les paroles d'Antigone. Mais l'impatient Polynice lui répondait : Ainsi donc c'est à moi de tout supporter ! Quoi le sang malheureux d'où je sors ne me donnera pas du moins le triste avantage de partager la plus sinistre couronne qui fut jamais ! Il ne me restera de ma naissance que la honte et la misère ! Non , j'en jure par les Dieux vengeurs, je ne déposerai point les armes ! Mon

frère, reprenait Antigone avec douceur, que t'importe l'opinion des hommes, si tu fais ton devoir ? Et pourquoi prendre à témoin les Dieux immortels ?

Polynice n'ayant pu fléchir sa sœur, retourne à la cour d'Argos, pour presser l'accomplissement de ses projets de vengeance. La fille d'Œdipe veut aller à Thèbes ; elle veut essayer si elle aura plus de pouvoir sur Étéocle. Thésée lui donne des gardes pour l'accompagner, et protéger son voyage au milieu des préparatifs de la guerre. Il confie le commandement de l'escorte à Pirithoüs, son compagnon d'armes et son ami. La fille d'Œdipe est couverte d'un voile ; elle tient à la main le rameau des suppliants. Un héraut marche devant elle. Les soldats qui couvraient déjà les campagnes laissent avec respect passer la vierge charmante qu'ils ne connaissaient point. Lorsqu'elle est arrivée sous les murs de Thèbes, le héraut appelle trois fois ; la porte s'ouvre. Pirithoüs reste avec ses guerriers dehors de la ville , parce que Thésée leur a défendu d'entrer dans Thèbes. Ils attendent qu'Antigone vienne se remettre sous leur protection. La fille d'Œdipe s'avance seule, précédée du héraut, et se rend au palais du roi. Le peuple s'empresse sur son passage. Chacun s'interroge sur cette apparition merveilleuse. Les uns disaient : C'est la jeune épouse de l'exilé ; elle vient demander la paix. Les autres prétendaient que c'était une vierge illustre née d'un sang royal, et envoyée par les prêtres de la Samothrace , pour purifier le palais d'Œdipe et la ville de Cadmus. Non , disaient les autres, c'est quelque divinité de l'Olympe, qui vient réclamer un culte et des autels; et sans doute à ce prix, elle promettra le salut de Thèbes. Nul ne soupçonnait que ce fût Antigone, parce que nul ne pouvait penser que la fille d'Œdipe dût se présenter en suppliante. Elle arrive ainsi au palais de son frère. Étéocle accourt. Roi, dit Antigone, faites retirer vos gardes. Les gardes se retirent, et Étéocle demeure seul. Antigone alors se jette à ses genoux , et levant son voile : Reconnais ta sœur, dit-elle , reconnais Antigone. Étéocle reste muet d'étonnement. Oui, c'est moi, continue l'héroïne , c'est moi qui ai suivi Œdipe dans l'exil. J'ai partagé avec lui le pain de la misère. J'ai reposé ma tête où il reposait sa tête. Il a disparu à mes yeux au sein d'un orage effroyable. Colère des Dieux, que vous êtes terrible ! Mon frère, j'ai entendu les dernières paroles de l'infortuné qui fut ton père et le mien, qui fut aussi le père de Polynice. J'ai entendu ses derniers gémissements. Te souvient-il des malédictions qu'il proféra lorsqu'il descendit du trône où tu es assis maintenant ? Étéocle , ô mon frère , rassure-toi ; ces malédictions

n'ont point acquis cette sorte de solennité qui accompagne l'heure suprême. Œdipe est mort sans maudire de nouveau ses fils malheureux. O mon frère, n'attends pas le dernier moment pour expier tes fautes. Les Dieux aiment le repentir. Accomplis toute justice, et rends le trône à ton frère. Le malheureux, il erre dans l'exil ! Tu ignores, Étéocle, combien il est dur d'implorer le secours de l'étranger, d'avoir à essayer ses rebuts. Tu ne sais pas combien il est douloureux de vivre loin de sa patrie.

En parlant ainsi, Antigone tenait embrassés les genoux de son frère, qui détournait la tête pour cacher ses pleurs. Je connais Polynice, répond Étéocle, après un moment de silence, oh je le connais ! Une fois monté sur le trône, il ne voudra plus en descendre. Antigone, qu'espérer d'un furieux qui arme contre sa patrie tous ses voisins ? Ma sœur, tu fais de vains efforts, je ne céderai la couronne qu'avec la vie.

Antigone, toujours aux pieds d'Étéocle, le suppliait avec larmes ; mais tous ses efforts furent inutiles. Trop sûre à la fin qu'elle ne pourra fléchir l'ame implacable de son frère, elle résout, pour dernier parti, d'aller à Argos implorer la pitié d'Adraste, qui conservait encore dans son cœur quelques sentimens généreux ; mais avant de s'éloigner de Thèbes une seconde fois, elle voulut revoir Ismène sa sœur, et sa fille Daphné, la douce compagne de son enfance.

Je n'essayerai point de vous peindre cette entrevue déchirante. Lorsque les deux filles d'Œdipe se furent livrées à toute l'amertume de la douleur, elles se racontèrent mutuellement les maux qu'elles avaient soufferts. Antigone disait le voyage de l'Aulide et la catastrophe du Cythéron. Ismène disait à son tour les malheurs de Thèbes, et sur-tout les pensées cruelles qui agitaient Polynice, lorsqu'il quitta sa ville natale. C'était le lendemain du jour où tu sortis du palais de Laïus, avec mon père aveugle, disait Ismène. Étéocle avait un air calme, mais ce n'était qu'en apparence. De temps en temps quelque chose de sinistre s'échappait de ses yeux. Il venait seulement d'entourer son front du bandeau royal, et déjà il paraissait dégoûté du pouvoir suprême. Au moment où les deux frères se séparèrent, Polynice versait des larmes. Il voulut serrer pour la dernière fois dans ses bras Étéocle, qui le repoussa en disant avec une voix concentrée : Quelle valeur peuvent avoir nos embrassemens, nous qui venons de chasser Œdipe ? Nous avons cessé d'être fils, pourrions-nous être restés frères ? A ces paroles, ils fondent en larmes, et le remords entre dans leur ame. Mais Créon, avec un sourire dédaigneux, leur disait : Vous êtes bien les dignes fils du faible

Œdipe ! Vous ne savez être ni coupables , ni vertueux ! Choisissez donc enfin, et ne vous livrez pas ainsi à ce trouble éternel. Demeurez affermis dans vos résolutions, ou si ce trône vous embarrasse déjà, sortez, allez chercher Œdipe ; maintenant qu'il est aveugle, il saura peut-être mieux diriger les destinées des hommes ; peut-être alors il vous pardonnera votre impiété ! Vous, vous lui pardonnerez votre opprobre !

A ces mots, Étéocle se retire en silence ; et Polynice, s'enveloppant dans son manteau, prend la route de l'exil. J'étais avec lui ; je l'accompagnai jusqu'à la porte d'Electre , comme je vous avais accompagnés la veille. Je suis destinée aux tristes adieux. Il considérait, en gémissant, ces temples, ces places publiques, tous ces monumens de Thèbes. Hélas ! il semblait qu'il quittait pour toujours les lieux de sa naissance ; il semblait saluer pour la dernière fois sa patrie. Funestes pressentimens , puissiez-vous n'être jamais réalisés !

Tels étaient les récits d'Ismène. Antigone ne veut pas retarder plus longtemps son voyage à la cour d'Argos. Un reste d'espérance est encore au fond de son cœur ; hélas ! la douce vierge ignorait la puissance de l'ambition sur l'âme des mortels. Ismène l'accompagne, et la confie, en pleurant, aux soins de Pyrithoüs.

Antigone, en s'éloignant, méditait sur la manière de se présenter devant une cour étrangère. Elle priait les Muses de placer sur ses lèvres les paroles qui persuadent les hommes, et qui font tomber les armes des mains des guerriers. Voici ce que je dirai à Adraste, pensait-elle en elle-même : Illustre petit-fils de Persée, vous qui êtes célèbre dans toute la Grèce par votre équité, vous ignorez peut-être que vous entreprenez une guerre impie. Thèbes est sous la protection de Bacchus et du dieu de Tyrinthe ; ses murs ont été élevés au son de la lyre ; ses annales sont remplies de merveilles. Et qui veut renverser la ville de Cadmus ? Mais, disait-elle en se reprenant, dois-je mêler dans mes discours le blâme de mes frères ? Non, j'ajouterai seulement : Roi d'Argos, retirez - vous, et laissez aux Dieux le soin de régler les destinées des hommes. Muses protectrices , ajoutait-elle encore, si vous savez quelque autre parole qui ait plus de pouvoir sur le sage Adraste, daignez me les apprendre.

Enfin elle parvient à Argos , placé au sommet d'un rocher comme l'aire d'un aigle ; seule elle traverse la ville , car Pyrithoüs , toujours fidèle aux ordres de Thésée, n'était point entré avec elle. La vierge du Cythéron excite sur son passage la même curiosité et la même admiration qu'à Athènes et à

Thèbes. Comme dans ces deux villes, le peuple, en la voyant, se livre à mille conjectures. Elle arrive ainsi jusqu'au palais, et elle est introduite dans les appartemens du roi. Adraste était entre ses deux gendres, Tydée et Polynice. Le noble vieillard paraissait plongé dans une tristesse profonde. Vous avez peut-être quelquefois remarqué un vieux chêne que le temps a fait croître sur les bords du Simoïs ou sur les sommets élevés du Gargare. Il est resté dépouillé de son feuillage ; il est tout noirci des coups de la foudre et de la rouille des âges. Les oiseaux ne vont plus au printemps y cacher l'asile de leurs amours, y placer le berceau de leur postérité. Il n'est plus visité que par le vautour qui vient dévorer sa proie, ou par la vieille corneille qui ne sait que prédire des malheurs. Néanmoins, dans son tronc caverneux , le pâtre trouve encore des rayons de miel , luxe modeste de son repas champêtre. Tel était Adraste entre ses deux gendres. Son extérieur austère indiquait les ennuis dont il était dévoré; mais au fond de son cœur étaient de nobles sentimens ; et ses lèvres laissaient échapper de douces paroles. Lorsqu'il vit entrer la jeune princesse, il se leva; un sourire de bienveillance et d'admiration vint se placer sur sa bouche vénérable. Des larmes roulaient dans les yeux de Polynice , qui reconnut à l'instant sa sœur. Le valeureux Tydée lui-même sentit s'amollir son cœur farouche. Qui êtes-vous, dit Adraste, vous qui venez ainsi au sein d'une ville toute occupée des préparatifs de la guerre? Etes-vous la fille d'un de nos chefs? Ou si vous êtes une divinité descendue de l'Olympe, dites-le moi, je vous offrirai des sacrifices. Je ne suis qu'une faible mortelle , répond Antigone , mais je viens parler au nom des Dieux. Illustre petit-fils de Persée, vous qui êtes célèbre dans toute la Grèce par votre équité, vous ignorez peut-être que vous entreprenez une guerre impie. Thèbes est sous la protection de Bacchus et du dieu de Tyrinthe ; ses murs ont été élevés au son de la lyre ; ses annales sont toutes remplies de merveilles. Roi d'Argos , retirez-vous , et laissez aux Dieux le soin de régler les destinées des hommes.

Un sombre chagrin respirait dans tous les traits de Polynice; mais Tydée frémissait de rage : un froid dédain s'échappe des plis de son front, et la colère étincelle dans ses regards. Voilà donc, s'écrie-t-il, voilà donc les députés que Thèbes nous envoie ! Jeune fille, livrez-vous à d'autres soins. Qu'ont à faire les femmes dans la querelle des guerriers ? Prince de Calydon, dit Adraste, pourquoi ces transports? Ecoutons ceux qui parlent au nom des Dieux. Puis s'adressant à Antigone : Ma fille , lui dit-il, et pardonnez à mon âge de vous nommer ainsi, ma fille , je ne vous

interrogerai point sur votre nom ni sur votre naissance ; le rameau de suppliante que vous tenez à la main, doit m'inspirer le respect, et me défendre toute curiosité. Mon intention n'est point de vous celer mon nom , répond la vierge modeste, je suis Antigone, je suis la sœur de Polynice. Pieuse fille , répond Adraste , je connais vos malheurs. Il est vrai, la guerre qui se prépare est une guerre sacrilège pour Argos aussi bien que pour Thèbes. Les Dieux m'en sont témoins, je ne l'entreprends qu'à regret ! Je n'ignore pas non plus les maux dont je suis encore menacé. De tous les chefs vaillans qui entourent mon trône, nul ne me survivra. Je resterai seul. Douleur sans égale que m'ont prédit de funestes oracles ! Antigone, je n'ai jamais été faible dans les combats, et cependant mon cœur , pour la première fois, connaît la crainte. Noble fille , hélas ! vous ignorez ce qui se passe dans l'âme d'un roi : elle ne peut souffrir un soupçon injurieux. Si je refusais de faire rendre à l'époux de ma fille un trône qui lui appartient, je serais appelé lâche parmi les hommes. Tels sont les vieillards, dirait-on , ils ne savent pas faire respecter leurs droits; ils préfèrent la honte aux hasards de la guerre.

Lorsque le roi eut cessé de parler , il s'approcha de la vierge du Cythéron ; et la pressant contre sa poitrine, il arrosait de larmes sa belle chevelure. La pieuse fille d'Œdipe gémissait profondément : elle se rappelait le souvenir douloureux de son père sur les rivages de l'Aulide. Pourtant Adraste voulait engager Antigone à rester au sein de sa cour. Non , seigneur, répondait-elle , puisque je n'ai pu vous persuader, mon devoir est de rentrer à Thèbes. Thèbes est ma patrie ; c'est là que reposent les restes de ma mère , c'est là que je dois accomplir les dernières volontés d'Œdipe ; là sont mes Dieux domestiques ; enfin, c'est à Thèbes qu'habite ma sœur, accablée de chagrins. Souffrez du moins , dit le roi , que pendant neuf jours nous célébrions la fête de l'hospitalité. Vous assisterez aux sacrifices que nous offrirons aux Dieux. Ma fille, croyez-moi, vous pourrez y assister, car je n'ai qu'une chose à demander aux immortels, c'est de nous épargner une guerre impie. Princesse généreuse, vous êtes venue ici avec des paroles de paix, ne vous retirez pas si promptement, on pourrait croire que j'ai rejeté les prières de la suppliante.

Le roi, en parlant ainsi, songeait à profiter de ce retard pour envoyer Thèbes un ambassadeur. Si je réussis, disait-il en lui-même , mon cœur sera comblé de joie ; et la vertueuse Antigone ne sortira point d'Argos sans de magnifiques présens pour elle et pour son frère Étéocle. Dieux d'Argos,

réconciliez-vous avec les Dieux de Thèbes ! Telles étaient les secrètes pensées d'Adraste. Roi d'Argos , dit la vierge timide, je n'aurais pu traverser seule une contrée inondée de soldats et infestée de brigands. Thésée , l'ancien hôte d'Œdipe , a voulu favoriser les desseins de sa fille malheureuse. Il m'a donné une escorte commandée par Pyrithoüs, dont les exploits sont aussi célèbres que ceux du héros d'Athènes. Mais comme il veut rester étranger à la guerre qui menace tous les états du Péloponèse; il a défendu à Pyrithoüs d'entrer dans Thèbes et dans Argos. Si je reste ici durant neuf jours , qui remplira les devoirs de l'hospitalité envers le généreux Pyrithoüs et ses vaillans soldats ? Que de tels soins ne vous occupent pas, répond Adraste, les guerriers d'Athènes qui ont protégé votre pieux voyage recevront tous les honneurs dus aux nobles compagnons de Thésée.

Antigone se retira dans l'appartement des femmes, où elle fut reçue par Argie, épouse de Polynice, et par Déiphile, épouse de Tydée. Là , elle apprit comment Adraste avait choisi ses deux gendres. Un ancien oracle annonçait que ses filles devaient avoir pour époux l'une un sanglier, et l'autre un lion. Cette prédiction obscure dont il ne pouvait pénétrer le sens, lui causait mille inquiétudes cruelles. Il ne voyait pas sans une sorte de terreur Argie et Déiphile croître et s'embellir sous ses yeux paternels. A cette époque , pendant une nuit d'orage , deux fugitifs se réfugièrent sous un des portiques du palais. Mais ces deux étrangers , au lieu de jouir paisiblement du modeste asile qu'ils ont choisi pour se reposer, se disputent avec violence quelques poignées de chaume desséché qui étaient restées sous le portique : tant il est vrai que les hommes attachent quelquefois leur orgueil et leur ambition aux choses les plus viles. Adraste entendit ce tumulte ; il voulut en connaître la cause. On lui dit que deux mendiants s'étaient battus pour une place sous le portique. Ce ne sont point des mendiants, s'écrie Adraste ; j'ai entendu les coups terribles qu'ils se portaient l'un à l'autre. Quelques-unes de leurs paroles résonnaient le long des voûtes, et sont parvenues jusqu'à moi. Certainement ce ne sont point des mendiants. On les amène en sa présence. Il voit que l'un est revêtu de la peau d'un lion , et que l'autre avait les épaules couvertes d'une peau de sanglier. Il crut alors reconnaître les gendres qui lui furent annoncés par les oracles. C'étaient Tydée et Polynice , tous les deux exilés et fugitifs. Tydée , qui avait la dépouille du sanglier de Calydon, s'était éloigné des rives fleuries de l'Achéloüs, à cause du meurtre de son frère dont il s'était rendu coupable. Polynice, héritier de la dépouille

du lion de Némée , avait quitté sa patrie pour laisser son frère jouir pendant une année du trône de Laiüs. Tel fut le récit que l'on fit à Antigone.

A peine la vierge magnanime s'était-elle éloignée d'Adraste, qu'il convoqua le conseil des guerriers pour choisir un ambassadeur. Ils jettent les sorts dans un casque d'airain , les agitent, et le premier qui s'échappe du casque est celui de l'impétueux Tydée, fils d'Æneüs. Adraste, à cette vue, sent une vive douleur au fond de son ame, car il connaissait le caractère bouillant du héros, mais il ne pouvait s'opposer au sort, et d'ailleurs Tydée était son gendre.

Adraste réunissait chaque jour au banquet de l'hospitalité, et sa famille, et ses nombreux compagnons qu'il regardait aussi comme sa famille. Il n'y manquait, en ce moment, que Tydée et Amphiaraüs. Tydée s'était rendu à Thèbes; Amphiaraüs , prêtre d'Apollon , et instruit des secrets de l'avenir, s'était retiré dans une solitude ignorée pour éviter de prendre part à cette guerre impie. Mais il n'échappera point à sa destinée ; son épouse, la malheureuse Eriphile ne tardera pas de dévoiler l'asile où s'est caché le prêtre d'Apollon. Un jour elle était assise à la table hospitalière, à côté de Polynice : elle considérait avec un œil d'envie le magnifique collier qui ornait le cou d'Argie, belle entre toutes les femmes. Cette parure fatale avait appartenu à Hermione , et était passée de la famille de Cadmus dans celle d'Œdipe ; Polynice l'avait donné à la fille d'Adraste, lorsqu'elle lui fut accordée en mariage. Eriphile avait les yeux fixés sur cet objet de ses désirs , tant il paraissait ajouter d'éclat à la beauté d'Argie. Polynice s'en aperçut, et se penchant du côté d'Eriphile : Vous avez bien raison, lui dit-il à voix basse, d'admirer le collier d'Hermione, présent magnifique d'une divinité : jadis Vénus le détacha de son cou d'ivoire pour le donner à l'épouse de Cadmus. Eriphile, il dépend de vous d'avoir une parure que Vénus elle-même ne dédaigna pas. Enseignez-moi la retraite qu'a choisie le poète guerrier dont Argos réclame le secours. C'est d'Amphiaraüs que dépend la victoire ; il ne pourra manquer d'approuver que vous m'ayez révélé un secret auquel tient la gloire de notre patrie. Eriphile, séduite par ces paroles artificieuses, indique, en tremblant, le lieu où s'est caché son époux.

Adraste cependant soupçonne quelque infidélité ; sans doute , il désirait la présence d'Amphiaraüs, mais il ne veut pas la devoir à une perfidie. Aussitôt il prend sa lyre, et se met à chanter une imprécation contre cette vanité fatale qui perdit si souvent le cœur des femmes. Il peint des couleurs les plus tristes la vierge de Colchos immolant tous ses devoirs à cette

cruelle vanité. Il peint Déjanire employant des filtres, et ensuite des poisons pour fixer le cœur du grand Alcide; enfin il peint Niobé s'égalant à une déesse, et punie de cet attentat. Ah, disait-il, les femmes ne pourront donc jamais assez compter sur la puissance de la beauté; elles voudront toujours y associer les prestiges de l'art, et les recherches de la parure. Tous les convives se regardaient entre eux: ils ne pouvaient comprendre ce qui excitait ainsi le courroux du vénérable Adraste. Eriphile soupirait, des larmes roulaient dans ses yeux; elle sentait avec amertume tout l'empire de la vanité sur le cœur des femmes, et son front se colorait d'une vive rougeur. Argie, aux discours du roi, éprouva de même un embarras qu'elle cherchait à dissimuler. La sœur de Polynice promenait ses regards interdits sur l'assemblée, et chose inouïe! cette vierge toute pleine de candeur et d'innocence rougissait aussi, quoiqu'elle fût bien loin de mériter de semblables reproches.

Le neuvième jour, toute la famille et les nombreux compagnons d'Adraste étaient de nouveau réunis dans la salle du festin. Amphiaräus, victime de la faiblesse de sa jeune épouse, s'y trouvait aussi: le front chargé d'ennuis, mais décidé à subir son sort, le divin vieillard cachait sous un air calme et paisible toutes les terreurs qui désolaient son âme.

Je ne sais quelles pensées nous occupent en ce moment, dit Adraste; mais je crois apercevoir sur tous les fronts l'empreinte de la douleur. Appelons à notre secours les Muses consolatrices. Faites-nous entendre, princesse de Thèbes, quelques-uns de ces chants que répètent entre elles les jeunes filles de l'Aonie. Hélas! répond Antigone, comment pourrais-je répéter les chants de l'Aonie? Roi d'Argos, en ces jours de tristesse, ma voix ne saurait exprimer les accens de la patrie.

Alors Amphiaräus, héritier de la lyre d'Orphée, aurait voulu célébrer la gloire des enfans de Pélops, la richesse des côtes de Prosymne, la fertilité des campagnes qu'arrose l'Inachus; mais il craint de causer quelque peine à la fille d'Œdipe. Il aurait voulu peindre ces événemens mémorables conservés dans les traditions de tous les peuples, faits éclatans qui attestent et la justice et la puissance des Dieux: une race perverse noyée dans les eaux du déluge; les Titans écrasés par la foudre dans les plaines de Phlégra, au pied de ces monts qu'ils avaient follement entassés; mais le poète divin préfère chercher dans son cœur la peinture des sentimens les plus tendres, des affections les plus douces. Quoique récemment trahi par son épouse, elle lui est chère comme au jour où il la reçut pour la première fois dans sa

maison. Sa lyre se monte sans effort sur le mode le plus suave et le plus harmonieux, pour dire toutes les douceurs de l'amour conjugal. Hélas ! en effet, il aime toujours la belle Eriphile; mais, il faut l'avouer, une sorte de tristesse respirait dans le son de sa voix. On sentait quelque chose des accens d'Orphée, lorsque sur les bords du Strymon, le fils de Calliope redemandait aux échos sa chère Euridice; ainsi, Amphiaraüs produit sur sa lyre les plus touchans accords. Il raconte Hypermenestre exposant ses jours pour sauver ceux de son époux, Alceste consentant à mourir pour le sien. Eriphile gémissait. Le vénérable Adraste retient ses larmes avec peine : il pensait à cette rigueur de la mort qui nous prive des êtres les plus chers. Sacrifice de la vie, disait-il en lui-même, tu n'es rien! Que ne puis-je mourir le premier! mais je suis destiné à survivre à tous, et c'est ce qui fait ma douleur.

Antigone avait abaissé son voile. La vierge pudique pleurait en silence. Ces prodiges de l'amour conjugal ravissaient son ame; et son cœur se laissait doucement entraîner à la pensée d'Hémon. Elle eût trouvé mille charmes à souffrir avec un objet aimé, à se dévouer pour lui; et ces souffrances et ces dévouemens de l'amour excitaient toute son envie.

La pieuse fille d'Œdipe est absorbée dans la douleur, dit Adraste, parce que le poète divin n'a fait entendre que des chants plaintifs. Fils d'Oïclée, dites-nous quelque chant joyeux. La poésie et la musique, répond Amphiaraüs, doivent avant tout chercher les routes du cœur; et le cœur de l'homme ne sait que souffrir. Puissant roi d'Argos , les Muses méconnaissent le plaisir...

Il allait continuer. Tout-à-coup les portes de la salle du festin s'ouvrent avec fracas. C'est Tydée, tout couvert de sang et de poussière. Mort à Thèbes, s'écrie en entrant le prince Calydon, mort à Thèbes ! Je suis allé dans la ville perfide, j'ai parlé au farouche Etéocle : il m'a appelé lâche, parce que je lui conseillais de céder un trône usurpé. Je me suis retiré en frémissant de rage. Arrivé au lieu où se termine la forêt de Némée, et où l'Inachus sépare les terres fertiles d'Argos du territoire de Mantinée, je suis inopinément tombé dans une embuscade de Thébains. Seul j'ai soutenu l'effort de cinquante guerriers. J'étais semblable au terrible Até. Mon glaive s'est abreuvé de sang. Mort à Thèbes ! Ville de Cadmus, tu compteras mes blessures à la lueur de tes incendies !

Adraste ordonne aux femmes de se retirer, et confie la malheureuse Antigone aux soins d'Argie et de Déiphile. Les guerriers restés seuls dans la

salle du festin, Adraste dit avec douceur au prince de Calydon : Tydée, vous n'avez aucun respect pour la faiblesse. La présence des femmes devrait cependant retenir vos discours. Dans la force de l'âge , nous savons mal réprimer nos emportemens ; combien je redoute que vous n'ayez cédé à la colère! Prince, vos menaces auront irrité l'orgueil d'Étéocle. Ah plutôt que n'ai – je pu envoyer quelque sage vieillard, comme Amphiaraüs! il eût employé le langage de la persuasion; et le Thébain, sans doute , eût reconnu les droits de mon gendre. Le droit, c'est le fer, répond Tydée; la justice, c'est la mort !

Mon fils, dit Adraste, je le sais, les combats plaisent aux héros ; mais craignons que trop d'ardeur pour la guerre ne nous rende injustes et cruels. Voyez deux coursiers maîtrisés l'un et l'autre par une main puissante. Le cri de la guerre les réjouit : ils se dressent sur leurs jarrets nerveux; la tête élevée, ils respirent de loin le bruit de la bataille. Au son de la trompette de Tyrenne, tous leurs sens sont éveillés; ils secouent leurs crins flottans, leurs pieds creusent la terre. Tous les deux ont de la flamme dans le regard. Le mépris du danger est dans leur forte poitrine, et la terreur sort de leurs naseaux fumans. L'un a été nourri dans les étables de l'affreux Diomède, qui fut tué par Hercule; l'autre a été élevé dans les riches haras d'Argos. Le coursier accoutumé à l'horrible pâture qui lui fut donnée par les esclaves d'un tyran, a quelque chose de féroce dans son courage : il lui faut de la chair et du sang. Le noble animal qui se désaltérait dans l'eau des fontaines, et qui paissait les gras pâturages de l'Inachus, n'est pas moins fier, n'a pas moins de courage; mais un sentiment généreux l'anime ; c'est la gloire toute seule qui l'entraîne au péril, et non point le désir féroce du carnage. Telle est la différence de deux guerriers.

Je vous comprends, dit Tydée, je vous comprends, roi d'Argos. Ainsi, vous payez mes services avec des outrages! Oui, je suis le coursier nourri dans les étables de Diomède. Oui! il me faut de la chair et du sang. Mais c'est la soif de la vengeance qui me rend féroce. Je le sens, les larmes de Thèbes peuvent seules apaiser les tourmens de mon cœur; les cris des épouses et des mères désolées peuvent seuls réjouir mes oreilles. Je veux les plaintes de mille mourans; je veux les gémissemens de tout un peuple.

Malheur à moi, s'écrie alors Polynice, malheur à moi! Je porte le fer et le feu dans la ville qui me vit naître! Je porte le fer et le feu dans la ville qui me donna l'hospitalité. Je suis pour tous un sujet de trouble et de malheur. Barbare destin, tu l'as voulu ainsi !

Cependant il se faisait un grand tumulte à la porte du palais. C'était l'impie Capanée. Il avait vu revenir le prince de Calydon, et le cri de la guerre s'était fait entendre dans tout Argos. Erynnis secoue ses torches invisibles. On entend comme un sourd gémissement dans l'air. Les mères pressent leurs enfans sur leur sein. Les cavales, dans les étables, témoignent une sorte de souffrance par des hennissemens douloureux. Les chiens hurlent dans les maisons, comme lorsqu'en gardant les troupeaux, ils voient des loups affamés rôder sur les hauteurs. Des nuées de corbeaux s'abattent sur les toits, et demandent la proie qui leur est promise.

Ici, Tirésias, l'ame oppressée par tant de souvenirs, s'arrête, et dit à Daphné : Ma fille, redis-nous l'hymne de Castor et Pollux, cet hymne qu'un jour les nations de la Grèce chanteront en marchant au combat. Car les hommes semblent se plaire encore à redire les chants de la concorde, au sein même de la guerre, comme pour en adoucir les horreurs. Ainsi les Arcadiens, au milieu du tumulte des armes, aiment à jouer sur la flûte de Pan, les airs champêtres dont ils font retentir leurs montagnes pendant les loisirs de la paix. Ma fille, la peinture de l'amitié de deux frères soulagera nos cœurs du terrible tableau que j'ai à présenter de la haine implacable de deux autres frères.

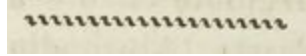
Daphné obéit à son père. Elle prend sa lyre, et chante l'heureuse destinée de Castor et de Pollux, héros de l'âge précédent, devenus célèbres par leur amitié fraternelle. Ils étaient nés le même jour et de la même mère; mais l'un tirait son origine du grand Jupiter, l'autre était fils de Tyndare, roi de Sparte. Castor se plaisait à dompter les chevaux; Pollux était invincible aux combats du ceste. Jamais ces deux frères ne se quittèrent un seul instant. Ils montèrent ensemble le navire Argo; ensemble ils bravèrent les tempêtes du Pont-Euxin et les écueils des roches Cyanées. Toujours ils combattirent ensemble. Ils coururent les mêmes dangers, et se couvrirent de la même gloire. Le même trépas vint trancher, avant le temps, des jours qu'ils s'étaient mutuellement consacrés; et les vierges de la Laconie menèrent un grand deuil autour du tombeau qui rassembla leurs cendres. Ils étaient descendus dans les royaumes sombres, pour ainsi dire, en se donnant la main ; mais ceux qui avaient été si unis pendant la vie, devaient être séparés par la mort, par la mort qui d'ordinaire réunit tous les hommes. Castor seul fut introduit dans les demeures fortunées des immortels; Pollux devait continuer d'habiter le séjour des ombres. Hélas! il trouvait bien encore en ces lieux l'image des jeux et des combats qui avaient fait ses délices

pendant qu'il jouissait de la douce lumière du jour; mais il n'y trouvait plus le frère qui partagea toutes ses peines et tous ses plaisirs. De son côté, Castor savourait sans aucun goût le nectar et l'ambrosie que lui servait Hébé, déesse de la jeunesse. Il passait les longs jours de l'Olympe à regretter son frère; l'immortalité même ne pouvait le dédommager de ce qu'il avait perdu. Les Dieux, touchés d'une amitié plus forte que la mort elle-même, décidèrent que les deux frères, sous le nom de Dioscures, occuperaient tour-à-tour une place dans le ciel, et deviendraient une constellation favorable aux navigateurs.

Daphné racontait cette histoire merveilleuse avec une douceur infinie; elle peignait sur-tout avec mille charmes la première entrevue des fils de Lédè dans les plaines azurées du ciel. Hélène pleurait au souvenir de ses frères; et toute la famille de Priam pleurait avec la sœur de Castor et de Pollux.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

ANTIGONE.



LIVRE QUATRIÈME.



LE soleil venait à peine d'éclairer les sommets de l'Ida, lorsque la famille de Priam se réunit dans l'appartement des étrangers. Le roi se place auprès de son hôte, pendant qu'Hécube et ses nobles filles se rassemblaient autour de la charmante prêtresse d'Apollon. Les fils et les gendres de Priam étaient répandus dans la salle, et attendaient en silence la suite du récit. Tirésias continua en ces mots :

Antigone ne demeure pas long-temps auprès d'Argie et de Déiphile; elle se dérobe à leurs embrassemens; et, sans attendre au lendemain, se retire hors de la ville auprès de Pyrithoüs. Elle avait entendu le cri de la guerre; et n'ignorant point la trahison de son frère Etéocle, elle s'éloigne d'Argos, dans la crainte que sa présence n'irrite le courroux des guerriers, et n'ajoute encore à la tristesse du vénérable Adraste. Ainsi elle s'était enfuie secrètement, comme l'épouse infidèle qui s'échappe de la demeure de son époux, ou comme la vierge en proie à un amour coupable, et qui se décide, après mille incertitudes, à franchir le seuil de la maison paternelle. La malheureuse fille d'Œdipe sentait une sorte de honte pour le nouveau crime dont Etéocle venait de se souiller.

Dès que la nuit est descendue sur la terre, et a enveloppé dans ses sombres voiles tous les enfans des hommes, les innocens et les coupables, la vierge du Cythéron se retire en silence, et veille seule auprès d'une lampe. Elle tenait toujours à la main le rameau des supplians, lui demandant avec larmes quelque protection et quelque appui. Faible ressource contre le malheur! Quelle confiance pouvait-elle avoir en ce signe vénéré, lorsque son frère venait d'outrager la branche d'olivier ? Ah! sans doute la pensée de cet outrage lui inspirait sa douce prière. Le vent qui mugissait sur les sommets du mont Larisse produisait des sons tout semblables à des

gémissemens prolongés; et l'orfraie faisait retentir sur les toits ses plaintes menaçantes.

Lorsqu'enfin le soleil fut venu chasser les ombres, Antigone sortit de son asile, accompagnée de Pyriothüs et des guerriers d'Athènes. Je suis heureux, lui disait l'illustre compagnon de Thésée, je suis heureux, ô fille du grand Œdipe, de pouvoir être encore utile sur la terre. Le peu de jours qui me restent à vivre ne sont pas entièrement perdus, puisque je protège votre pieux voyage. Jadis, hélas ! je n'aurais pas été destiné à de si pacifiques emplois. Les temps ne sont plus où je soutenais de terribles combats contre les Centaures qui voulaient me ravir la belle Hyppodamie; les temps ne sont plus où dans ma téméraire audace, je ne craignais pas de descendre jusque dans l'empire des morts. Je fus frappé d'immobilité par le Dieu des Enfers que j'avais justement irrité. Trois fois Hécate vint visiter les royaumes sombres, trois fois elle remonta sur la terre et dans les cieux pendant que je demeurai ainsi, comme une froide statue créée par le ciseau d'un sculpteur habile. Thésée, mon ami, dont je partageais tous les travaux et tous les dangers, Thésée était resté dans la même attitude que moi. Mais le héros de Thèbes, Hercule, vint nous délivrer l'un et l'autre. Je me plaisais alors dans les entreprises les plus périlleuses. Aujourd'hui, l'âge a glacé mon sang dans mes veines; mes armes commencent à me peser. Ainsi le noble coursier des héros, qui s'est trouvé avec eux parmi les hasards de cent combats, est relégué, aux jours de sa vieillesse, dans les étables de la métairie : là, au lieu de l'orge blanche et de l'avoine dorée que naguère l'épouse elle-même, ou la fille d'un guerrier illustre ne dédaignait pas de lui présenter, il mange tristement l'herbe séchée dont un esclave peu soigneux fournit avec épargne sa crèche obscure. Il pense encore, non sans quelque plaisir, aux périls et à la gloire; mais son œil ne lance plus des flammes, la terreur n'entoure plus son cou nerveux : s'il entend retentir au loin l'airain sonore, trompé par son ancienne ardeur, il soulève avec peine sa tête pesante, et il agite en vain sa flottante crinière.

Roi des Lapithes, dit Antigone avec douceur, la vie des hommes est changeante, quoique de si peu de durée. Les Dieux ont donné à tous les âges un genre différent de gloire. Si le jeune guerrier brille dans les combats terribles, le sage vieillard dirige les opinions dans les conseils, soit qu'il s'agisse de gouverner les peuples pendant la paix, ou de conduire à la victoire une armée nombreuse. La force elle-même cède à la prudence. Mais, reprit Antigone, j'aperçois la forêt de Némée. Ecoutez-moi,

Pyrithoüs, vous savez qu'en ces lieux le prince de Calydon est tombé dans une embuscade. Tydée, dont le courage est invincible, a immolé à sa juste fureur tous les soldats d'Étéocle. Je ne veux point excuser la trahison de mon frère; mais les guerriers de Thèbes n'ont fait qu'obéir aux ordres de leur roi; et cependant ils vont être la proie des loups sauvages et des oiseaux du ciel. Prince, dirigeons nos pas du côté de la forêt, sur les bords de l'Inachus, entre les terres d'Argos et celles de Némée. Oui, je vous obéirai, dit Pyrithoüs, c'est un devoir sacré de donner la sépulture aux morts. Hélas! disait encore Antigone, que de maux se préparent! Digne commencement de cette guerre malheureuse !

Tels étaient les entretiens d'Antigone et de Pyrithoüs. Vers la chute du jour, ils entendirent des coups de hache qui retentissaient dans les profondeurs de la forêt. Bientôt des chants funèbres vinrent frapper leurs oreilles. Sans doute, se dirent-ils, la contrée où nous sommes est pleine de piété envers les morts; et les habitans de ce pays sauvage sont occupés du triste devoir que nous allions remplir. Empressons-nous de les aider à construire le bûcher des funérailles.

Ils ne tardèrent pas en effet d'arriver sur une des hauteurs qui dominent le vallon où Tydée fit payer si cher aux soldats thébains le crime de leur roi. Ils virent alors, spectacle lamentable! ils virent des femmes, des enfans, des vieillards, arroser de leurs larmes des cadavres défigurés, couverts de sang et de poussière. Cette faible troupe lavait avec soin les blessures profondes, et cherchait sur ces corps inanimés quelques restes de vie. Antigone reconnut le vêtement thébain; car ce n'étaient point les habitans de la contrée, mais les pères, les épouses, les enfans, les mères des guerriers morts, qui venaient rendre les derniers honneurs à ces victimes de la perfidie. La pieuse fille d'Œdipe descend de la colline avec Pyrithoüs, pour se joindre à ces familles désolées, et les soldats du vieillard se répandent dans la forêt. Hémon, à la tête de quelques Thébains, avait déjà fait tomber un grand nombre de vieux ormes et de chênes robustes. Il éprouve une douce joie en voyant les nouveaux guerriers qui s'avancent. Amis, leur dit-il, je vous reconnais, vous êtes Athéniens; c'est vous qui avez accompagné Antigone dans ses courses pénibles: Pyrithoüs, le compagnon de Thésée, est votre chef; Hâtons-nous d'abattre les arbres de la forêt, car le nombre des morts est grand. Hélas! le deuil qui nous accable est dû à la faute de notre roi; voilà pourquoi nous sommes en si petit nombre. Il a fallu nous dérober, à l'insçu d'Étéocle, pour accompagner ces femmes, ces enfans, ces

vieillards, que vous avez vus dans le vallon. Généreux Athéniens, que Jupiter vous protège dans toutes vos entreprises !

Cependant les habitans de la Sycionie étaient un peuple voué aux plus affreux brigandages : ils avaient convoité la riche dépouille des morts; et traversant avec précipitation le territoire de Némée, ils s'étaient furtivement introduits dans le vallon, par un chemin détourné qui leur était connu. Ils croient n'avoir rien à craindre de ces femmes, de ces vieillards livrés tout entiers à la douleur, et ils se jettent à l'improviste sur les riches baudriers, sur les casques étincelans, sur les fortes cuirasses. Mais Pyrithoüs, comptant plus sur son courage que sur ses forces, s'élance en criant d'une voix terrible : Brigands, vous ne savez imiter que les exploits des loups et des vautours : il ne s'agit plus de dépouiller impunément des cadavres, de violer la religion des tombeaux; votre impiété vous coûtera la vie. Il dit, et se précipite au milieu d'eux.

Leur chef, homme fort et robuste, et dans la fleur de la jeunesse, accourt au-devant du roi des Lapithes, et le renverse du premier choc. Tel est un vieux taureau qui fut le roi de la bergerie : naguère sa corne menaçante défiait ses rivaux jaloux; maintenant il est inhabile aux combats comme à l'amour. Si un loup ravissant pénètre dans le parc où reposent en paix les blanches génisses et les Innocentes brebis, le taureau, cassé de vieillesse, ne peut plus les défendre. Le souvenir de son ancienne gloire lui donne un instant de vigueur; il s'avance avec courage contre un ennemi que jadis il eût immolé avec dédain; mais aujourd'hui, il succombe dans cet ignoble combat. Le loup s'attache à la gorge du roi de la bergerie, déchire de cruelles morsures son fanon flottant, le terrasse, et exerce ensuite avec sécurité ses hideux ravages. Ainsi Pyrithoüs fait de vains efforts; il ne peut seul résister aux nombreux assaillans qui l'entourent : et la mort est près d'envelopper de ses ailes ce généreux vieillard, noble victime de l'hospitalité. Il ne protégera plus la troupe timide des veuves et des orphelins qui font retentir les airs de leurs lugubres clameurs. Mais Hémon a entendu le bruit des armes, et les cris des femmes et des enfans. Il se précipite dans le vallon, avec la rapidité de l'éclair. Ses Thébains et les Athéniens sont accourus en même temps des différents points de la forêt. Le fils de Créon les précède tous. Il arrive assez tôt pour sauver Pyrithoüs : seul il dissipe cette troupe lâche et féroce, comme un vent impétueux chasse devant lui des tourbillons de poussière; comme une froide rafale d'automne enlève les feuilles sèches des arbres.

Prince de Thèbes, lui dit Pyrithoüs, vous venez de sauver la vie à un chef vaillant; car je ne laisserai pas un nom obscur après moi. J'ai vécu avec les héros d'un autre âge, et je n'étais pas indigne d'eux; je marchais leur égal. Néanmoins si vous n'aviez fait que me sauver la vie, votre victoire eût été de peu de valeur. Je ne suis plus qu'une ombre sur la terre: les jours d'un vieillard sont tristes; et il est destiné à mourir sans honneur, quelquefois même dans l'opprobre. Mais vous avez épargné à des Thébains de nouveaux outrages; et grâce à votre valeur, ces familles désolées pourront ensevelir en paix ces restes chéris. Je vous confie l'héroïne du Cythéron, que désormais je ne puis plus accompagner ni défendre.

Roi des Lapithes, répondit Hémon, oui, votre vie a été glorieuse; je connais vos exploits; votre nom a retenti dans toute la Grèce; et lorsque j'apprenais le dur métier des armes, le récit de vos aventures allumait mon jeune courage. Ah! je n'ai point encore de renommée; j'ai seulement signalé ma force contre les sauvages habitans des forêts; Diane elle-même, sur les sommets du mont Pholoë, adaigné m'instruire. Sans doute à présent j'aurai trop l'occasion de prouver que mon ame est au-dessus du danger. Une guerre se prépare, une guerre terrible : je ne serai point lâche; mais cette guerre m'est odieuse. Généreux Hémon, dit Pyrithoüs, échangeons nos glaives : le mien m'est inutile ; il sera mieux dans vos mains. Ce glaive a été forgé dans les antres de Lemnos; et c'est Thésée qui me l'a donné. J'avais juré que je ne le céderais qu'avec la vie; mais en vous l'offrant, je ne fais point outrage à l'amitié : qu'il soit un gage durable de celle qui doit nous unir. Le vôtre, Hémon, ne peut être pour moi qu'un vain ornement; mais il me rappellera le souvenir du vaillant prince de Thèbes. A ces mots, ils échangèrent leurs glaives.

Cependant, Antigone retirée à l'écart, adressait de touchantes plaintes aux aimables Divinités qui règnent sur le Parnasse, et qui baignent les blondes tresses de leurs cheveux dans les eaux de la fontaine Castalie. Hémon s'approche d'elle, et lui dit : Fille magnanime du grand Œdipe, l'illustre Pyrithoüs, célèbre entre tous les héros de la Grèce, n'a pu dissiper une vile troupe d'assassins. Pour la première fois, le roi des Lapithes allait connaître un vainqueur; et quel vainqueur, grands Dieux ! J'ai été assez heureux pour sauver sa vieillesse; le compagnon de Thésée n'a point vu ses cheveux blancs souillés dans la poussière; mais il ne peut supporter l'affront que ses armes viennent de recevoir. Antigone, il vous a confiée à mes soins; il se croit incapable de protéger désormais l'héroïne du Cythéron.

Vous devez aussi, répondit Antigone , l'appui de votre bras à ces tristes familles qui sont venues ensevelir les morts. Prince, ne perdons point de temps pour achever les funérailles. Posez des gardes, afin que les femmes, les enfans, les vieillards puissent en sûreté se livrer à leur douleur: que d'autres guerriers aillent chercher les arbres dans la forêt; et hâtons – nous d'élever le bûcher funèbre.

Ainsi parlait Antigone. Aussitôt des gardes sont placés aux défilés du vallon, et des soldats se dispersent dans la forêt pour en apporter les arbres qui ont été coupés. Bientôt les corps sont lavés dans une onde pure, et placés sur le bûcher; le feu s'en empare; des tourbillons de fumée montent en ondoyant dans les airs. Vous eussiez alors entendu un bruit triste et lugubre formé de chants funèbres, de cris d'adieu, de gémissemens, de plaintes, se mêlant au pétilllement de la flamme qui dévorait les pins résineux et les cadavres des Thébains. La lune dans les cieux éclairait cette scène de deuil et de désolation. Lorsque les bûchers se sont affaissés, et que le feu n'errait plus qu'en lueurs bleuâtres sur les arbres à demi-consumés, on recueillit les os des morts pour les livrer à la terre.

Mais à ce moment du dernier adieu, les gémissemens devinrent des lamentations, les plaintes furent changées en hurlemens sinistres. Le vallon retentit de cris semblables à ceux de la louve affamée, lorsque, dans un jour d'hiver, elle n'a pu tromper ni la vigilance des bergers, ni le courage des chiens fidèles : ces cris ressemblent encore aux rugissemens de la lionne, lorsqu'elle ne retrouve plus dans sa caverne ses jeunes lionceaux, l'espoir de sa race sauvage. Ainsi, enivrées du vertige amer de la douleur, les femmes thébaines courent comme des insensées. Telles ces Ménades qui, sur les bords de l'Ebre, avaient naguère immolé le chantre harmonieux de la Thrace. Dans leur aveugle fureur, elles dispersent la cendre des bûchers, en couvrent leurs têtes échevelées, saisissent des tisons ardens, restes des funérailles, et les lancent au hasard dans les bocages et parmi les bruyères arides. Au travers de leurs cris confus et inarticulés, on distingue quelques paroles terribles, paroles de blasphèmes contre les Dieux, d'imprécations contre les auteurs d'une guerre sacrilège. Elles vouent aux Furies infernales et le traître Etéocle et le barbare Polynice. Malheureuse Antigone, quelles furent vos pensées, lorsque vous vîtes l'expression de la douleur changée tout-à-coup en mouvemens de rage? Quelles furent vos pensées, lorsque vous entendîtes murmurer à vos oreilles ces mots affreux : Immolons la suppliante! Que son sang innocent arrose cette triste poussière

, et console ces mânes plaintifs! Sang odieux d'Œdipe, tu coules dans ses veines! Sang innocent, sang odieux, sois utile une fois! Immolons la douce victime, pour apaiser les ombres des morts, pour satisfaire à la colère des Dieux, pour rendre le calme à la ville d'Amphion ! Immolons la sœur du tyran qui nous opprime, la sœur du tyran qui voudrait nous opprimer! Quelles furent vos pensées, vierge magnanime, lorsque vous entendîtes des discours si nouveaux ? Hélas ! ce n'était pas la crainte de perdre la vie, qui agitait son cœur; mais seulement la crainte d'amasser un crime de plus sur sa malheureuse patrie. Alors Antigone abaisse son voile, et laisse tomber ses mains en se confiant aux Dieux immortels.

Cependant Hémon a vu le danger : sa grande âme a frémi de terreur. Il s'élance; et jetant à terre son glaive étincelant, son casque ombragé d'une aigrette menaçante, il se place devant la fille d'Œdipe, et s'écrie : Malheur à moi si j'employais mes armes contre des femmes, contre des femmes que la douleur égare! Mais je le jure par les sermens les plus sacrés, la suppliante ne recevra aucune atteinte tant qu'un souffle de vie animera ma poitrine !

Les guerriers d'Athènes se disaient entre eux: Ne sommes-nous pas venus pour accomplir les saints devoirs de l'hospitalité? Les soldats thébains disaient aussi en gémissant: Pourrions-nous laisser mourir la sœur de notre roi? Les enfans et les jeunes filles, repoussés par leurs mères, se réfugiaient dans les bras des faibles vieillards; le tumulte allait croissant. Alors Pyrrhoüs demande un moment de silence : Epouses et mères désolées, dit-il, écoutez ma voix, écoutez, femmes de Thèbes! Pourquoi sacrifier la suppliante? elle a pleuré avec vous sur les morts , elle a répandu avec vous l'eau des lustrations, et vous a aidées à laver les corps de vos époux, de vos fils, de ceux qui devaient être les époux de vos filles ! Les Dieux, n'en doutez pas, vengeraient le meurtre de la vierge innocente. Je le sais trop, ils punissent tôt ou tard les attentats faits à la justice. Ixion, mon père, ses aventures sont assez connues, Ixion, fils de Phlégias, en est un exemple mémorable. Moi – même, Dieux vengeurs ! n'ai-je pas plus d'une fois porté la peine réservée à de téméraires entreprises? Femmes de Thèbes, puisque vous prêtez une oreille patiente à mes discours', écoutez encore, écoutez le récit d'une histoire merveilleuse qui a fait quelque bruit dans la Grèce.

J'avais une sœur, belle entre toutes les filles de l'Hémonie; on la nommait Phisadia. Elle entra à peine dans l'âge de l'adolescence. Un jour elle s'égara en cueillant des fleurs sur les bords du Pénée, et perdit de vue le

toit paternel; sa voix ne pouvait plus être entendue par ses compagnes; et la jeune fille se livrait à toute sa douleur enfantine. Lorsque la nuit fut venue, notre mère Clia, agitée d'une inquiétude mortelle, parcourait les deux rives du Pénée, suivie de ses femmes qui portaient des flambeaux; elle cherchait ma sœur parmi les bocages de lauriers et dans la profondeur des forêts; elle l'appelait à grands cris, la demandait aux divinités des bois et des fontaines; mais ce fut en vain; Phisadia, bien loin de sa mère, accablée de lassitude, était tombée au pied d'un figuier sauvage; le doux sommeil avait fermé ses paupières. Au lever de l'aurore, une lionne qui était sortie de son antre pour chercher une proie, s'approche de ma sœur; ses yeux sont rouges de sang, sa langue essuie avec avidité les bords de sa gueule sèche et brûlante : déjà elle flaire avec joie sa victime; mais elle sent aussi quelque chose de sacré qui lui défend d'immoler cet enfant délaissé. Une sorte de pitié combat en elle le sentiment de la faim. Doux charme de la beauté et de l'innocence, noble figure humaine, seriez-vous une sauve-garde contre l'indomptable férocité des terribles habitants des forêts? Peut-être la reine du désert ne respectera pas long-temps la jeune fille endormie et livrée aux songes paisibles de l'enfance. Elle entend les cris de ses lionceaux affamés, et semble leur promettre, par un rugissement affreux, la pâture qu'ils attendent : elle agite avec inquiétude sa menaçante crinière , comme pour s'animer au meurtre de cet être sans défense qu'elle voudrait encore épargner. A ce moment paraît l'épouse d'Ixion, pâle, éperdue; elle se précipite devant la lionne étonnée, s'empare de Phisadia qui venait de s'éveiller avec terreur, et l'emporte dans ses bras, sans que le généreux animal songe à la poursuivre.

Tel fut le récit de Pyrithoüs. Femmes de Thèbes, ajouta-t-il, seriez-vous plus cruelles que la lionne nourrie dans les âpres rochers du mont Pholoë? Phisadia, cependant, n'avait pas les mêmes droits à la pitié, que la fille magnanime du malheureux Œdipe. Mais quels sont encore ces sinistres clameurs et ces rires affreux ? Voudriez – vous donc ressembler aux tigresses et aux panthères de Bacchus, lorsque dételées du char, elles se sont enivrées du fruit de la vigne ?

A ces mots, Pyrithoüs rallie les guerriers d'Athènes; et s'approchant d'Hémon, il lui adresse ce sage conseil : Fils de Créon, dit-il, rassemblez vos Thébains, emmenez la suppliante, c'est à vous de la protéger; fuyez ces lieux funestes; je resterai ici pour contenir ces femmes égarées par la douleur : lorsqu'elles ne verront plus la victime, leur fureur se calmera ; et à la tête de mes soldats, je les accompagnerai jusqu'aux portes de Thèbes, en

suivant une autre route que la vôtre. Hémon obéit aux ordres de Pyrithoüs; et suivi de ses compagnons, il prend avec Antigone le chemin de la forêt de Némée.

Les femmes thébaines poussent de nouveaux cris, mais ce sont les derniers accens de la fureur; les larmes recommencent à couler, et le calme rentre dans leur âme, en même temps que la tristesse. Les veuves et les mères désolées, après avoir déposé les ossemens dans les urnes, retournent en silence dans la ville de Cadmus; les enfans et les vieillards marchent au milieu d'elles, et les guerriers de Pyrithoüs forment une escorte à ce faible troupeau.

Pendant qu'Antigone et Hémon erraient dans la forêt, sans tenir de route certaine, d'épaisses ténèbres couvrent la terre. Bientôt on entend mugir les vents précurseurs de la tempête, le tonnerre roule son terrible fardeau dans les airs; de formidables éclairs traversent l'obscurité profonde; les animaux sauvages font retentir les montagnes de leurs tristes hurlemens; les arbres sont brisés par la violence de l'orage. Antigone se voit environnée de mille fantômes : c'est Laius immolé, dans un char de feu; c'est Jocaste, la plus belle des femmes, amassant autour d'elle des nuages pour cacher toutes ses hontes et toutes ses misères; c'est Œdipe, privé de ses yeux, le front sillonné, les cheveux et la barbe souillés de poussière, exhalant l'odeur de la foudre, et murmurant, d'une voix rauque et inarticulée, les paroles du malheur et de l'opprobre.

La vierge timide, dans l'abattement de la douleur, parle ainsi à son noble guide : Fils de Créon, vous pouvez peut-être me défendre contre la méchanceté des hommes, contre la faim des bêtes féroces, mais non contre la colère des Dieux. Voyez comme je marche d'infortunes en infortunes, portant toujours avec moi ce funeste héritage d'Œdipe. Les immortels veulent poursuivre jusqu'à la fin le sang dont je suis issue. Qui a pu tout-à-l'heure inspirer aux femmes de Thèbes une telle horreur pour ce sang malheureux? et cette tempête, toute semblable à celle qui éclata sur le Cythéron, lorsqu'Œdipe disparut de dessus la terre, qui l'a excitée ? Rassurez-vous, répondait Hémon, souvent la tempête éclate dans ces solitudes. Cette contrée est voisine de l'isthme; les vents qui tourmentent la mer de Tyrenne et celle de Myrthos, viennent quelquefois essayer ici leur puissance, et se livrer de terribles combats; mais voici que le soleil se dégage lentement du sein des nuages. Voyez, Antigone, la clarté du jour vous est rendue, et le calme renaît; ouvrez donc votre cœur à l'espérance.

Antigone n'entendait point ce que lui disait le fils de Créon, tant son ame était livrée toute entière à de lugubres pensées. Dans son anxiété, elle croyait être arrivée à son heure dernière; elle voyait sans peine s'échapper son innocente vie, car elle croyait n'être plus utile aux siens. Hémon, disait-elle avec amertume, je recommande à vos soins ma sœur Ismène. Pour moi, je sens que le terme est arrivé : sans doute, tout est fini pour la fille d'Œdipe; prince, croyez-en les pressentimens qui reposent au – dedans de moi. Oui, maintenant j'ai épuisé toute la destinée qui m'était promise par mon père.

Elle parlait ainsi, mais le son de sa voix n'exprimait point le sentiment de l'avenir : c'étaient la terreur, les mortelles souffrances de l'ame, qui lui inspiraient de tels discours. Hémon comprenant bien qu'Antigone se trompait elle-même, en ressentit quelque joie. Vierge sublime, dit-il, les Dieux vous ont comblée de mille faveurs; mais ils ne vous ont point donné de connaître les choses futures. Antigone, ceux d'entre les mortels qui sont tout entiers à leurs affections, qui sont faits pour tous les dévouements, ne surent jamais soulever le voile jeté sur les destinées humaines : le fils de Saturne n'a pas voulu les épouvanter; il a cru qu'ils avaient assez des douleurs de chaque jour. Ainsi, vos paroles, je ne les prends point pour les paroles prophétiques qui errent quelquefois sur la bouche d'un mourant. Vivez, Antigone, vivez, fille aimée des Dieux; ne vous laissez point aller à ce délaissement de soi-même, à ce déplaisir de la vie, à ce goût des mystères de la mort; relevez votre courage abattu. Il vous reste peut-être encore des sacrifices à accomplir.

Pendant qu'Hémon parlait, l'obscurité s'était dissipée, l'orage ne grondait plus que dans le lointain, des nuages d'or et de pourpre flottaient à l'horizon, les fleurs de la montagne exhalaient tous leurs parfums.

Alors un aimable sourire vint se placer sur les lèvres de la vierge innocente : une joie mélancolique animait son regard qui s'arrêtait avec un charme inexprimable sur le fils de Créon; et de douces larmes s'échappaient de ses yeux. Elle s'assied sur la pointe d'un rocher; Hémon demeure un instant debout devant elle, puis il se place à ses côtés. Le prince n'osait ni se taire ni parler. Retiré en quelque sorte dans l'intérieur de son ame, il pensait à l'éducation sauvage qu'il avait reçue, au caractère inflexible et ambitieux de son père; il pensait aussi aux longues infortunes qui l'accablèrent durant ses premières années; il pensait sur-tout à ces tendres caresses d'une mère, qui sont comme l'image des rapides félicités de la vie, et dont jamais il ne

put jouir. Hélas! en effet, sa mère, la touchante Eurydice, était morte en lui donnant le jour. La femme, disait Hémon en lui-même, la femme est un être secourable accordé par les Dieux à l'homme; elle est destinée à enchanter tous ses jours, à le consoler dans le malheur, à apaiser ses souffrances. Moi seul, entre tous les mortels, serais-je donc privé de cet appui? Ah! si jamais une mère ne m'a fait connaître le charme de son sourire, qu'une épouse, du moins, une épouse chérie partage ma bonne et ma mauvaise fortune! et que je ne sois pas toujours isolé sur la terre !

Ensuite, s'adressant à Antigone : Fille magnanime d'Œdipe, dit-il avec une voix timide, cet instant me rappelle quelques-uns des instans si fugitifs de ma première jeunesse. Il m'en souvient, lorsque, au sein des forêts, sur les bords des torrens, parmi les sites les plus âpres, je me livrais à de douces rêveries, la pensée d'une vierge innocente s'emparait de mon cœur; je la voyais toute remplie de grâces pures et naïves, et animée des sentimens les plus élevés et les plus généreux. Je cherchais, oui, je cherchais dans ma pensée celle que je devais aimer plus que moi-même. Je desirais, je l'avoue, qu'elle ne fût pas tout-à-fait sans quelque expérience de la douleur. Je voulais qu'elle fût disposée aux sacrifices les plus pénibles , aux plus nobles dévouemens : mais j'aurais voulu en même temps les lui épargner tous; elle m'aurait consacré son existence, la mienne n'eût été que pour elle. Mon avenir, mes espérances, mon courage, mes vertus, mon bonheur , j'aurais voulu tout lui devoir. Tels furent les songes de ma première jeunesse. Fille d'Œdipe , je trouve en vous cet être que je croyais sans réalité, et que je me plaisais à orner de mille perfections. Cependant, je vous voyais alors; vous vous embellissiez chaque jour sous les yeux de vos parens ; mais que j'étais loin de soupçonner tous les trésors de votre ame ! c'est votre infortune, Antigone, qui me les a fait connaître. Et après moment de silence : Oui, dit – il, je suis digne de vous ; j'ai partagé toutes douleurs.

Prince, répond Antigone avec émotion , pourquoi me dites-vous ces choses ? Toutes les paroles d'une vierge doivent être proférées en présence de la pudeur. Je n'ai pas un père pour diriger ma volonté; je n'ai point de mère qui puisse répondre pour moi.

Eh bien, reprend Hémon, orpheline délaissée, votre sort n'est – il pas entre vos mains ? Qu'un époux remplace les appuis que vous avez perdus; qu'il soit tout pour vous, vous serez tout pour lui ! Ah j'en jure par les Dieux immortels ! ce n'est pas l'hymen accompagné des joies folâtres ; ce n'est pas l'hymen environné des jeux et des ris, qui plaît à mon cœur : c'est

l'hymen entouré du cortège sérieux de l'estime réciproque, de l'affection mutuelle, des pensées graves et austères.

Hémon, dit Antigone, comment songer à fixer sa destinée, lorsque celle de la patrie est aussi incertaine ? Ah je rougirais si je pouvais concevoir en ce moment quelqu'un de ces projets qui annoncent la paix de l'ame et un esprit rassuré sur l'avenir. Mais vous, prince, je le sais, vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de dédaigner les illusions de l'espérance.

Vierge magnanime, répond le héros, tous vos devoirs sont accomplis envers la patrie , envers votre famille; et si vos vertus ne suffisent pas pour expier les fautes du sang malheureux de Laius , je redoute peu cette sorte d'anathème dont vous vous croyez sans cesse menacée. Ah ! mon bonheur sera de supporter avec vous le poids terrible qui vous épouvante, malgré votre courage. Oh ! que bien volontiers j'habiterais avec Antigone ou la cabane d'un pâtre, ou la hutte d'un pêcheur ! que bien volontiers je mendierais avec elle le pain de la pauvreté ! les rebuts des hommes feraient ma joie. Antigone , je ne suis pas étranger non plus à l'infortune. Et sur-tout , combien n'ai – je pas à rougir de l'odieuse ambition de mon père ?

Prince, dit-elle en gémissant, ne voyez-vous pas que je suis comme ces génisses à qui le berger n'impose jamais le joug, parce que, dès leur naissance, il les a destinées aux sacrifices ? Hémon, ne songez point à vous lier à mon sort. Les infortunes qui vous poursuivent sont des infortunes qui doivent finir : les miennes, plus terribles, tiennent en quelque sorte à mon existence. Je suis née dans le malheur, je dois vivre, et sans doute, hélas! mourir dans le malheur. Le malheur est le tissu même de ma vie. Hémon, cherchez une épouse qui plaise à votre père ; les Dieux veulent que nos parens reçoivent de nous leur appui et leurs consolations. Cherchez une épouse qui puisse s'abandonner aux riantes séductions de l'espérance : qu'elle aime à sourire aux enchantemens de la poésie : que les Muses lui apprennent leurs plus doux secrets pour charmer les peines de votre vie. Mais il est des misères qui flétrissent le cœur; Hémon , que votre épouse n'ait pas le cœur ainsi flétri par cette adversité qui ne laisse aucune ressource au courage : l'imagination alors perd son éclat et sa fraîcheur ; les pensées austères et sérieuses passent elles-mêmes ; on n'a plus de goût que pour les choses tristes ; on ne semble se plaire que dans la douleur. Hémon, oubliez la fille d'Œdipe.

En parlant ainsi, Antigone pleurait, et sa noble figure avait une expression sublime au-dessus de la nature humaine; on y découvrait

l'amour le plus élevé et les sentimens les plus généreux. Illustre famille de Priam, vous tous qui m'écoutez, et qui savez tout ce que la beauté peut acquérir de ravissant par l'impression d'une haute pensée, vous ne pourriez vous peindre ce qu'était Antigone en ce moment où sa destinée toute entière se présentait devant elle. Entraîné par un sentiment que les paroles ne peuvent rendre, Hémon tombe aux genoux de la vierge magnanime : Antigone, lui dit-il, quel est cet ascendant que tu exerces sur moi ? Oui, je sais que tu es une mortelle ! Nous avons les mêmes aïeux, je t'ai vu croître dans les palais de ton père, j'ai connu l'heureuse femme qui t'a nourrie de son lait; et moi-même, plus d'une fois, je t'ai donné le doux nom de sœur. Mais, je t'en conjure, dis-moi quelque chose qui soit d'une mortelle.

Alors, Antigone s'inclinant sur le fils de Créon, et l'entourant de ses bras innocens, comme s'il eût été son frère : Prince, lui dit-elle, quels que soient les sentimens qui reposent dans le cœur d'une vierge, elle doit garder le silence. La parole a je ne sais quelle force inconnue qui nous entraîne au-delà de nous-mêmes; elle est comme un lien mystérieux qui nous engage plus que nous ne le voudrions. Ah ! ne mettons aucun obstacle à l'accomplissement de nos devoirs. Mais qu'ai-je besoin de le dire ? Pourrais-je ne pas aimer celui qui a jeté les yeux sur moi dans l'abyme de maux où j'étais plongée avec ma famille infortunée ; celui pour qui les terribles calamités de mes parens n'ont pas été un objet d'éloignement et d'horreur ? Lorsque tous nous abreuvaient d'outrages, toi, Hémon, tu nous prodiguais dans ton cœur ta noble compassion, tu avais pitié de nos souffrances, tu désirais unir ton sort à celui de la fille du malheur. Oui, je t'aime ; et que ne m'est-il permis de te le prouver ! Hémon, vous me donniez autrefois le doux nom de sœur ; ah ! donnez-le moi encore, soyez toujours mon frère. Œdipe, à ses derniers momens, a connu l'amour de son Antigone pour le fils de Créon.

Hémon, en écoutant ces paroles, versait des larmes abondantes. Ne t'afflige pas, reprend Antigone, écoute encore : Œdipe a connu mon amour ; il ne l'a point désapprouvé, non, il ne l'a point désapprouvé. Il a craint qu'il n'y eût entre nous une barrière éternelle : et cette crainte agitait son âme à l'instant même où il recevait toutes les révélations de la tombe. Il me disait, oh ! il m'en souvient bien ; il me disait que je serais pour Créon, ou l'héritière d'un sang royal, ou la fille de l'inceste ; et son cœur paternel ne pouvait supporter la pensée que son Antigone fût exposée à un tel outrage. Il voulut, avant de mourir, m'apprendre combien il faut peu se confier aux

promesses de l'espérance ; il voulut me montrer comme tout passe, le bien et le mal. Ainsi, il attirait doucement mon ame vers le véritable avenir, vers cette autre vie où rien n'est passager, où l'on est exempt de malheur, lorsque l'on est exempt de faute.

C'en est assez, s'écrie Hémon d'une voix oppressée, c'en est assez, noble fille ; il me suffit de savoir que tu m'aimes. Oui, Antigone, je le sens à présent, si vous eussiez pu consentir à devenir mon épouse, je n'aurais peut-être pas supporté cet excès de bonheur. Hélas ! j'ignorais que l'homme n'était pas né pour de grandes félicités ; j'ignorais que les larmes et la douleur fussent son seul partage. Eh bien, Antigone, ma vie sera comme la vôtre, une vie de sacrifice ; et je trouverai dans cet oubli de moi – même la plus douce consolation. Il me suffira de t'appeler ma sœur ; mais à ce titre, je te consacre, dès à présent, mon existence toute entière. Tu seras l'objet de toutes mes pensées, tu seras mon unique but et mon unique modèle.

Pendant qu'il parlait ainsi, sa voix altérée décelait le trouble de son ame. Antigone n'osait regarder le fils de Créon : elle pleurait aussi ; son cœur était en proie à mille amertumes. Antigone, dit le héros, y eut-il jamais deux mortels plus malheureux ? Hémon, répond la vierge, ne parlons plus de nos maux, n'usons pas notre courage à creuser nos propres infortunes. Peut-être l'avenir nous réserve quelque douceur dans ses mystérieux trésors ! Mais cet opprobre de la naissance , mais cette haine de deux frères, qui m'en délivrera ? Qui me délivrera de ne pouvoir pleurer sans honte les déplorables auteurs de mes jours ? Et ces paroles prophétiques de l'homme des destinées, ces paroles qui ont acquis la sanction de la mort, la solennité des tombeaux, qui les ôtera de mon sein ?

Ici, Daphné s'approchant de Tirésias : Mon père, lui dit-elle, vous êtes ému , je le vois ; vous avez besoin de repos : laissez-moi répéter l'hymne des tombeaux, que je chantais à Thèbes, lorsque Antigone, pour obéir aux ordres d'Œdipe , se rendit avec sa sœur Ismène dans le lieu obscur et retiré où Jocaste attendait les honneurs funèbres. Mes chants, sans doute, ne pourront pas adoucir l'impression de la douleur que vous avez fait naître ; ce sera néanmoins une sorte de soulagement, car souvent tout ce que l'homme désire, c'est de changer de tristesse.

A ces mots, la prêtresse d'Apollon prit sa lyre ; et pendant qu'elle cherchait dans sa mémoire les paroles qu'elle avait dites autrefois, elle préluda par une harmonie douce et plaintive qui semblait promener l'ame parmi les souvenirs d'un autre âge. D'abord elle peint la vie sous l'emblème

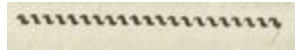
d'un exil rapide. Le voyageur, sur les rives étrangères, charme les fatigues de la route par la pensée de la patrie : tantôt sa vue s'arrête avec tristesse sur des arbres dont l'ombre ne protégea point son berceau ; tantôt elle s'égare au loin sur de vastes plaines qu'il ne connut jamais, sur des montagnes qui paraissent le séparer des lieux où sa mère lui donna le jour. Ainsi l'homme reste comme étranger sur la terre ; il rêve sans cesse à un bonheur qui le fuit, à une patrie inconnue d'où il se sent en quelque sorte exilé. La prêtresse d'Apollon ouvrit ensuite la porte des Champs Elysées, mille fois plus beaux que les jardins des Hespérides, et gardés par de chastes nymphes plus belles mille fois que les Hespérides elles-mêmes. Puis avec une voix toute pleine de grâce et de douceur, elle peignit la rencontre d'Œdipe et de Jocaste dans ces champs fortunés. Les voilà, disait-elle, les voilà qui errent au sein de ces bosquets merveilleux formés d'arbustes immortels. Ils se racontent les chagrins et les misères de la vie. Leur ame en est encore tout agitée, car ils ne jouiront du repos que lorsque tout leur sang aura expié leur crime. Ah ! filles d'Œdipe , disait - elle encore, comme si elle eût été en présence d'Antigone et d'Ismène ; filles d'Œdipe , les mystères de la justice des Dieux sont voilés à mes regards.

Daphné se tut. Toute la famille de Priam versait des larmes abondantes. La belle Cassandra, d'une voix émue, demande le détail des cérémonies de l'expiation , au tombeau de Jocaste. La fille de Tirésias s'empresse alors de raconter les libations de lait et de miel, la boucle de cheveux coupée par Antigone sur le front de son père, et attachée à l'urne funèbre avec des guirlandes de fleurs; elle redit les paroles d'adieu proférées trois fois avant de quitter le monument; enfin elle dit le prodige du serpent qui vint se repaître des libations, et qui s'était ensuite retiré doucement dans son antre.

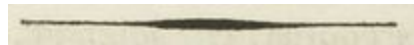
La famille de Priam écoutait avec délices les récits de Tirésias et de Daphné ; la jeune vierge avait déjà cessé de parler, et tous cependant l'écoutaient encore en silence.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ANTIGONE.



LIVRE CINQUIÈME.



LE vieillard thébain resté seul avec Daphné, lui disait : J'aurais mieux fait, ma fille, de ne point céder aux prières du roi. Mes récits renouvellent toutes mes douleurs, et font naître en moi mille pressentimens pour l'avenir. Je ne puis me trouver, sans une tristesse profonde, au milieu de cette famille florissante de Priam. Elle qui prend, hélas! un intérêt si vif aux malheurs de Thèbes, ignore tout-à-fait à quels maux elle est réservée elle-même. Je suis affligé de cette prospérité qui va finir. La malheureuse Cassandre déjà laisse échapper quelques paroles prophétiques qui ne seront que trop tôt expliquées. Hier encore, ne l'as-tu pas entendu, ma fille? hier, elle chantait je ne sais quelles prédictions du vieux Nérée, pasteur des troupeaux de Neptune. Le bruit des chars, le cliquetis des armes, les cris des mourans, un grand empire détruit, des guerriers égorgés, des femmes traînées en esclavage, voilà ce que disaient les chants de Cassandre. Ma fille, as-tu remarqué qu'à tous ces tableaux confus, elle joignait, au hasard, les noms des enfans de la Grèce ? Mes discours, je n'en puis pas douter, sont pour quelque chose dans ces inquiétudes mortelles de la belle Cassandre. Jusqu'à présent du moins j'ai pu me réfugier en quelque sorte dans le souvenir d'Antigone , de cette vierge magnanime qui fut ta compagne; mais demain, je n'aurai à entretenir mes nobles hôtes que de guerres et de batailles. Ne dois-je pas en effet rappeler les principales circonstances du siège de Thèbes, et du combat des deux fils d'Œdipe. Mon père, répondait la prêtresse d'Apollon, je sens votre peine ; néanmoins je vous conseille de ne point interrompre votre récit : seulement, évitez les détails, ne faites point le dénombrement des guerriers, ne dites que ce qui est nécessaire pour faire comprendre la suite de cette histoire funeste; et pour ne pas prolonger vos

ennuis, pour éviter de la fatigue à nos hôtes illustres, hâtez-vous d'arriver à la dernière journée de cette guerre impie.

Tirésias se rendit aux conseils de Daphné; et le lendemain, dès que la famille de Priam fut réunie, le divin vieillard continua en ces mots :

Antigone était rentrée dans la ville de Cadmus, accompagnée d'Hémon et des guerriers thébains. La troupe lamentable, conduite par Pyrithoüs et par les soldats d'Athènes, était aussi rentrée, et avait arrosé de ses larmes le seuil de la porte Néitide. Le roi des Lapithes, toujours fidèle aux ordres de Thésée, s'était retiré aussitôt dans la noble cité de Minerve.

Puissant monarque de l'Asie, vous savez les funérailles de Jocaste. Daphné vous a redit l'hymne des tombeaux; elle vous a raconté la cérémonie de la boucle de cheveux, le prodige du serpent, les libations de lait et de miel. Aujourd'hui, je ne vous entretiendrai que de la guerre des sept chefs, et des malheureux enfans d'Œdipe.

Déjà des combats terribles s'étaient donnés au pied du mont Phicéus, que le sphinx a rendu célèbre, dans les plaines fertilisées par les ruisseaux qui descendent du Cythéron, parmi les gras pâturages de Lerne. Déjà cette vallée immense, où les murailles de Thèbes s'élevèrent au son de la lyre, avait été couverte de morts; déjà les ondes du Dircé et de l'Ismène avaient été teintes du sang de mille guerriers.

Mais les peuples impatients, las d'une guerre sans issue, demandent à grands cris que cette querelle soit terminée en un jour, ou par le combat des deux frères, ou par une bataille générale et décisive.

Tu parus enfin, jour terrible qui n'eût jamais dû naître; le soleil se lève au milieu des présages les plus sinistres; les oiseaux du ciel volent avec inquiétude dans les airs, en poussant des cris plaintifs; les animaux sauvages hurlent au fond des forêts; les chevaux et les cavales gémissent dans les étables. Le divin Amphiaraüs, du côté des Argiens, et moi, du côté des Thébains, l'un et l'autre le front ceint du laurier d'Apollon, l'un et l'autre entourés de victimes, nous nous préparons avec douleur à remplir un ministère de malédiction. Nous prenons les augures, ils sont menaçans des deux côtés. Les vigoureux taureaux égorgés rendent un sang noir, et leurs entrailles fumantes inspirent l'horreur; le feu du sacrifice refuse de consumer les victimes. Il reste une génisse fauve, destinée à l'affreuse Erynnis. Alors commencent les imprécations; alors Amphiaraüs voue aux Dieux infernaux, et la ville de Cadmus, et ses habitans, et l'injuste Étéocle qui veut priver son frère du trône paternel; alors moi-même, je voue aux

Dieux infernaux, et le camp des Argiens, et les nombreux guerriers qui le remplissent, et l'impie Polynice qui vient porter le fer et le feu dans le sein de sa patrie. Justes Dieux, vous agréâtes sans doute les imprécations des deux peuples! La génisse fauve fut consumée à l'instant. Les Argiens évoquent ensuite le génie de Thèbes; les Thébains, à leur tour, évoquent le génie d'Argos. Noble famille de Priam, je ne vous dirai point les injures, les menaces qui accompagnèrent ces évocations terribles. Désir sacrilège de la vengeance, tu dictais toutes ces paroles; c'est toi qui dévoilas en ce moment, des crimes ensevelis jusqu'alors dans l'ombre et le silence; c'est toi qui voulus faire rougir les enfans des crimes de leurs pères, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Noble famille de Priam, chastes épouses, vierges pudiques qui m'écoutez, ne craignez pas que je souille vos oreilles de discours si nouveaux.

Les Argiens avaient nommé sept chefs pour attaquer à-la-fois les sept portes de Thèbes; les Thébains nomment sept chefs pour défendre chacune des portes. La Renommée a sans doute porté jusqu'à vous les noms de ces guerriers célèbres; mais vous ignorez peut-être les dispositions de l'attaque et de la défense.

Tydée s'était placé devant la porte Proétide; Capanée, devant la porte d'Electre; Hyppomédon, devant la porte Ogygienne; Parthénopée, devant la porte Néitide; Amphiaraüs, devant la porte Homoloïde; Polynice, devant la porte Crénée;Adraste, devant la porte Hebdome. Dans l'intérieur de la ville, les sept chefs thébains tirent au sort les postes qu'ils doivent occuper. Trois fois la porte Crénée échut à Etéocle. Trois fois les habitans de la ville de Cadmus repoussèrent une telle impiété. Je proposai de ne point jeter le sort sur la porte attaquée par Polynice, et d'en confier la défense à un chef désigné. Cet avis fut adopté avec joie. Hommes aveugles qui croyez vous garantir de l'impiété par cette vaine précaution, comme si cette guerre n'était pas en elle-même une guerre toute sacrilège! Mais les justes Dieux sauront bien se jouer de votre prudence pusillanime: lorsqu'on est décidé au crime, il faut être décidé aussi à toutes les suites du crime. Ménalippe. est opposé à Tydée; Polyphonte à Capanée; Megarée à Hyppomédon; Hyperbius à Parthénopée; Etéocle à Amphiaraüs; Lasthénès à Polynice; Créon à Adraste. Je ne vous décrirai point les emblèmes qui décoraient les armes de tous ces chefs vaillans, dignes, pour la plupart, de se signaler dans une meilleure cause; je ne vous peindrai point leurs casques éclatans, et les aigrettes menaçantes qui les faisaient distinguer au loin; je ne dirai point

tous les détails de ces affreux combats. Je rassemblerai seulement, sous vos yeux, tous les traits qui peindront le mieux cette guerre odieuse, cette sorte de guerre civile; car, vous le savez, tous les peuples de la Grèce forment comme une seule et même famille.

La nuit couvrait la terre ; la triste Hécate s'était levée sur l'horizon , et éclairait d'une lumière douteuse toute la campagne de Thèbes. De temps en temps, des nuages noirs venaient couvrir d'un voile épais le disque argenté de la lune. Alors les feux des troupes argiennes offraient seuls quelque clarté, mais une clarté sinistre, et dessinaient comme une ceinture de mort autour des remparts thébains; et du sein d'un profond silence, il sortait des sons inarticulés, semblables à des voix gémissantes; je ne sais quelle odeur de soufre était répandue dans l'air; le présage de mille maux accablait tous les cœurs, et la nature elle-même semblait dans une attente lamentable.

Amphiaraüs, assis devant son camp, considérait la porte Homoloïde, gardée par Etéocle , et vers laquelle il devait diriger son attaque. Il voyait avec effroi cette inquiétude secrète qui régnait de toute part, ce tourment qui semblait sortir même des objets inanimés. Il fit, en tremblant, un sacrifice à la Terre. Ce sacrifice magique ne rassura point son ame : Dieu de Délos, dit-il en lui-même, vous aviez promis à votre grand-prêtre qu'il ne serait pas obligé de combattre dans cette guerre impie; ah! daignez me ravir à la lumière. Et vous, mère commune des hommes, vous à qui je viens d'offrir des victimes expiatoires, ouvrez-moi votre sein. A ces mots, il attèle lui-même ses nobles coursiers à son char, sur lequel il place les victimes qu'il vient d'égorger; et , incertain du parti qu'il va prendre, il s'y place lui – même, Il s'avance vers la porte Homoloïde, et fait le tour des murailles de la ville; ses coursiers marchaient lentement. Ainsi, le cœur rempli d'angoisses, et livré tout entier aux plus noires pensées, Amphiaraüs semblait se laisser conduire au hasard; les rênes flottaient dans ses mains mal assurées. Les gardes vigilantes, placées au haut des tours, examinaient avec étonnement le vénérable vieillard, revêtu des bandelettes sacrées, le front couvert de la tiare des grands-prêtres, et entouré de victimes sur le char où il était tristement assis. Il continue ses funestes conjurations, disaient les Thébains ; voyez cet air prophétique ; le malheur et l'effroi reposent à ses côtés; il est environné comme d'une lueur livide , et de sinistres éclairs brillent dans ses yeux. A la clarté douteuse de la lune, il semble un fantôme évoqué du fond des enfers, et qui peut soutenir à peine les ténèbres transparentes de la nuit. Qu'un de nos guerriers sorte, et aille à

la rencontre de ce chef mystérieux ; qu'il l'invite à se retirer, ou qu'il emploie la force pour l'éloigner des murs d'Amphion !

Etéocle ordonne au vaillant Hémon de sortir de la ville. La porte Homoloïde roule avec fracas sur ses gonds pesans. Monté sur son char, et revêtu de ses armes, Hémon franchit le seuil vénéré, et s'avancant vers le magnanime fils d'Oïclée : Prêtre d'Apollon , lui dit-il, votre présence alarme les habitans de Thèbes; ils craignent que vous n'invoquiez contre eux quelque divinité ennemie. Prêtre d'Apollon , retirez – vous ! Les Thébains souffrent assez de maux ; je vous en supplie, n'en attirez pas sur eux de plus grands encore. Non, répond Amphiaraüs, non, je ne fais point de conjuration contre la ville infortunée de Cadmus. J'erre sans projet autour de ces murailles élevées au son de la lyre d'un poète divin. Jeune guerrier, j'ai été instruit dans l'art de prédire l'avenir; mais l'avenir n'existe plus : il n'y a plus maintenant ni crainte, ni espérance; nous sommes tous comme sous le poids d'un anathème. Chacun se sent frappé dans sa patrie, dans ses affections les plus chères : le deuil est dans toutes les familles; et chaque famille me paraît participer en quelque sorte de cette destinée obscure et funeste qui poursuit le sang d'Œdipe. Une main divine est étendue sur les nations de la Grèce : c'est un mystère de vengeance et de mort qui s'accomplit. A Argos comme à Thèbes, une douleur intime et profonde, une tristesse sans mesure règnent au fond de tous les cœurs.

Hier, pendant que je prenais, avec les chefs d'Argos, un repas qui sera peut-être le dernier pour moi, un aigle a enlevé ma lance. J'ai accepté avec joie ce présage ; il me confirmait la promesse que me fit Apollon de me dispenser de cette guerre odieuse, de cette guerre qui ne ressemble à nulle autre. L'aigle a ensuite laissé retomber ma lance, qui s'est enfoncée dans la terre fertile, et qui s'est changée en laurier, dernier témoignage, sans doute, de l'honneur qu'Apollon veut que l'on rende à son grand-prêtre. Oui, ma fin est prochaine. Jeune guerrier, ce n'est pas volontiers que je suis venu contre Thèbes. La trahison de mon épouse, la belle Eriphile m'y a forcé. Ah! je sens au-dedans de moi une secrète terreur, comme ces terreurs que l'on verse dans l'ame des initiés, aux mystères d'Eleusis , pour éprouver leur courage. Il me semble que la mort habite déjà ma poitrine. Ce n'est point la crainte des hasards qui me cause de telles angoisses. Regarde-moi, j'ai des victimes sur mon char, j'ai les vêtemens de grand-prêtre, une mitre couvre mon front ; mais je suis guerrier aussi, et je puis à l'instant même revêtir la cuirasse et le casque, et armer mon bras d'un glaive menaçant.

Mes armes jamais n'ont trompé mon courage. Ecoute encore, jeune guerrier, écoute; ne crains pas d'approcher de moi : je sais que tu es le généreux Hémon ; je sais que tu aimes la pieuse fille d'Œdipe ; je sais que les plus nobles sentimens sont dans ton cœur. Les malheurs qui te sont réservés touchent mon ame. Un seul instant tu t'es confié aux séductions de l'espérance ; mais bientôt tu as compris ce que l'expérience seule enseigne à ceux qui ont vécu de longs jours. Courage , magnanime jeune homme ! continue de consacrer ta vie aux mâles vertus, aux généreux sacrifices ! Ne t'importune point de la pensée de l'avenir ; accomplis tes devoirs. Noble Hémon, tu auras besoin de toute la force de ton ame. Ce que les Dieux exigent de toi, n'est point un dévouement ordinaire. C'est sur les sombres bords qu'Orphée retrouva son Eurydice ; c'est aussi sur les sombres bords que tu salueras du nom d'épouse, celle qui sur la terre est déjà l'épouse de ton choix. Quel homme pouvait, en effet, espérer que la vierge sublime fût la compagne de son sort ? Toi-même , Hémon, t'en croyais-tu digne ? et, au fond de ton ame, n'as-tu pas dit qu'un tel bonheur était au-dessus de ton attente ? Réjouis-toi cependant : à cause de tes sentimens élevés, tu suivras de près les pas de ton épouse future, quand la douce lumière du jour lui sera ravie.....

Il finissait à peine , lorsque , Dieux immortels! quel prodige ! un abyme s'ouvre devant le char du grand-prêtre. Le ciel était en feu , la terre exhalait des flammes. Les chevaux épouvantés se cabrent et reculent ; mais le vieillard auguste, les animant du geste et de la voix, les invite à descendre dans ce chemin nouveau. Adieu, Argos, dit-il, je ne te verrai plus ; adieu, ville de Thèbes, que je considère pour la dernière fois; adieu, noble Hémon ! Et toi que j'ai aimée au-delà de tout, trop faible Eriphile, adieu ! Sache que sur les sombres bords, tu seras encore l'objet de mes regrets! Ses chevaux cependant poussaient des hennissemens douloureux. Une fumée épaisse sortait du gouffre profond; il en sortait aussi une vapeur de soufre : on vit encore quelques instans la belle figure du vénérable vieillard. Plein de sérénité, il semblait sourire au fils de Créon, en le saluant d'un geste amical. Il disparut ainsi, tout semblable à ces apparitions merveilleuses, produites par les paroles d'une Thessalienne savante dans l'art d'évoquer les morts. La terre s'était refermée aussitôt. Ce lieu semblait comme brûlé par un incendie: on l'eût dit embrasé de la chaleur d'un vaste bûcher; ou plutôt on l'eût pris pour un de ces champs de Phlégra, qui fument encore de la foudre. Tout le sol d'alentour était devenu mobile : telle sur les bords de

la mer, cette arène infertile que l'on remue à la hâte pour y ensevelir de malheureux naufragés. Les roues du char du prince thébain s'enfonçaient jusqu'au moyeu dans la terre, et ses forts chevaux, en s'enfonçant eux-mêmes, y creusaient avec peine de profonds sillons.

Le prince, frappé d'étonnement, adressait au grand-prêtre des adieux qui ne pouvaient parvenir jusqu'à lui, qu'en traversant la terre. Il serait sans doute encore resté long - temps immobile, sans des cris qui, retentissant de tous côtés, l'arrachèrent à sa rêverie. Les Argiens, devant leurs tentes, les Thébains, du haut des tours de la ville, avaient vu la mort merveilleuse du fils d'Oïclée. Quels temps furent plus féconds en prodiges ? Naguère Œdipe a disparu dans le sein d'un orage ; et voilà Amphiaräus qui s'enfonce dans le sein de la terre ! On doutait de la réalité de cette scène lugubre ; on n'osait se fier à ses sens; on craignait d'avoir été trompé par ce jour incertain et douteux de la lune. Mais, peuples infortunés! ce n'est que le commencement de prodiges plus extraordinaires et plus funestes. Un nuage de feu couvre la ville de Cadmus, et s'étend sur toute la campagne d'alentour; des gerbes de flammes sortent des sommets du Cythéron. Le mont Phicéus semble être tout embrasé. On entendait dans les airs comme un cliquetis d'armes; on entendait même le cri des combattans, le râlement des mourans, et les sifflemens des serpens d'Erynnis : tous les élémens semblaient rentrer dans le chaos. Les Thébains ouvrent leurs sept portes; les Argiens sortent de leurs tentes; tous ensemble crient vers le ciel. Terre de Cadmus, on eût dit que la funeste semence des dents du dragon hérissait de nouveau tes sillons terribles. Terre de Cadmus, vas – tu de nouveau dévorer cette moisson lamentable ? Hémon rentre dans la ville, et raconte une partie des paroles d'Amphiaräus. Les guerriers apprêtent leurs armes. Les femmes, les vierges, les vieillards, les enfans remplissent les temples.

Antigone et sa sœur Ismène , retirées dans le palais d'Œdipe , se disaient leurs mutuelles inquiétudes et leurs trop faibles espérances. Le cœur de l'homme est inépuisable en ressources pour se déguiser un sinistre avenir. Les deux infortunées, seules au milieu de ces appareils de combats, croyaient encore que leurs frères finiraient par entendre la voix du sang. Néanmoins elles ne s'aveuglaient pas tout-à-fait sur l'excès de leur malheur ; elles savaient trop l'orgueil des fils d'Œdipe , cet orgueil qui se révolta si fort contre l'opprobre et la misère. De noirs pressentimens venaient agiter leurs âmes. Ismène sur-tout succombait à la douleur, et elle s'étonnait toujours de plus en plus, du courage de la pieuse Antigone. Elle lui

demandait, avec larmes, quel appui leur restait. Hélas ! disait-elle, qu'avons-nous à faire dans de si grandes calamités ? Que peuvent deux vierges timides ? Etéocle pourrait peut-être nous faire sortir de Thèbes; nous nous réfugierions à Athènes. Cette ville a voulu rester étrangère à la guerre : son prince, le vaillant Thésée, vous a déjà reçue à sa cour, ô ma sœur ; il ne craindra pas d'accueillir les deux filles d'Œdipe.

Ismène, lui répondait Antigone, nous devons nous abandonner à la clémence des Dieux Immortels. Pourquoi irions – nous chercher ailleurs le repos qui fuit tous les nôtres ? C'est sur-tout dans les dangers, que nous devons être fidèles à la patrie. Les épouses et les mères restent pour soigner ceux qui partagent leur couche ou qui leur doivent le jour; elles restent pour apprêter le repas, pour laver les blessures, hélas ! et pour ensevelir les morts. Ainsi les femmes d'Argos remplissent la tente du vénérable Adraste. Quant aux vierges, elles demeurent sous la protection des Dieux domestiques ; elles demeurent pour préparer les choses nécessaires aux blessés, ou pour veiller dans les temples des Dieux immortels, et tâcher de fléchir leur courroux.

Savez-vous, disait Ismène, quels maux la guerre traîne après elle ? Savez – vous les dangers que court une vierge solitaire et délaissée ? Les épouses, du moins, ont un motif; et d'ailleurs, elles sont protégées par leurs époux. Ma sœur, répondait encore Antigone, les Dieux veillent sur l'innocence.

Je n'ai pas assez de force, reprenait Ismène, je n'ai pas assez de force pour les circonstances affreuses où nous nous trouvons. Comme le héros cherche les dangers, comme l'aigle place son aire sur les rocs escarpés, ou s'élève dans la région des orages, toi, ma sœur, tu sais t'imposer de rigoureux devoirs ; tu ne connais que les hautes pensées, ton ame ne sait exister qu'au milieu des dévouemens et des sacrifices. Ah ! du moins prends pitié de ma faiblesse, permets-moi d'espérer. Hélas! tous mes vœux étaient si faciles à accomplir, que je les forme encore au-dedans de moi, avec quelque confiance. Il me semble que les Dieux ne peuvent pas refuser de m'accorder le peu que je leur demande. Le bonheur le plus simple, la condition la plus modeste est ce qui me convient. J'aime par-dessus tout la douce destinée de la colombe qui vit cachée au fond des forêts : elle est heureuse sans charmer les bocages de l'harmonie de ses chants. Je n'envie point le sort du cygne, qui ne sait faire entendre ses accens mélodieux qu'à l'heure de sa mort. Ma sœur, laissons aux hommes les choses éclatantes de la vie ; laissons-les acheter la gloire au prix de leurs plus doux sentimens.

Qui t'a dit, répliquait Antigone en souriant avec une douceur infinie, qui t'a dit que je ne saurais pas me contenter de cette sorte de félicité obscure que tu désires pour toi ? Mais les Dieux ne nous ont pas donné le choix d'une vie calme ou agitée.

Tels étaient les entretiens des deux sœurs dans le palais d'Œdipe , et pendant le silence de la nuit. Les Thébains veillaient aussi. Les chefs faisaient la revue des dépôts d'armes, et préparaient tout ce qui était nécessaire pour soutenir les attaques des Argiens. De longues pièces de bois, des blocs énormes de pierre étaient placés derrière les portes des remparts; les chars destinés aux attaques du dehors étaient rangés sur les places publiques : on distribuait aux coursiers une nourriture abondante. Étéocle, avec une activité incroyable, visitait tous les postes, animait les soldats, et donnait tous ses soins aux préparatifs de la défense. Les Argiens, de leur côté, craignaient de se livrer au repos, et Polynice ne montrait pas une moindre ardeur pour assurer les succès du siège. Le ciel cependant continuait de se montrer irrité. Des tonnerres effroyables grondaient dans le lointain. A de profondes ténèbres succédaient tout-à-coup des lueurs sinistres et prolongées, semblables à des torches que l'on agiterait dans le fond d'une caverne. Redoutables Euménides , était-ce vous qui, vous livrant à de funestes joies, exécutiez dans les airs vos danses odieuses ?

Lorsque l'aurore pâle et livide s'éleva sur l'horizon, les sept chefs s'avancèrent contre la ville. Ici, on voyait le farouche Tydée entasser, auprès de la porte Proétide, des branches sèches que lui-même avait liées dans la forêt, ensuite y mettre le feu, pendant qu'une grêle de pierres et de flèches pleuvait sur lui du haut des murailles. Là, on voyait Hyppomédon assiéger, avec non moins de fureur, la porte Ogygienne. Chaque chef faisait de son côté des efforts différents.

Capanée s'écrie : Je franchirai les murailles! Dieux de l'Olympe, on dirait que vous voulez aujourd'hui protéger la ville perfide ; mais Jupiter lui-même ne la garantirait pas de ma rage. Oui, je défie celui qui tonne au haut des cieux !

Ainsi parle l'impie , et soulevant une échelle énorme que dix guerriers auraient eu peine à dresser, il l'appuie contre les murs. Soldats d'Argos, peuples de Thèbes, vous fûtes frappés de surprise ! Mais l'étonnement se change en terreur pour les Thébains , lorsqu'ils voient Capanée au sommet des murs élevés. Les flèches avaient glissé sur sa cuirasse, les pierres avaient rebondi sur le vaste bouclier dont il couvrait sa tête. Son glaive

redoutable brille dans sa main comme l'éclair qui traverse une nue obscure, comme un météore précurseur de mille fléaux. Les soldats qui gardaient les tours élevées, pâles, éperdus, s'enfuient en jetant leurs armes. Capanée, debout sur la muraille, et semblable à un Titan, reste immobile sur ses jarrets nerveux ; il promène autour de lui des regards terribles, et pousse un cri de désolation et de mort qui retentit par toute la ville. Race hideuse d'Œdipe , s'écrie-t-il , ton jour est arrivé! Nous allons voir ce que feront les Dieux ! A ces mots , il arrache des blocs de pierre , et écrase la foule éperdue des Thébains ; mais l'impie ne jouit pas long-temps de son triomphe : un foudre parti du pied du trône de Jupiter vient le frapper. Le corps du géant fume un instant du tonnerre qui lui a ravi le jour , et il tombe du sommet des remparts , pareil à un chêne renversé par l'orage.

Cependant Tydée continuait d'assiéger la porte Proétide. Déjà les ais d'un bois de chêne réunis par de fortes bandes d'airain , sont à moitié consumés par le feu. Tantôt le prince de Calydon attise la flamme avec le fer de sa lance, tantôt il pousse, d'un bras vigoureux, un frêne énorme contre la porte qui rend de sourds gémissements. Enfin, les ais embrasés tombent, les fortes bandes d'airain fléchissent, et les débris de la porte continuent de brûler dans le foyer de l'incendie qui gagne les pièces de bois et les chars entassés derrière. Je puis donc enfin me venger ! s'écrie Tydée. Satellites du tyran , reconnaissez ce Tydée qu'il n'a pas craint d'outrager! il avait bien raison de vouloir ma mort ! Femmes et filles de Thèbes, je vous épargnerai la vie, parce que je veux de belles esclaves pour aller puiser l'eau dans les fontaines d'Argos ! Mais où est Polynice? qu'il vienne ! Voici le chemin que je lui fraye vers le trône.

Il dit, et il appelle à grands cris l'époux d'Argie. Polynice accourt ; son cœur est ému de douleur et de pitié, en revoyant, pour la première fois, au travers, pour ainsi dire, d'un rideau de flamme, l'intérieur de la ville qu'il avait quittée , couvert de la malédiction de son père. Un soupir sortit de sa poitrine oppressée, quelques larmes échappèrent de ses yeux, et il resta immobile, absorbé dans les plus funestes pensées; il lui semblait entendre comme une voix intérieure qui lui criait : Jamais tu ne régneras sur la race vaillante de Cadmus ! Non, dit-il à Tydée , après un instant de silence, non, je n'entrerai point le premier en ennemi dans la ville qui m'a vu naître !

Tydée l'écoute à peine, et il s'élance. Déjà il a franchi le seuil embrasé; d'autres guerriers se précipitent à sa suite. Des torches ardentes sont jetées dans les maisons, pendant que le fer immole les soldats de Thèbes. Tydée ,

semblable au dieu Mars , se rassasie de vengeance. Impatient de ce qu'il ne trouve point d'ennemi digne de son courage, il égorge avec dédain ce peuple obscur qui voudrait en vain se soustraire à ses coups. Ménéippe fait des prodiges de valeur pour défendre la porte qui lui fut confiée ; il meurt de la main du prince de Calydon ,qui se réjouit d'avoir privé de la lumière du jour le vaillant fils d'Astracus. Les soldats de Ménéippe tombent autour de leur chef: les infortunés veulent du moins soustraire son corps sanglant aux outrages d'un vainqueur barbare ; c'est en vain, le vaillant Tydée s'empare du cadavre, et le remet à ses compagnons. Les maisons retentissent de cris et de hurlemens. La malheureuse ville de Cadmus est en proie à mille horreurs ; l'incendie menace ses palais et les temples de ses Dieux ; ses citoyens sont égorgés : un nuage noir l'enveloppe comme d'un voile funèbre. La tempête qui bouleverse les élémens , les cris confus qui retentissent au loin , comme une mer agitée venant se briser contre d'affreux ressifs , le pétilllement des flammes : tout est terrible, tout annonce la colère des Dieux, la destruction; la mort.

Le vaillant Hyperbius , qui défendait la porte Néitide, impatient de ne point voir un ennemi dont il entendait les féroces clameurs, avait ordonné d'ouvrir cette porte, et s'était précipité dans la campagne; Etéocle et Hémon s'y étaient précipités avec lui. Déjà plus d'un Argien et plus d'un Thébain avaient mordu la poussière: Hyperbius lui-même, victime de sa témérité , était tombé percé d'une multitude de flèches.

Parthénopée , dans la fleur de la première jeunesse , et beau comme une nymphe des bois, à la vue des héros thébains, s'avance, et brûle de signaler son courage en combattant contre eux. Qui êtes-vous, dit le généreux Hémon? seriez-vous la fille chérie d'une belliqueuse amazone ? Retirez-vous, vierge charmante ; vous êtes faite pour orner les fêtes , et non pour vous mêler aux jeux sanglans de Mars. Je ne suis point une vierge timide, répond le guerrier; je suis un adolescent plein de force et de courage. Mon quinzième printemps vient de naître ; je me suis échappé des bras de ma mère Atalante , parce que je me lassais de poursuivre dans les forêts les animaux sauvages: j'ai cherché la gloire des héros, etAdraste m'a ordonné d'attaquer les enfans de Cadmus qui voudraient échapper par la porte Néitide. La beauté qui pare quelquefois le visage des jeunes hommes n'est point un signe de faiblesse. Calais était beau, et il fut distingué entre les vainqueurs des Bébrices. Hylas , qui fut le compagnon d'Alcide, était renommé par sa beauté, et il partagea les fatigues et les dangers de

l'invincible fils d'Alcmène. Quels hommes furent plus beaux que Castor et Pollux, dont les noms sont devenus si célèbres parmi les nations de la Grèce ! Et vous-même, ô jeune héros, votre beauté frappe tous les regards. Aimable adolescent, lui dit Hémon, je ne saurais tirer le glaive contre toi. Pense aux larmes que répandrait ta mère, si tu venais à périr. Prince, répond Parthénopée, pourquoi as-tu pitié de ma jeunesse ? Pourquoi mon sang te coûte-t-il plus à verser que celui de mille autres guerriers ? et pourquoi les larmes de ma mère t'inspirent-elles plus de compassion que les larmes des autres mères ? Ah ! ces cruels hasards de la guerre sont-ils autre chose qu'une suite funeste de morts prématurées ! Thébain pitoyable, je te remercie néanmoins ; je reconnais le sentiment qui te fait tenir un pareil langage. Si tu avais du mépris pour ma jeunesse, tu allumerais ma colère, et je voudrais me venger ; mais reçois ma main en gage d'amitié ; et puisse un jour, sur les montagnes d'Arcadie, t'offrir les présents de l'hospitalité ! Je vais toutefois essayer mon courage contre des guerriers moins redoutables.

A ces mots, les deux guerriers se séparent. Hémon averti, en ce moment, des ravages que Tydée exerce dans Thèbes, y rentre pour sauver la ville, ou pour mourir, s'il le faut, de la main du prince de Calydon. Cependant, Parthénopée cherche à se distinguer par quelque action qui signale d'une manière glorieuse ses premières armes. Néanmoins, il n'a plus la même assurance ; cette sorte de pitié que vient de lui montrer le noble fils de Créon, a amolli son courage. Il commence à sentir toutes les terreurs de Mars. Il se précipite avec quelque peine au sein de la mêlée sanglante. Ce ciel d'airain qui, semblable à la voûte d'un vaste tombeau, couvre la ville aux sept portes, ce jour lugubre répandu sur toute la campagne, lui paraissent alors être pour lui seul un présage menaçant. Ses terreurs augmentent encore lorsque, non loin de lui, il aperçoit le roi même de Thèbes, Etéocle à la forte cuirasse. Toute sa vigueur semble l'abandonner ; il voudrait fuir, mais la honte le retient ; il regrette amèrement les forêts où s'écoulèrent les jours de son enfance ; ses beaux yeux sont humides de larmes ; il songe avec anxiété à sa mère Atalante. Il ignore hélas ! qu'elle soit si près de lui : pleine d'une inquiétude mortelle, lorsqu'elle avait appris que son fils imprudent ne l'avait quittée que pour tenter les périls de la guerre, cette mère malheureuse était accourue pour le soustraire aux combats meurtriers, pour lui faire un rempart de son corps. Mais il sera trop tard : déjà l'infortuné est aux prises avec le redoutable fils d'Édipe. Le

jeune chef, par sa légèreté et par son adresse, évite quelques instans son funeste destin ; mais enfin il succombe, il reçoit une large blessure dans le flanc; il tombe sur ses genoux défaillans ; ses yeux roulent dans les ombres de la mort, sa bouche murmure un dernier adieu à la vie. Il est étendu sur la terre , pareil à la fleur des champs qu'un orage aurait détachée de sa tige et jetée au loin , décolorée et flétrie. Juste ciel! quel spectacle pour sa mère! Pâle, échevelée, elle arrive au moment où son fils exhalait le dernier soupir; elle accuse, dans son injuste douleur, les Arcadiens d'avoir laissé périr leur compagnon, le fils de Méléagre.

La nymphe du Ménale est vêtue comme une amazonne ; elle semble à Bellone ou à Pallas. Elle relève le guerrier, le presse contre son sein maternel, le place sur son char, et se place à ses côtés. Là , elle contemple encore, d'un œil stupide, la blessure du beau jeune homme, et s'élance au milieu du torrent de la bataille. Les héros s'égorgent autour de son char où elle reste immobile , les yeux toujours attachés sur le visage de son fils. Enfin , son courage s'allume. D'une main sûre, elle lance des flèches qui toutes donnent la mort. Quand elle a immolé un assez grand nombre de victimes obscures, elle veut choisir un guerrier célèbre entre tous les Thébains, en attendant qu'Étéocle vienne s'offrir à ses coups. Alors elle aperçoit le roi de Thèbes lui-même, entouré d'Argiens qu'il précipite dans les royaumes sombres , comme le moissonneur fait tomber sous sa faucille tranchante le blé mûri par la douce chaleur du soleil. Cruel fils d'Œdipe, lui crie-t-elle, mon glaive a soif de ton sang ! Ah ! ne crois pas que je ne sois qu'une femme; je suis une mère désolée. Barbare, tu peux bien combattre une femme, puisque tu n'as pas craint d'employer tes forces contre un adolescent. Tu n'aurais pas vaincu ainsi Méléagre. Elle dit, et brandissant un énorme javelot, elle le lance contre Étéocle. Le javelot traverse l'épaisse cuirasse , mais il ne fait qu'une légère blessure au chef redoutable qui s'approche, avec un sourire dédaigneux, de la vaillante amazonne. Le combat n'est pas long-temps incertain : Étéocle, après avoir évité, par son adresse, les coups qui lui sont portés , s'élance , le glaive à la main , et enfonce le fer étincelant dans le sein de l'héroïne. Elle tombe à côté de son fils. Les rênes échappent de ses mains, et ses nobles coursiers demandent en vain le signe qui doit les guider. C'en est fait , elle rassemble ses forces épuisées, pour prononcer ces paroles, d'une voix expirante : Je suis satisfaite , puisque je meurs de la main qui m'a ravi mon fils. Ah ! si tu n'étais pas Étéocle, je te prierais de réunir dans un même tombeau ma

cendre à la cendre de cet enfant que j'ai nourri de mon lait ; je te donnerais pour rançon de cette double dépouille tous les trésors que renferme mon palais ; mais une mère peut-elle adresser sa prière à un impie sur qui repose la malédiction paternelle ? Homme odieux, va, je ne te demanderai rien ; tu es voué à la colère des immortels : il ne te sera permis d'accomplir aucun de tes desseins. Non, tu ne rentreras point à Thèbes ! Impie, attends une mort digne de ton impiété. Le casque de l'héroïne s'était détaché de sa tête charmante ; ses yeux jettent un éclat terrible avant de s'éteindre dans les ombres de la mort. L'expression de la vengeance, mêlée sur sa figure avec tout ce que la beauté et la tendresse ont de plus touchant, confondent Étéocle de terreur et d'admiration. Cette mère et ce fils étendus à côté l'un de l'autre, sur le même char, et dont il se reproche en cet instant le trépas cruel, lui font éprouver quelque chose des premières angoisses de la mort. Il sent de nouveau le poids de la malédiction paternelle. Plein d'effroi , il commence à se regarder comme un coupable poursuivi par la colère des Dieux : il reste ainsi absorbé dans les plus sinistres pensées, en contemplant ces deux belles et nobles victimes sur lesquelles on retrouve encore les traces de la vie. L'immobilité de leurs traits n'a rien ôté à l'éclat de leur beauté ; mais il en sort je ne sais quoi de menaçant et de terrible. Telle fut, dit-on, la fille de Phorcus , Méduse aux cheveux de couleuvres , lorsqu'elle fut outragée dans le temple même de Minerve.

Étéocle s'enfuit ; et dans le sein du carnage , il croit échapper aux tourmens qui déjà déchirent son cœur.

Polynice , de son côté , n'exerce pas de moindres ravages. Lasthénès, près de la porte Crénée, avait péri sous ses coups. Plusieurs Thébains vaillans avaient également trouvé la mort en combattant pour leurs foyers. Polyphonte faisait un horrible carnage dans le camp des Etoliens , restés sans chef par la mort de l'illustre Capanée. Mégarée et Hyppomédon se disputaient, avec des succès divers, la porte Ogygienne. Créon soutenait courageusement les efforts d'Adraste, qui cherchait à s'emparer de la porte Hebdome.

Inspiré par l'amour de la patrie, le généreux Ménécée , celui qui le premier fit donner à Créon le doux nom de père , venait de concevoir un magnanime dessein. Il se précipite vers la porte Homoloïde , se la fait ouvrir, et, couvert de bandelettes noires, il cherche le lieu où Amphiaräus avait été englouti. Un ancien oracle disait que le sacrifice volontaire d'un noble Thébain épargnerait de grands malheurs à la ville de Cadmus. Sur la

foi de cet oracle , Ménécée dévoue sa tête au salut de sa patrie. Mais le sol qui s'était ouvert pour recevoir le fils d'Oïclée , refuse une seconde victime. Ménécée erre tristement et sans armes parmi ces sillons terribles que les bataillons d'Argos craignent de fouler, même dans la fureur des combats. Nulle part la terre raffermie ne s'ouvre sous ses pas. Alors il se jette au milieu des guerriers ennemis, leur livrant sa vie sans la défendre. Les Argiens écartent leurs rangs pour laisser passer le généreux Ménécée. C'est un illustre Thébain, se disaient-ils entr'eux , qui se dévoue pour sa patrie : refusons-lui la mort. Epargnons la victime expiatoire de Thèbes ! Que le mal demeure sur l'héritage malheureux d'Œdipe ! Ainsi, Ménécée ne pouvait accomplir son sacrifice. Cependant, la tempête allait toujours croissant. Le soleil éclairait à peine le carnage au-dedans de la ville et hors de ses murs. Des flèches innombrables se croisaient dans les airs, et allaient frapper au hasard. Enfin , un javelot lancé du haut des murailles, vient, en s'égarant, frapper le fils de Créon, qui tombe au pied du laurier d'Amphiaraüs. Puisse , dit-il en mourant, puisse mon trépas épargner à la cité sainte les maux qui suivent une guerre impie ! Il expire en arrosant de son sang le laurier du poète divin ; et l'arbre merveilleux agite son feuillage qui semble produire un triste et long gémissement. Telle fut la fin du généreux Ménécée, qui périt par un des siens. Nul n'a pu savoir par qui avait été lancé le funeste javelot; quelques-uns ont cru que c'était par Étéocle lui-même ; mais qu'importe, au reste? Étéocle n'en est pas moins innocent de la mort de Ménécée, car ce n'était pas à lui qu'il destinait le trait fatal.

Au moment où le fils aîné de Créon exhalait le dernier soupir, son frère intrépide , le vaillant Hémon, qui était venu remplacer le courageux Ménalippe , immolé par Tydée , opposait au prince de Calydon une courageuse résistance. La terreur était répandue dans la ville : c'en était fait de Thèbes. Hémon seul ose marcher contre le farouche destructeur de sa patrie. Il se fraye une voie sanglante au travers des bataillons argiens qui déjà inondaient les rues et les places publiques , et arrive, couvert de sang et de poussière, jusqu'au lieu où le féroce Tydée animait le carnage par ses paroles et par son exemple. Le gendre d'Adraste, semblable au dieu Mars, s'avance au-devant du fils de Créon. Je devrais avoir pitié de toi, dit Tydée avec un sourire amer; tout-à-l'heure n'as-tu pas voulu épargner Parthénopée ? Ah ! puisque la beauté et la jeunesse ont de tels droits à ta commisération, que ne ménages-tu ta propre vie, beau jeune homme ? Quant à moi, je suis

insensible; et dussé-je m'attirer la colère de Vénus, je te foulerai sans peine sous mes pieds; sans peine, je traînerai dans la poussière ta chevelure charmante, que ne pourra protéger ton casque brillant. Cruel Tydée, répond Hémon , tu m'outrages , parce que j'ai voulu épargner un chef argien, trop faible pour mon bras ! Je ne me plais point, ainsi que toi, à immoler ceux qui ne peuvent m'opposer quelque résistance. Je méprise la gloire sans péril. Au reste, tes paroles ne sauraient me blesser; je suis éprouvé comme le fer par le feu; et mon courage est au - dessus des dangers et des insultes.

Ces paroles sont à peine prononcées, que les deux héros s'élancent l'un sur l'autre , et en viennent aux mains. Le carnage semble un instant suspendu : on dirait que le sort de la guerre tienne à l'issue du combat des deux chefs. Hémon , voulant que la fureur de la bataille se détourne de la ville, pare avec adresse les premiers coups de son redoutable ennemi , lui échappe , tourne rapidement autour de lui, et se précipite en avant. Tydée étonné , aussi prompt que l'éclair, suit les mouvemens d'Hémon , qu'il poursuit sans relâche , et qu'il ne peut parvenir à serrer d'assez près. De distance en distance, le fils de Créon se retourne et s'arrête dans une attitude menaçante : il croise un instant le fer, puis échappe encore, et recule de nouveau. Il n'a d'autre but que d'attirer hors des murs le prince de Calydon , parce qu'il ne sait pas s'il sera assez fort pour le priver de la vie. Antigone, du sommet d'une tour, voyait avec joie et anxiété ce nouveau genre de combat: elle pénètre sans peine le secret dessein du généreux Hémon. Elle était comme une femme en proie aux tourmens que font endurer les cruelles Illyties, à ces tourmens mêlés de tant de bonheur. Enfin , le fils de Créon parvient jusque sur le seuil de la porte Proétide, qu'il franchit d'un pied léger. Compagnons, s'écrie-t-il lorsque Tydée, en le poursuivant, eut également franchi le seuil, compagnons, maintenant que votre plus barbare ennemi est sorti de vos murs, barricadez la porte, et disposez-vous à l'empêcher de rentrer , s'il parvient à me ravir la douce lumière du jour : sa troupe , privée de son chef, sera facilement vaincue.

Tydée furieux ne contient plus sa rage; il se précipite sur le fils de Créon , qui reste immobile comme le roc affermi sur le rivage de la mer. Jamais combat ne fut plus acharné ; jamais on ne vit de plus horribles blessures. Les deux héros, haletans et dégouttans de sueur et de sang, ne pouvaient se vaincre ni l'un ni l'autre. La campagne, autour d'eux, était couverte d'Argiens et de Thébains qui continuaient de s'entr'égorgier , sans presque faire attention au combat des deux chefs, tant était grande la fureur qui

animait tous les soldats. Cependant un cri formidable retentit au loin : c'est Tydée frappé à mort : Hémon venait de lui enfoncer dans la poitrine son fer homicide. Le prince de Calydon , qui voudrait lutter contre son inexorable destinée, se roidit et demeure un instant debout, comme le rocher détaché de la montagne, et retenu par son propre poids sur le penchant d'un profond abyme. Etonné d'être vaincu, il porte à son front ses mains incertaines, pour essuyer la sueur glacée de la mort. Enfin il tombe, et, furieux, il se roule dans la poussière, en proférant d'impuissantes menaces, en maudissant le jour où il connut Polynice, le jour où il embrassa la cause de l'exilé.

Hémon, affaibli par tout le sang qu'il a répandu , se soutient à peine. Quelques Thébains s'échappent de la mêlée, et s'approchent du fils de Créon , pour affermir ses pas chancelans. Le héros rentre ainsi dans la ville, qui était entièrement délivrée ; car ceux des imprudens compagnons de Tydée , qui ne s'étaient pas hâtés de fuir, avaient misérablement péri dans l'intérieur des murs.

Mais Tydée, resté sur le champ de bataille, avait trouvé encore assez de force, avant de fermer les yeux à la lumière, pour se traîner auprès d'un Thébain mourant comme lui, et comme lui couché sur la terre. Oserai-je le dire? On vit alors le cruel Argien saisir, dans le délire de son dernier courroux, la chevelure du Thébain qui ne faisait plus entendre que quelques râlemens douloureux. Dieux immortels ! comment permîtes-vous que le prince de Calydon souillât ainsi la fin d'une vie glorieuse ? On le vit saisir par sa chevelure le Thébain expirant, approcher de sa bouche cette tête sanglante, et la ronger d'une dent féroce. Tel, au fond des forêts, le tigre tout hérissé des traits mortels que lui a lancés le chasseur intrépide : s'il parvient jusqu'à son antre sauvage, il essaye de broyer entre ses fortes mâchoires , les ossemens dépouillés des victimes qu'il dévora les jours précédens ; et cette image hideuse de ses repas barbares répand comme de la joie, mais une joie affreuse , sur les tourmens qu'il endure.

Étéocle et Polynice se portent dans tous les lieux où leur présence est nécessaire, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Ils semblent se multiplier ; ils sont toujours au milieu des combats les plus acharnés. Souvent ils se rencontrent sur les différens champs de bataille ; alors ils s'éloignent , mais en frémissant de rage, car ils sont altérés du sang l'un de l'autre. Une fureur secrète et irrésistible les pousse à se chercher ; et lorsqu'ils se retrouvent parmi ces scènes de désolation et d'horreur, ce sentiment de la nature, plus fort que toutes les haines, et qu'il n'est jamais

possible d'éteindre tout-à-fait , les force à s'éviter. Alors ils trompent en quelque sorte leur haine impie , en faisant autour d'eux un affreux carnage. Malheur aux guerriers qui s'offrent à ces deux furieux! qu'ils n'espèrent aucune pitié! Ainsi le chien fidèle à qui le berger confiait naguère la garde de ses troupeaux : attaqué d'un mal affreux qui lui fait méconnaître tout-à-coup les douces habitudes de la maison où il est né, il fuit, l'œil hagard, la tête baissée: néanmoins, rappelé par ses anciens souvenirs, il revient sur ses pas, et fait tristement le tour de la bergerie ; s'il rencontre son maître, il s'élance sur lui, puis il se retient, et fuit de nouveau. Pressé par le cruel besoin de dévorer une proie , et contenu en même temps par un reste d'affection et de reconnaissance , il se détourne pour se jeter sur des victimes qu'il puisse déchirer avec quelque innocence. Il se repaît à son gré de meurtre et de carnage ; et s'il doit mourir dans la douleur , il voudrait du moins éviter le dernier crime et le dernier opprobre. Mais, fils d'Œdipe , vous n'éviterez ni le dernier crime, ni le dernier opprobre !

Illustre famille de Priam , je vous ai promis de ne point peindre tous les combats qui se livraient autour des murailles de Thèbes. Ah ! quand je le voudrais, je ne le pourrais pas; je n'ai point une langue de fer, ni une poitrine d'airain. Vaillance malheureuse ! courage perdu! Et le ciel lui-même semblait vouloir couvrir de ténèbres tant d'actions qui eussent été glorieuses dans toute autre guerre. La tempête était dans les régions de l'air; la tempête était sur la terre. Les cris des combattans, les plaintes des mourans, les mugissemens des vents furieux, formaient un bruit confus et terrible. J'étais monté, avec ma fille , sur une des tours de la ville ; Antigone y était, au milieu de quelques femmes thébaines. Là , j'entendais raconter, plein d'effroi, tout ce qu'on apercevait au loin , dans les instans où les masses de nuages noirs s'entr'ouvraient pour verser des torrens de feu qui inondaient la campagne. Antigone voyait ses frères se cherchant pour se livrer d'odieux combats, s'évitant lorsqu'ils s'étaient rencontrés, disparaissant ensuite de nouveau dans la mêlée et dans l'ombre. Elle leur adressait la parole, comme si elle eût pu être entendue par eux. Nous partagions les inquiétudes mortelles de la vierge magnanime qui élevait en vain vers le ciel ses mains suppliantes. Elle refusait de se livrer au penchant qui l'entraînait vers l'exilé. Hélas ! elle ne pouvait souhaiter la victoire ni de l'un ni de l'autre ; mais Polynice était le plus malheureux.

Enfin, les Argiens plient de tous les côtés. Ils se réfugient dans le camp d'Adraste, où ils sont poursuivis par les guerriers de Thèbes, qui brûlent d'y

porter l'incendie et la mort. Déjà les fortes palissades soutenues par des pieux de chêne durcis au feu sont enlevées. Spectacle lamentable ! le vieil Adraste est debout sur son char, ses yeux sont fixes et immobiles , sa barbe vénérable descend jusqu'à sa ceinture ; il est entouré de ses serviteurs fidèles , et d'un grand nombre de femmes d'Argos. Il ne voit point auprès de lui ses chefs vaillans ; il interroge avec anxiété tous les guerriers qui arrivent successivement dans sa tente; et à chaque fois, il apprend hélas! que le sort des combats ou la colère des Dieux a moissonné celui qu'il vient de nommer. Argie est à ses pieds, et demande, au milieu des sanglots , son époux chéri. Alors, le cœur oppressé et les yeux noyés de larmes, le roi malheureux appelle à grands cris ses deux gendres. Tydée , lui dit – on , a péri sous les coups du généreux Hémon. Polynice s'est enfoncé dans les bataillons thébains, on ne sait ce qu'il est devenu ; mais le bruit de sa mort n'est point parvenu jusqu'à nous. Dieux! dit Adraste, voilà donc l'oracle accompli; je reste seul de tous les chefs que j'ai conduits au siège de Thèbes. Qui protégera ma vieillesse? qui protégera ces femmes? Alors, on entendit les hurlemens des femmes. Argie et Déiphile s'arrachaient les cheveux. Evadné accusait Jupiter qui l'avait privée de Capanée. Eriphile exhalait ses plaintes touchantes ; elle s'avouait coupable de la mort d'Amphiaraüs. Et cependant le carnage et l'incendie exerçaient leurs ravages dans le camp. Créon, l'impitoyable Créon, au milieu de ses soldats victorieux , égorgeait sans pitié tous ceux qui se présentaient devant lui. Il allait porter sur le vénérable Adraste sa main homicide ; il commençait à l'insulter : Insensé, lui disait-il, les Dieux t'avaient sans doute ravi la raison , lorsque tu t'es laissé persuader de prendre pour gendres deux aventuriers , l'un fuyant pour éviter de porter la peine d'un crime, l'autre, poursuivi par les malédictions du ciel. Mais où les Dieux t'ont le plus aveuglé, c'est sans doute lorsqu'ils t'ont conseillé de donner ta fille à un fils d'Œdipe. Le malheur attire le malheur. Il achevait à peine , que Polynice lui-même , échappé à la défaite des troupes argiennes, rentre dans le camp d'Adraste. Le combat recommence avec un acharnement affreux. Les Thébains sont chassés à leur tour du camp du roi , comme les Argiens avaient abandonné Thèbes, forcés à la retraite par le courage mesuré du noble fils de Créon.

La tempête ne ralentissait point la bataille. La nuit était descendue sur la terre , et des nuages de feu remplaçant, par une lueur livide, la clarté déjà si douteuse de ce jour de ténèbres. Le moment est arrivé. Les paroles de l'opprobre et du malheur vont s'accomplir: la malédiction serre de nœuds

terribles les coupables fils d'Œdipe ; ils n'échapperont point à leur funeste destinée. Ainsi, jadis j'ai vu le serpent du mont Hémus ; caché dans une caverne, le reptile redoutable jetait la terreur dans toute la contrée. Une magicienne vient au secours des habitans du pays. Elle arrive près de la caverne, et profère à voix basse les formules sacrées. Vous eussiez vu alors le dragon immonde sortir de sa retraite , se glisser sur la terre , et suivre , avec une apparence de docilité , les pas de la vierge savante , au travers des bruyères arides; ses écailles luisantes brillent au soleil de mille couleurs sinistres, ses yeux lancent t de lugubres éclairs. Si, sur son passage, il entend la voix mélodieuse du rossignol, il voudrait se détourner pour essayer encore cette force mystérieuse qui fascinait naguère l'hôte innocent des forêts; et sa triple langue répand avec rage sur la terre un venin qui ne donnera plus la mort. Il y a quelque chose de plaintif et d'affreux dans ses sifflemens prolongés qui expriment en même temps et la menace et l'effroi. A la fin, la magicienne trace un cercle où elle place des charbons ardents : le serpent, devenu tout hideux , se replie sur lui-même pour éviter le brasier; mais c'est en vain, il est forcé d'obéir et de se jeter dans le bûcher magique, où il expie au sein des tortures une vie odieuse. Tels sont les hommes coupables entre les mains de la justice divine. Tels vont être les malheureux fils d'Œdipe, enfermés en quelque sorte par la malédiction paternelle , dans une aire de crime et de mort d'où ils ne pourront plus sortir.

Deux chefs, l'un Thébain et l'autre d'Argos, se rencontrent auprès du laurier d'Amphiaräus, qui rendait de plaintifs gémissemens. Epuisés de fatigue, ils ont l'un et l'autre été conduits en ce lieu par les chances de la bataille. Ils restent seuls. Leurs soldats ont péri ou ont pris la fuite. Les deux chefs s'arrêtent avant d'avoir connu à leurs armes qu'ils sont ennemis. Aussitôt ils sentent s'allumer en eux toutes les fureurs d'Erynnis. Je ne sais quel instinct de haine les porte à s'entre-déchirer. Après s'être observés un instant, ils se précipitent l'un sur l'autre avec une rage de désespoir. Tous les deux, pleins de force, animés tous les deux des sentimens qui auraient suppléé à la force, ils se portent des coups également redoutables. Déjà ils sont couverts de plaies affreuse. Pendant qu'ils se disputent ainsi l'étroit terrain marqué par une destinée vengeresse, un long éclair vient sillonner le ciel, et envelopper d'une lueur sinistre toute la scène du carnage. On eût dit que les Furies infernales étaient venues secouer autour d'eux leurs torches funèbres. Alors les deux frères, alors, ah ! j'en frémis ! les deux frères se reconnaissent à leurs emblèmes. Thèbes leur apparaît dans le lointain : elle

leur semble baignée dans un océan de feu ; et mille sons plaintifs, qui partent du sein de la ville natale, parviennent à leur oreille épouvantée. Ils poussent un cri d'horreur, mais ils continuent de combattre. La soif du sang fraternel n'est point apaisée par tout le sang fraternel que les misérables viennent de répandre. Leur fureur ne connaît plus de bornes. Tous les sentimens de la nature sont enfin morts dans leurs cœurs : leurs forces sont triplées. Bientôt le combat prend un caractère solennel, sombre et farouche. Ce n'est plus de la rage , c'est une sorte de calme mille fois plus affreux. Ils ont oublié qu'ils sont frères ; ils ont oublié qu'ils sont ennemis : ils se battent sans colère , sans acharnement; ils se cherchent, ils s'évitent, ils ne se perdent point de vue; ils choisissent les endroits où ils veulent se frapper, ils parent les coups, ils méditent des ruses : on les prendrait pour les champions d'une autre querelle. Ils semblent impassibles comme la justice des Dieux, dont ils exécutent en ce moment les redoutables arrêts. Telle, sur les bords de la Tauride , la prêtresse d'une Divinité cruelle enfonçant le couteau sacré dans le sein des malheureux que le naufrage lui a livrés : elle sent toujours murmurer au fond de son cœur cette douce pitié qu'inspire la nature pour nos semblables ; mais accoutumée à ce funeste ministère , elle obéit; et ni la révolte de tous ses sens , ni les cris de sa victime mourante, ne peuvent la détourner de son barbare devoir. Tels paraissent les coupables fils d'Œdipe, accomplissant en silence , à l'égard l'un de l'autre, le châtiment qu'ils ont mérité tous les deux.

Cependant, quelques soldats de Thèbes et d'Argos, attirés par le combat des deux chefs qu'ils ne connaissaient point encore , se sont approchés. Dieux ! s'écrient-ils aussitôt, c'est Étéocle ! c'est Polynice ! Une voix terrible se fait entendre à l'instant; c'est celle de Polynice qui demande un trône ou la mort. Tiens, répond Étéocle, tu auras la mort. En effet, il enfonçait son épée toute entière dans la gorge de l'exilé. L'infortuné ne demande plus un trône ; d'une voix suppliante, il implore un tombeau qui lui est refusé avec une ironie amère. Mais Étéocle lui-même ne peut plus céder un trône, ni refuser un tombeau; en se précipitant sur son frère pour lui porter un dernier coup , il est tombé sur le fer de Polynice , qui avait recueilli tout ce qui lui restait de force pour immoler son frère , et lui arracher une victoire dont il ne devait point jouir. La poitrine d'Étéocle est ouverte par une large blessure. Ainsi périrent les fils d'Œdipe. Les soldats de Thèbes et ceux d'Argos, pleins d'effroi, sans songer à s'attaquer, sans

songer à enlever les cadavres des parricides, se retirent en gémissant. Le ciel reprend sa sérénité.

Quelques-uns assurent qu'on avait ouï pendant le combat des deux frères, un son lugubre et prolongé, qui semblait sortir de tous les monumens de Thèbes : on avait même vu l'ombre d'Œdipe errante au sein des ténèbres; à-la-fois suppliante et menaçante, elle criait grâce et vengeance : d'autres disent que dans le temple de Pallas, le visage de l'auguste Déesse avait été inondé de sueur. Les prêtres, saisis de frayeur, abandonnaient les autels où ils ne trouvaient que des signes affreux. Les vigoureux taureaux , sur le point d'être immolés aux Dieux protecteurs de la patrie, s'échappaient; et la foule épouvantée s'ouvrait devant eux, car on croyait qu'il sortait de la flamme de leurs naseaux fumans. Les femmes se répandaient dans les rues et dans les places publiques, en poussant des hurlemens sinistres.

Enfin , la victoire se déclare pour les Thébains. La ville de Cadmus est insensible à un triomphe si chèrement acheté. Elle reste plongée dans la consternation, comme le camp des Argiens. Mais qui pourrait dire le désespoir d'Antigone et d'Ismène ?

Hémon souffrait moins des cruelles blessures dont il était couvert, que des maux sans nombre qui accablaient l'héritage malheureux d'Œdipe. Il apprend , avec une douleur sans égale, la fin déplorable d'Étéocle et de Polynice ; et la joie impie que Créon dissimulait mal , faisait éprouver déjà mille tourmens à son noble fils.

Mais où trouverai-je la force pour finir ce récit ? Famille de Priam , souffrez que je m'arrête ; et toi , ma fille , si tant de tristes souvenirs te laissent encore quelque courage, prends ta lyre, je t'en conjure ; jamais je n'eus plus besoin de la douceur de tes chants pour ramener le calme dans mon ame.

Ainsi parla le vieillard; et Daphné essuyant ses yeux, chercha dans sa mémoire des chants qui pussent à-la-fois apporter quelque soulagement à l'amer chagrin de son père, et offrir à ses hôtes une heureuse distraction. Elle peignit, avec des sons pleins de tristesse et d'harmonie , le Législateur de la Thrace descendant sur les sombres bords, pour redemander son épouse qui lui fut si cruellement ravie. La voix de l'aimable vierge rappelait en ce moment ces accens merveilleux qui fléchirent jadis le Dieu de l'empire des ombres, qui eurent le pouvoir de suspendre les tourmens des lamentables habitans de l'Érèbe. La prêtresse d'Apollon préparait ainsi l'ame de ses auditeurs , et se préparait elle-même aux tristes funérailles d'Antigone , à

l'hymen funèbre de la fille magnanime d'Œdipe. Les larmes coulaient en abondance ; et Daphné elle-même arrosait de ses pleurs sa lyre détendue, qui bientôt resta muette.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

ANTIGONE.

Bibliothèque nationale de France



Tous les renvois de pages contenus dans ce
texte font référence à l'édition originale